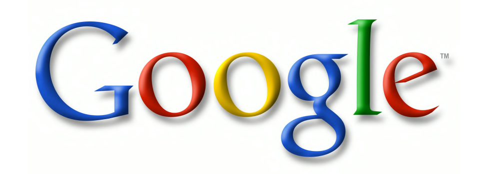
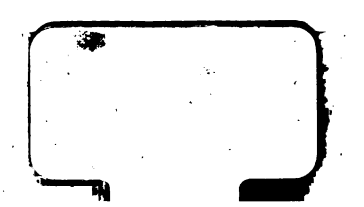




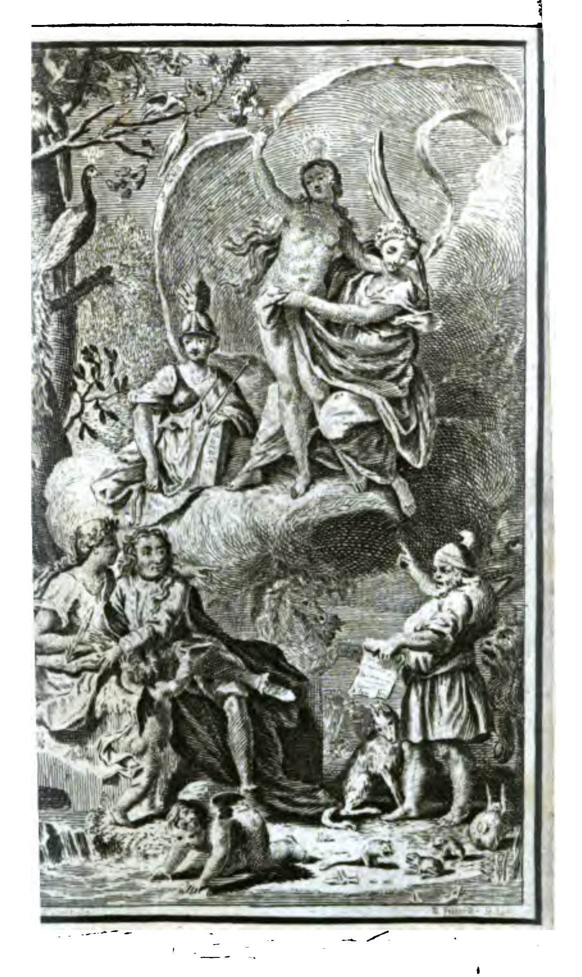

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



FABLES

CHOISIES,

PREMIERE PARTIE.

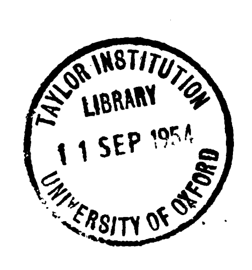


FABLES
CHOISIES,
MISES EN VERS
PAR MONSIEUR
DE LA FONTAINE;
AVEC
UN NOUVEAU COMMENTAIRE
Par M. COSTE.
PREMIERE PARTIE.



A PARIS,
Chez NYON, Quai des Augustins, à l'Occasion.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.


TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
11 SEP 1954
UNIVERSITY OF OXFORD



A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN (1).

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la République des Lettres, on peut dire que c'est la maniere dont Esope a débité sa Morale. Il seroit véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornemens de la Poésie; puisque le plus sage des Anciens a jugé qu'ils n'y étoient pas inutiles.

(1) Fils unique de Louis XIV.

J'ose, MONSEIGNEUR, *vous en présenter quelques Essais. C'est un entretien convenable à vos premieres années. Vous êtes en un âge où l'amusement & les jeux sont permis aux Princes ; mais en même-tems vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux Fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puérile, je le confesse ; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes. Je ne doute point*, MONSEIGNEUR, *que vous ne regardiez favorablement des Inventions si utiles & tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points ? Ce sont eux qui ont introduit les Sciences parmi les hommes. Esope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son Ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la Vertu, & lui apprend à se connoître, sans qu'elle s'apperçoive de cette étude, & tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très heureusement celui* (2) *sur lequel Sa Majesté a jetté les yeux pour vous donner des Instructions. Il fait ensorte que vous appreniez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un Prince sache. Nous espérons beaucoup*

(2) M. Bossuet, Evêque de Condom, & depuis de Meaux, Précepteur du Dauphin.

de cette conduite ; mais, à dire la vérité, il y a des choses, dont nous espérons infiniment davantage. Ce sont, MONSEIGNEUR, les qualités que notre invincible Monarque vous a données avec la naissance ; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins, quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe, & les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise ; quand il pénetre dès sa premiere démarche jusques dans le cœur d'une Province (3), où l'on trouve à chaque pas des Barrieres insurmontables, & qu'il en subjugue une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos & les plaisirs regnent dans les Cours des autres Princes ; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des Elémens ; & quand, au retour de cette expédition, où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses Peuples comme un Auguste ; avouez le vrai, MONSEIGNEUR, vous soupirez pour la gloire aussi-bien que lui, malgré l'impuissance de vos années : vous attendez avec impatience le tems où vous pourrez vous déclarer son Rival dans l'amour de cette divine Maîtresse. Vous ne l'attendez

(3) La Hollande.

pas, MONSEIGNEUR, vous le prévevez. Je n'en veux pour témoignage, que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage & de grandeur d'ame, que vous faites paroître à tous les momens. Certainement c'est une joie bien sensible à notre Monarque; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'Univers, que de voir ainsi croître une jeune Plante, qui couvrira un jour de son ombre tant de Peuples & de Nations. Je devrois m'étendre sur ce sujet; mais comme le dessein que j'ai de vous divertir, est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux Fables, & n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites, que celle-ci: C'est, MONSEIGNEUR, que je suis avec un zele respectueux,

Votre très humble, & très obéissant,
& très fidele Serviteur,
DE LA FONTAINE.

AVERTISSEMENT

De M. Coste, sur son Commentaire.

IL y a plus de vingt ans qu'on ne réimprime plus les *Fables de la Fontaine*, en France, en Hollande, & ailleurs, qu'avec quantité de Notes où l'on s'étoit proposé d'expliquer tout ce qui pourroit embarrasser les Enfans, auxquels, par un usage sagement établi, l'on fait lire ces Fables, de fort bonne heure. Ce dessein étoit heureusement imaginé : mais l'Entrepreneur, incapable de le bien exécuter, n'a fait qu'obscurcir la plûpart des expressions de la Fontaine, qu'il prétendoit éclaircir. Comme la chose est généralement reconnue, & qu'on ne laisse pourtant pas de faire lire aux Enfans les Fables de la Fontaine dans des Editions défigurées par ce prétendu Commentateur, je n'ai pas cru mal employer quelques heures de mon loisir à le redresser. Par-là je me suis mis insensiblement dans la nécessité de refondre presque toutes ses Notes, que j'ai trouvées, ou fausses, ou très mal exprimées. Si j'en ai laissé passer quelques-unes que j'aurois dû corriger, je compte sur l'indulgence de tout Lecteur équitable, qui reconnoîtra, sans peine, qu'un travail si vétilleux doit donner naturellement à l'esprit un certain dégoût, qui ne peut que lui faire perdre un peu de son attention. C'est du moins ce que j'ai éprouvé plus d'une fois, & qui sans doute m'est arrivé plus souvent que je ne pense.

Ayant trouvé en même-tems bien des fautes qui gâtoient le sens & la mesure des Vers, je me suis fait une affaire de corriger le texte par le moyen de

plusieurs Editions que j'ai consultées avec un soin tout particulier. Celle de 1678 m'a servi plus qu'aucune autre, à cause d'un bon *Errata* qu'en avoit fait faire la Fontaine lui-même, qui nous dit expressément, que *si l'on veut avoir quelque plaisir dans la lecture de son Ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son Exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par l'*Errata *de chaque Livre.*

Vous voyez par ces derniers mots, que la Fontaine avoit partagé ses Fables en différens Livres. Cette division est absolument nécessaire dans un Ouvrage de cette nature; & je ne sais pourquoi les Libraires ont osé l'abandonner. Je l'ai rétablie, par respect pour l'Auteur, & parcequ'elle sert beaucoup à nous faire souvenir de chaque Fable en particulier, & du lieu où l'on peut la retrouver, & qu'elle détermine quantité de citations qui ont été repandues dans plusieurs de nos bons Livres François, avant qu'on eût pris la liberté de faire imprimer toutes les Fables de la Fontaine *en un tas*. Le Libraire, qui s'est avisé le premier de ce ridicule expédient, a proscrit un *Avertissement* de la Fontaine, dans lequel ce célebre Auteur nous apprend, à la tête du *septieme Livre* de ses Fables, *qu'il avoit jugé à propos de donner à la plûpart des suivantes un air & un tour un peu différent de celui qu'il avoit donné aux premieres*, pour des raisons dont on auroit pû tirer un profit considérable, si la Fontaine eût voulu nous les expliquer avec plus de précision, au lieu d'en laisser le soin à ses Lecteurs, comme il a trouvé bon de le faire. J'ai remis cet Avertissement à sa place, d'où il avoit été chassé par une licence tout-à-fait inexcusable.

Voilà tout ce que j'ai fait pour rendre cette Edition plus parfaite que toutes celles qui paroissent depuis long-tems. Tout cela, dans le fond, se réduit à peu de chose. *In tenui labor.* Mais je serai

plus que satisfait de ce travail, quelque peu considérable qu'il soit, si sur le tout je puis dire, que *sans mériter des louanges, je me suis mis hors de blâme*; VITAVI DENIQUE CULPAM, NON LAUDEM MERUI.

J'avois composé cet Avertissement à Paris, en 1738, croyant qu'on alloit publier une nouvelle Edition des *Fables de la Fontaine*, avec mon Commentaire. Mais cette publication a été différée jusqu'au mois de Juillet de la présente année 1742, & cela fort heureusement; car malgré tout le soin que j'avois pris de corriger le Texte par le secours de plusieurs Editions que j'avois consultées & comparées assez exactement, il étoit fort éloigné de l'état où il va paroître présentement. C'est à M. JOLLY qu'on est redevable de cette Edition, qui sera la plus parfaite qu'on ait vue depuis long-tems. Zélé pour l'honneur des Lettres, il a consulté plusieurs anciennes Editions (1) imprimées du vivant de La Fontaine, que je n'avois point vûes; &, par ce moyen, il a rendu à cet excellent Auteur, des mots propres, des Vers entiers, & quantité de traits naïfs & délicats, que l'ignorance ou la négligence des Correcteurs avoit fait perdre; de sorte que cette Edition pourra servir de modele à toutes celles qu'on fera à Paris, en Hollande, & ailleurs, pourvu qu'on veuille bien

(1) Sur-tout celle qui fut imprimée, à Paris, en 1668, *in-quarto*, chez *Claude Barbin*, ornée d'Estampes, & divisée en six Livres. Cette Edition, exactement revue par la Fontaine, qui la présenta lui-même au Roi & à Monseigneur le Dauphin, contient cent vingt-quatre Fables, & finit par l'Epilogue, qui commence ainsi: *Bornons ici cette carriere*, &c. Les Fables que la Fontaine composa depuis, furent imprimées *in-12*, en 1678, avec les cent vingt quatre Fables de l'*in-quarto*, & il publia en 1694, un nouveau Volume *in-12*, contenant vingt-neuf Fables (c'est le dernier) avec une Epitre dédicatoire à Monseigneur le Duc de Bourgogne.

prendre la peine de l'accompagner d'un bon *Errata*.

Nul Livre dont on fait plusieurs Editions ne peut être conservé dans sa pureté originale, sans cette précaution, que j'indique ici aux Libraires, en faveur des Fables de la Fontaine. Car, comme il échappe toujours de nouvelles fautes dans la nouvelle Edition d'un Livre (ce que tout Correcteur reconnoît sans peine, & dont tout Lecteur attentif est aisément convaincu) il est impossible qu'un Livre ne soit insensiblement défiguré par les Editions qu'on continue d'en faire, si l'on néglige d'en marquer *constamment* les fautes dans un *Errata* fort exact. Il en est d'un bon *Errata*, comme des Digues de la Hollande. Ces Digues bien entretenues empêchent que la Hollande ne soit submergée. Un *Errata* exact empêche de même qu'un bon Livre ne soit gâté par les fautes qui s'y glissent nécessairement toutes les fois qu'on l'imprime, & qu'enfin il n'en soit inondé, jusqu'à devenir le jouet & le mépris de ceux qui, sans cela, l'auroient acheté avec empressement. Encore deux ou trois Editions des Fables de la Fontaine publiées sans *Errata*, à Paris & à Amsterdam, desquelles Editions la premiere eût servi de copie à la seconde, la seconde à la troisieme; & cet excellent ouvrage étoit perdu sans ressource.

Une autre chose enfin, dont je suis obligé d'avertir le Public, c'est que, par la prévoyance & les soins de M. Jolly, cette Edition, ayant été *composée* d'après les trois Editions que je viens d'indiquer, les meilleures sans doute qui aient paru du vivant de la Fontaine, est par cela même très authentique, & fort au-dessus de celles qui paroissent depuis longtems, où l'on a inséré des Pieces qui ne se trouvent point dans le dernier volume des Fables, imprimé en 1694, un an avant la mort de la Fontaine. Car ces Pieces y ayant été introduites quelque tems après,

sans la moindre formalité qui tendît à en autoriser l'introduction, l'on n'auroit point pû les insérer légitimement parmi les Fables de la Fontaine, supposé même qu'elles eussent été aussi dignes de leur être associées, qu'elles en sont visiblement indignes, comme il seroit aisé de le prouver, si c'en étoit ici le lieu.

A Paris, le 10 Septembre 1742.

COSTE.

APPROBATION.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Fables choisies, mises en Vers par M. de la Fontaine, avec un Commentaire par M. Coste.* Je n'y ai rien trouvé qui ne soutienne parfaitement la réputation que M. Coste, ce célebre Ecrivain, s'est acquise dans la République des Lettres, par ses savantes Traductions, & par les judicieuses Remarques dont il les a accompagnées. A Paris, ce 2 Octobre 1742.

DANCHET.

PREFACE.

L'INDULGENCE que l'on a eue pour quelques unes de mes Fables, me donne lieu d'espérer la même grace pour ce Recueil. Ce n'est pas qu'un des Maîtres (1) de notre Eloquence n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en Vers. Il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun ; que d'ailleurs la contrainte de la Poésie, jointe à la sévérité de notre Langue, m'embarrasseroient en beaucoup d'endroits, & banniroient de la plûpart de ces récits la bréveté, qu'on peut fort bien appeller l'ame du Conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne sauroit partir que d'un homme d'excellent goût ; je demanderois seulement qu'il en relâchât quelque peu, & qu'il crût que les Graces Lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses Françoises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des Anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des Modernes. C'est de tout tems, & chez tous les Peuples qui font profession de Poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son appanage. A peine les Fables qu'on attribue à Esope virent le jour, que Socrate trouva à-propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornemens de cette Préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution

(1) *Patru*, célebre Avocat au Parlement de Paris, & Membre de l'Académie Françoise.

de l'Arrêt à cause de certaines Fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit, que les Dieux l'avoient averti plusieurs fois pendant son sommeil, qu'il devoit s'appliquer à la Musique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe signifioit : car comme la Musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher? Il falloit qu'il y eût du mystere là-dessous, d'autant plus que les Dieux ne se lassoient point de lui envoyer la même inspiration Elle lui étoit encore venue une de ces Fêtes Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit avisé que la Musique & la Poésie ont tant de rapport, que possible étoit-ce de la derniere qu'il s'agissoit. Il n'y a point de bonne Poésie sans harmonie; mais il n'y en a point non-plus sans fictions; & Socrate ne savoit que dire la vérité. Enfin, il avoit trouvé un tempérament. C'étoit de choisir des Fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Esope. Il employa donc à les mettre en Vers les derniers momens de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré, comme sœurs, la Poésie & nos Fables. Phédre a témoigné qu'il étoit de ce sentiment; &, par l'excellence de son Ouvrage, nous pouvons juger de celui du Prince des Philosophes. Après Phédre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin, les Modernes les ont suivis. Nous en avons des exemples non-seulement chez les Etrangers; mais chez nous. Il est vrai que lorsque nos gens y ont travaillé, la langue étoit si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise : au contraire, je me suis flatté de l'espérance, que si je ne courois dans cette carriere avec succès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoit ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître

à d'autres perſonnes l'envie de porter la choſe plus loin. Tant s'en faut que cette matiere ſoit épuiſée, qu'il reſte encore plus de Fables à mettre en Vers, que je n'en ai mis. J'ai choiſi véritablement les meilleures, c'eſt-à-dire, celles qui m'ont ſemblé telles : mais outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne ſera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là mêmes que j'ai choiſies ; & ſi ce tour eſt moins long, il ſera ſans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation ; ſoit que ma témérité ait été heureuſe, & que je ne me ſois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir, ſoit que j'aie ſeulement excité les autres à mieux faire.

Je penſe avoir juſtifié ſuffiſamment mon deſſein : quant à l'exécution, le Public en ſera le juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême bréveté qui rendent Phédre recommandable ; ce ſont qualités au-deſſus de ma portée. Comme il m'étoit impoſſible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il falloit en récompenſe égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la Langue Latine n'en demandoit pas davantage ; & ſi l'on y veut prendre garde, on reconnoîtra, dans cet Auteur, le vrai caractere & le vrai génie de Térence. La ſimplicité eſt magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un ſi haut point. Il a donc fallu ſe récompenſer d'ailleurs : c'eſt ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardieſſe, que Quintilien dit qu'on ne ſauroit trop égayer les Narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raiſon : c'eſt aſſez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant conſidéré que ces Fables étant ſues de tout le monde, je ne ferois rien ſi je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevaſſent le goût. C'eſt ce qu'on demande aujourd'hui. On

veut de la nouveauté & de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet Ouvrage, qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité & par sa matiere. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'Esprit, qui ne se rencontre dans l'Apologue ? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'Antiquité ont attribué la plus grande partie de ces Fables à Socrate choisissant, pour leur servir de Pere, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du Ciel ces mêmes Fables, & comme ils ne leur ont point assigné un Dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la Poésie & à l'Eloquence. Ce que je dis n'est pas tout à-fait sans fondement ; puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du Paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par Paraboles ; & la Parabole est-elle autre chose que l'Apologue ? c'est-à-dire, un exemple fabuleux, & qui s'insinue avec d'autant plus de facilité & d'effet, qu'il est plus commun & plus familier. Qui ne nous proposeroit à imiter que les Maîtres de la Sagesse, nous fourniroit un sujet d'excuse : il n'y en a point, quand des Abeilles & des Fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon ayant banni Homere de sa République, y a donné à Esope une place très honorable. Il souhaite que les Enfans sucent ces Fables avec le lait : il recommande aux Nourrices de les leur apprendre : car on ne sauroit s'accoûtumer de trop bonne heure à la sagesse & à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos

habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces Fables? Dites à un Enfant, que Crassus allant contre les Parthes, s'engagea dans leur Pays, sans considérer comment il en sortiroit: que cela le fit périr lui & son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même Enfant, que le Renard & le Bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le Renard en sortit s'étant servi des épaules & des cornes de son camarade comme d'une échelle : au contraire, le Bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance ; & par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet Enfant? ne s'arrêtera t-il pas au dernier, comme plus conforme & moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence; car dans le fond elles portent un sens très solide. Et comme par la définition du Point, de la Ligne, de la Surface, & par d'autres principes très familiers, nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le Ciel & la Terre; de même aussi, par les raisonnemens & les conséquences que l'on peut tirer de ces Fables, on se forme le jugement & les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connoissances. Les propriétés des Animaux, & leurs divers caracteres y sont exprimés : par conséquent les nôtres aussi ; puisque nous sommes l'abregé de ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'Homme, il prit la qua-

lité dominante de chaque bête. De ces pieces si différentes il composa notre espece ; il fit cet ouvrage qu'on appelle le Petit-Monde. Ainsi ces Fables sont un Tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent, confirme les personnes d'âge avancé dans les connoissances que l'usage leur a données, & apprend aux Enfans ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connoissent pas encore les habitans, ils ne se connoissent pas eux-mêmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut : il leur faut apprendre ce que c'est qu'un Lion, un Renard, ainsi du reste ; & pourquoi l'on compare quelquefois un Homme à ce Renard ou à ce Lion. C'est à quoi les Fables travaillent : les premieres notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déja passé la longueur ordinaire des Préfaces ; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon Ouvrage. L'Apologue est composé de deux parties, dont on peut appeller l'une le Corps, l'autre l'Ame. Le Corps est la Fable, l'Ame est la Moralité. Aristote n'admet la Fable que dans les Animaux ; il en exclut les Hommes & les Plantes. Cette regle est moins de nécessité que de bienséance ; puisque ni Esope, ni Phédre, ni aucun des Fabulistes ne l'a gardée : tout au contraire de la Moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pû entrer avec grace, & où il est aisé au Lecteur de la suppléer. *On ne considere, en France, que ce qui plaît. C'est la grande regle, &, pour ainsi dire, la seule.* Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvois les mettre en usage sans leur faire tort. Du tems d'Esope, la Fable étoit contée simplement, la Moralité séparée, & toujours ensuite. Phedre est venu, qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embel-

lit la Narration, & transporte quelquefois la Moralité de la fin au commencement. Quand il seroit nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet Auteur ne veut pas qu'un Écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matiere. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusques-là ; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sauroit rien faire de bon.

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques Moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la Vie d'Esope. Je ne vois presque persone qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet Auteur a voulu donner à son Héros un caractere & des Aventures qui répondissent à ses Fables. Cela m'a paru d'abord spécieux ; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus & Esope : on y trouve trop de niaiseries ; & qui est le Sage a qui de pareilles choses n'arrivent point ? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractere que Planude donne à Esope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son Banquet des Sept Sages, c'est-à-dire, d'un homme subtil, & qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des Sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu imposer à la postérité dans ce Traité-là, lui qui fait profession d'être véritable par-tout ailleurs, & de conserver à chacun

son

ſon caractere. Quand cela ſeroit, je ne ſaurois que mentir ſur la foi d'autrui ; me croira-t-on moins que ſi je m'arrête à la mienne ? Car ce que je puis eſt de compoſer un tiſſu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : Vie d'Eſope. Quelque vraiſemblable que je le rende, on ne s'y aſſurera pas ; & Fable pour Fable, le Lecteur préféra toujours celle de Planude à la mienne.



LA VIE D'ESOPE LE PHRYGIEN.

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homere & d'Esope. A-peine même sait-on ce qu'il leur est arrivé de plus remarquable. C'est dont il y a lieu de s'étonner, vû que l'Histoire ne rejette pas des choses moins agréables & moins nécessaires que celle-là. Tant de Destructeurs de Nations, tant de Princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie; & nous ignorons les plus importantes de celles d'Esope & d'Homere, c'est-à-dire, des deux personnages qui ont le mieux mérité des siecles suivans. Car Homere n'est pas seulement le Pere des Dieux, c'est aussi celui des bons Poëtes. Quant à Esope, il me semble qu'on le devoit mettre au nombre des Sages dont la Grece s'est tant vantée; lui qui enseignoit la véritable sagesse, & qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions & des régles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands Hommes; mais la plûpart des Savans les tiennent toutes deux fabuleuses; particulierement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette Critique. Comme Planude vivoit dans un siecle où la mémoire des choses arrivées à Esope ne devoit pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savoit par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance,

je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Esope, que ce qui m'a semblé trop puérile, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienséance.

Esope étoit Phrygien, d'un Bourg appellé *Amorium*. Il naquit vers la cinquante-septieme Olympiade, quelques deux cens ans après la Fondation de Rome. On ne sauroit dire s'il eut sujet de remercier la Nature, ou bien de se plaindre d'elle : car en le douant d'un très bel esprit, elle le fit naître difforme & laid de visage, ayant à-peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entierement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas été de condition à être Esclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au reste, son ame se maintint toujours libre & indépendante de la Fortune.

Le premier Maître qu'il eut, l'envoya aux champs labourer la terre ; soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or, il arriva que ce Maître étant allé voir sa maison des champs, un Paysan lui donna des Figues : il les trouva belles, & les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son Sommelier, appellé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Esope eut affaire dans le logis. Aussi-tôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, & mangea les Figues avec quelques-uns de ses camarades ; puis ils rejetterent cette friponnerie sur Esope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il étoit bégue, & paroissoit idiot. Les châtimens dont les Anciens usoient envers leurs Esclaves étoient fort cruels, & cette faute très punissable. Le pauvre Esope se jetta aux pieds de son Maître ; & se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on sursît de quelques momens sa punition. Cette grace lui ayant été

accordée, il alla querir de l'eau tiede, la but en présence de son Seigneur, se mit les doigts dans la bouche, & ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris: on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir d'Esope. Agathopus & ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, & se mirent les doigts dans la bouche, mais ils se garderent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, & de mettre en évidence les Figues toutes crues encore & toutes vermeilles. Par ce moyen Esope se garantit; ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise, & pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur Maître fut parti, & le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques Voyageurs égarés (aucuns disent que c'étoient des Prêtres de Diane) le prierent, au nom de Jupiter Hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la Ville. Esope les obligea premierement de se reposer à l'ombre; puis leur ayant présenté une legere collation, il voulut être leur guide, & ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au Ciel, & prierent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A-peine Esope les eut quittés, que le chaud & la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune étoit debout devant lui, qui lui délioit la langue, & par même moyen lui faisoit présent de cet Art, dont on peut dire qu'il est l'Auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en sursaut; & en s'éveillant: Qu'est ceci, dit il, ma voix est devenue libre; je prononce bien un rateau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de Maître. Car

comme un certain Zénas qui étoit là en qualité d'Œconome, & qui avoit l'œil sur les Esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritoit pas, Esope ne put s'empêcher de le reprendre, & le menaça que ses mauvais traitemens seroient sûs. Zénas, pour le prévenir, & pour se venger de lui, alla dire au Maître qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien avoit recouvré la parole; mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphêmer, & à médire de leur Seigneur. Le Maître le crut, & passa bien plus avant; car il lui donna Esope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas de retour aux champs, un Marchand l'alla trouver, & lui demanda si pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque Bête de somme. Non pas cela, dit Zénas; je n'en ai pas le pouvoir; mais je te vendrai, si tu veux, un de nos Esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Esope, le Marchand dit: Est-ce afin de te mocquer, que tu me proposes l'achat de ce personnage? On le prendroit pour une outre. Dès que le Marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Esope le rapella, & lui dit: Achete-moi hardiment, je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfans qui crient & qui soient méchans, ma mine les fera taire: on les menacera de moi comme de la Bête. Cette raillerie plut au Marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, & dit en riant: Les Dieux soient loués, je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité: aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entr'autres denrées, ce Marchand trafiquoit d'Esclaves: si bien qu'allant à Ephese pour se défaire de ceux qu'il avoit; ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut departi selon leur emploi & selon leurs forces. Esope

pria que l'on eût égard à sa taille; qu'il étoit nouveau venu, & devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Esope se piqua d'honneur, & voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain, c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise: mais dès la dînée le panier fut entamé, & le Phrygien déchargé d'autant, ainsi le soir, & de même le lendemain; de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vuide. Le bon sens & le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au Marchand, il se défit de tous ses Esclaves, à la réserve d'un Grammairien, d'un Chantre, & d'Esope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise: Esope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, & placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présenterent, entr'autres un Philosophe appellé Xantus. Il demanda au Grammairien & au Chantre ce qu'ils savoient faire: Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le Marchand fit son Chantre mille oboles: son Grammairien trois mille; & en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Esope par-dessus le marché. La cherté du Grammairien & du Chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelqu'emplette, ses disciples lui conseillerent d'acheter ce petit bout d'homme, qui avoit ri de si bonne grace: on en feroit un épouvantail, il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, & fit prix d'Esope à soixante oboles. Il lui demanda,

devant que de l'acheter, à quoi il lui seroit propre, comme il l'avoit demandé à ses camarades. Esope répondit : A rien, puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les Commis de la Douane remirent généreusement à Xantus le sol pour livre, & lui en donnerent quittance sans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût assez délicat, & à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas; si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel Esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colere, & se faire mocquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie; & alla dire au logis qu'il venoit d'acher un jeune Esclave le plus beau du monde, & le mieux fait. Sur cette nouvelle, les Filles qui servoient sa femme se penserent battre à qui l'auroit pour son serviteur; mais elles furent bien étonnées quand le Personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La Maîtresse du logis dit, que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel monstre; qu'il y avoit long-tems que le Philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole le différend s'échauffa jusqu'à tel point, que la Femme demanda son bien, & voulut se retirer chez ses Parens. Xantus fit tant par sa patience, & Esope par son esprit, que les choses s'accommoderent. On ne parla plus de s'en aller, & peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel Esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit; car quoiqu'on puisse juger par là de son caractere, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens & de l'ignorance de son Maître. Celui-ci alla chez un Jardinier se choisir lui-même une salade,

Les herbes cueillies, le Jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la Philosophie aussi-bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantoit & qu'il cultivoit avec un grand soin, ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même, sans culture ni amandement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Esope se mit à rire ; & ayant tiré son Maître à part, il lui conseilla de dire à ce Jardinier qu'il lui avoit fait une réponse ainsi générale, parceque la question n'étoit pas digne de lui ; il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du Jardin, Esope compara la terre à une Femme, qui ayant des Enfans d'un premier Mari, en épouseroit un second, qui auroit aussi des Enfans d'une autre Femme : sa nouvelle Epouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, & leur ôteroit la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit, qu'avec peine, les productions du travail & de la culture, & qui réservoit toute sa tendresse & tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle étoit marâtre des unes, & mere passionnée des autres. Le Jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Esope tout ce qui étoit dans son Jardin.

Il arriva quelque-tems après un grand différend entre le Philosophe & sa femme. Le Philosophe étant de festin, mit à part quelques friandises, & dit à Esope : Va porter ceci à ma bonne amie. Esope l'alla donner à une petite Chienne qui étoit les délices de son Maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, & si on l'avoit trouvé bon. Sa Femme ne comprenoit rien à ce langage : on fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit

choit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demande s'il ne lui avoit pas dit expressément : Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie ? Esope répondit là-dessus, que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce ; c'étoit la Chienne, qui enduroit tout, & qui revenoit faire des caresses après qu'on l'avoit battue. Le Philosophe demeura court ; mais sa Femme entra dans une telle colere, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les raisons ni les prieres y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagême. Il acheta force gibier, comme pour une nôce considérable, & fit tant qu'il fût rencontré par un des domestiques de sa Maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Esope lui dit que son Maître, ne pouvant obliger sa Femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussi-tôt que la Dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son Mari, par esprit de contradiction, ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Esope, qui tous les jours faisoit de nouvelles pieces à son Maître, & tous les jours se sauvoit du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au Philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus qui avoit dessein de régaler quelques uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y avoit de meilleur, & rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un Esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sausses : l'Entrée, le Second, l'Entremets, tout ne fut que langues. Les Conviés louerent d'abord le choix de ce mets, à la fin ils s'en dégouterent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur ? Eh ! qu'y

a-t-il de meilleur que la langue, reprit Esope. C'est le lien de la vie civile, la clef des Sciences, l'organe de la vérité & de la raison : par elle on bâtit les Villes & on les police; on instruit, on persuade, on regne dans les Assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les Dieux. Eh bien, dit Xantus, (qui prétendoit l'attraper) achete-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi; & je veux diversifier.

Le lendemain Esope ne fit servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mere de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions & des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, & qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les Villes, on persuade de méchantes choses. Si, d'un côté, elle loue les Dieux, de l'autre, elle profere des blasphêmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus, que véritablement ce Valet lui étoit fort nécessaire; car il savoit le mieux du monde exercer la patience d'un Philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine? reprit Esope. Eh! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Esope alla le lendemain sur la place; & voyant un Paysan qui regardoit toutes choses avec la froideur & l'indifférence d'une statue, il amena ce Paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa Femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le Paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur; mais il disoit en lui-même : c'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout;

Il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son Cuisinier ; rien ne lui plaisoit ; ce qui étoit doux, il le trouvoit trop salé ; & ce qui étoit trop salé, il le trouvoit trop doux. L'homme sans souci le laissoit dire, & mangeoit de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau, que la femme du Philosophe avoit fait : Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée : il faut brûler l'Ouvriere, car elle ne me fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le Paysan, je m'en vais querir ma Femme, on ne fera qu'un bucher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le Philosophe, & lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or, ce n'étoit pas seulement avec son Maître, qu'Esope trouvoit occasion de rire, & de dire des bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le Magistrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Esope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savoit rien. Le Magistrat, tenant à mépris & irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les Huissiers le conduisoient : Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très bien répondu ! Savois-je que l'on me feroit aller où je vais ? Le Magistrat le fit relâcher, & trouva Xantus heureux d'avoir un Esclave si rempli d'esprit.

Xantus, de sa part, voyoit par-là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Esope, & combien la possession d'un tel Esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Esope, qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déja la cervelle, aussi-bien au Maître qu'aux Ecoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés ; le premier, de volupté ;

la second, d'ivrognerie ; le troisieme, de fureur. On se moqua de son observation, & on continua de vuider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, & à se vanter qu'il boiroit la mer. Celà fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avoit dit, gagea sa Maison qu'il boiroit la mer toute entiere ; & pour assurance de la gageure il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Esope lui dit qu'il étoit perdu, & que sa Maison l'étoit aussi, par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le Philosophe bien allarmé. Il pria Esope de lui enseigner une défaite. Esope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer, pour être témoin de la honte du Philosophe. Celui de ses Disciples, qui avoit gagé contre lui, triomphoit déja. Xantus dit à l'Assemblée : Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans : c'est pourquoi que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, & puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé, pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le Disciple confessa qu'il étoit vaincu, & demanda pardon à son Maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamation.

Pour récompense, Esope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, & dit que le tems de l'affranchir n'étoit pas encore venu ; si toutefois les Dieux l'ordonnoient ainsi, il y consentoit : partant, qu'il prît garde au premier présage qu'il auroit étant sorti du logis : s'il étoit heureux, & que par exemple deux Corneilles se présentassent à sa vue, la

liberté lui seroit donnée : s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne se lassât point d'être Esclave. Esope sortit aussi tôt. Son Maître étoit logé à l'écart, & apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il apperçut deux Corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son Maître, qui voulut voir lui-même s'il disoit vrai. Tandis que Xantus venoit, l'une des Corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours, dit-il à Esope : qu'on lui donne les étrivieres. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Esope, on vint inviter Xantus à un repas; il promit qu'il s'y trouveroit. Hélas ! s'écria Esope, les présages sont bien menteurs! moi qui ai vu deux Corneilles, je suis battu; mon Maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de nôces. Ce mot plus tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Esope : mais quant à la liberté, il ne se pouvoit résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenoient tous deux parmi de vieux monumens, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en apperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât long-tems à en chercher l'explication. Elle étoit composée des premieres lettres (1) de certains mots. Le Philosophe avoua ingénument que cela passoit son esprit. Si je vous fais trouver une trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Esope, quelle récompense aurai je? Xantus lui promit la liberté, & la moitié du trésor. Elles signifient, poursuivit Esope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en trouverons un. En effet, ils le trouverent, après avoir creusé quelque peu dans la terre. Le Philosophe fut sommé de tenir sa parole; mais il reculoit tou-

(1) αβδοεθχ.

jours. Les Dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Esope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres : ce me sera un autre trésor plus précieux que celui lequel nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Esope, comme étant les premieres lettres de ces mots : Ἀπιϐας, βηματα, &c. C'est-à-dire, *Si vous reculez quatre pas, & que vous creusiez, vous trouverez un trésor*. Puisque tu es si subtil, répartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi; n'espere donc pas que je t'affranchisses. Et moi, repliqua Esope, je vous dénoncerai au Roi Denys; car c'est à lui que le trésor appartient, & ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le Philosophe intimidé dit au Phrygien, qu'il prît sa part de l'argent, & qu'il n'en dît mot; de quoi Esope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle maniere qu'elles enfermoient un triple sens, & signifioient encore : *En vous en allant, vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré*. Dès qu'il fût de retour, Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien, & que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas ! s'écria Esope, est-ce ainsi que les Philosophes s'acquittent de leurs promesses ? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un Aigle enleva l'Anneau public (c'étoit apparemment quelque Sceau que l'on apposoit aux délibérations du Conseil) & le fit tomber au sein d'un Esclave. Le Philosophe fut consulté là-dessus, & comme étant Philosophe, & comme étant un des premiers de la République. Il demanda tems, & eut recours à son Oracle ordinaire; c'étoit Esope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public; parceque s'il rencontroit bien, l'honneur en seroit toujours à son Maître;

ſinon, il n'y auroit que l'Eſclave de blâmé. Xantus approuva la choſe, & le fit monter à la Tribune aux Harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire : perſonne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raiſonnable d'un homme fait de cette maniere. Eſope leur dit, qu'il ne falloit pas conſidérer la forme du vaſe, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crierent qu'il dît donc ſans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Eſope s'en excuſa, ſur ce qu'il n'oſoit le faire. La fortune, diſoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le Maître & l'Eſclave : ſi l'Eſclave diſoit mal, il ſeroit battu : s'il diſoit mieux que le Maître, il ſeroit battu encore. Auſſi-tôt on preſſa Xantus de l'affranchir. Le Philoſophe réſiſta long-tems. A la fin le Prévôt de Ville le menaça de le faire, de ſon office, & en vertu du pouvoir qu'il en avoit, comme Magiſtrat ; de façon que le Philoſophe fut obligé d'y donner les mains. Cela fait, Eſope dit que les Samiens étoient menacés de ſervitude par ce prodige ; & que l'Aigle enlevant leur Sceau, ne ſignifioit autre choſe qu'un Roi puiſſant, qui vouloit les aſſujettir.

Peu de tems après, Créſus, Roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos, qu'ils euſſent à ſe rendre ſes tributaires ; ſi-non, qu'il les y forceroit par les armes. La plûpart étoient d'avis qu'on lui obéît. Eſope leur dit que la Fortune préſentoit deux chemins aux hommes ; l'un de liberté, rude & épineux au commencement, mais dans la ſuite très agréable ; l'autre, d'eſclavage, dont les commencemens étoient plus aiſés, mais la ſuite laborieuſe. C'étoit conſeiller aſſez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyerent l'Ambaſſadeur de Créſus avec peu de ſatisfaction.

Créſus ſe mit en état de les attaquer. L'Ambaſſadeur lui dit, que tant qu'ils auroient Eſope avec eux, il auroit peine à les réduire à ſes volontés, vû

la confiance qu'ils avoient au bon ſens du perſonnage. Créſus le leur envoya demander, avec promeſſe de leur laiſſer la liberté, s'ils le lui livroient. Des Principaux de la Ville trouverent ces conditions avantageuſes, & ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher, quand ils l'acheteroient aux dépens d'Eſope. Le Phrygien leur fit changer de ſentiment, en leur contant que les Loups & les Brebis ayant fait un Traité de paix, celles-ci donnerent leurs Chiens pour ôtages Quand elles n'eurent plus de défenſeurs, les Loups les étranglerent avec moins de peine qu'ils ne faiſoient. Cet Apologue fit ſon effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient priſe. Eſope voulut toutefois aller vers Créſus, & dit qu'il les ſerviroit plus utilement étant près du Roi, que s'il demeuroit à Samos.

Quand Créſus le vit, il s'étonna qu'une ſi chétive créature lui eût été un ſi grand obſtacle. Quoi ! Voilà celui qui fait qu'on s'oppoſe à mes volontés ! s'écria-t-il. Eſope ſe proſterna à ſes pieds. Un homme prenoit des Sauterelles, dit il : une Cigale lui tomba auſſi ſous la main. Il s'en alloit la tuer comme il avoit fait les Sauterelles. Que vous ai je fait ? dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos bleds ; je ne vous procure aucun dommage ; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me ſers fort innocemment. Grand Roi, je reſſemble à cette Cigale, je n'ai que la voix, & ne m'en ſuis point ſervi pour vous offenſer. Créſus, touché d'admiration & de pitié, non-ſeulement lui pardonna, mais il laiſſa en repos les Samiens à ſa conſidération.

En ce tems-là le Phrygien compoſa ſes Fables, leſquelles il laiſſa au Roi de Lydie, & fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernerent à Eſope de grands honneurs. Il lui prit auſſi envie de voyager, & d'aller par le monde, s'entretenant de diverſes

choses avec ceux que l'on appelloit Philosophes. Enfin, il se mit en grand crédit près de Lycérus, Roi de Babylone. Les Rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des Problêmes à soudre sur toutes sortes de matieres, à condition de se payer une espece de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées; en quoi Lycérus, assisté d'Esope, avoit toujours l'avantage, & se rendoit illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria; & ne pouvant avoir d'enfans, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appellé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, & fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connoissance d'Esope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des Lettres, par lesquelles il sembloit qu'Esope eût intelligence avec les Rois qui étoient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet & par la signature de ces Lettres, commanda à un de ses Officiers nommé Hermippus, que sans autre enquête, il fit mourir promptement le traître Esope. Cet Hermippus étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; & à l'insu de tout le monde, le nourrit long-tems dans un sépulcre, jusqu'à ce que Nectenabo, Roi d'Egypte, sur le bruit de la mort d'Esope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, & le défia de lui envoyer des Architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, & par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lû les Lettres, & les ayant communiquées aux plus habiles de son Etat, chacun d'eux demeura court: ce qui fit que le Roi regretta Esope. Quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, il le fit venir. Le Phrygien fut très bien reçu, se justifia, & pardonna à Ennus. Quant à la Lettre du Roi d'Egypte, il n'en fit que

rire, & manda qu'il enverroit au Printems les Architectes, & le Répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Esope en possession de tous ses biens, & lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Esope le reçut comme son enfant; & , pour toute punition, lui recommanda d'honorer les Dieux & son Prince; se rendre terrible à ses ennemis, facile & commode aux autres : bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, & chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre aux malheurs; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'être importun à ses amis pendant son vivant; surtout, n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus touché de ces avertissemens & de la bonté d'Esope, comme d'un trait qui lui auroit pénétré le cœur, mourut peu de tems après.

Pour revenir au défi de Nectènabo, Esope choisit des Aiglons, & les fit instruire (chose difficile à croire); il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel étoit un jeune enfant. Le Printemps venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage; non sans tenir en grande admiration & en attente de son dessein les Peuples chez qui il passoit. Nectènabo, qui sur le bruit de sa mort, avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas, & ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Esope vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les Architectes & le Répondant. Esope dit, que le Répondant étoit lui-même, & qu'il feroit voir les Architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les Aigles enleverent les paniers avec les petits enfans, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres & du bois. Vous voyez, dit Esope à Nectènabo, que je vous ai trou-

vé les Ouvriers, fournissez-leur des matériaux. Nectenabo avoua que Lycérus étoit le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Esope. J'ai des Cavales en Egypte qui conçoivent au hennissement des Chevaux qui sont devers Babylone: Qu'avez-vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain; & retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfans de prendre un Chat, & de le mener fouettant par les rues. Les Egyptiens, qui adorent cet animal, se trouverent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisoit. Ils l'arracherent des mains des enfans, & allerent se plaindre au Roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne savez-vous pas, lui dit le Roi, que cet animal est un de nos Dieux? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Esope: car la nuit derniere il lui a étranglé un Coq extrêmement courageux, & qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le Roi: comment seroit-il possible que ce Chat eût fait en si peu de tems un si long voyage? Et comment est-il possible, reprit Esope, que vos Jumens entendent de si loin nos Chevaux hennir, & conçoivent pour les entendre?

Ensuite de cela, le Roi fit venir d'Héliopolis, certains Personnages d'esprit subtil, & savans en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposerent à Esope diverses choses: celle-ci entr'autres: Il y a un grand Temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze Villes, chacune desquelles a trente arcboutans, & autour de ces arcboutans se promenent, l'une après l'autre, deux Femmes, l'une blanche, & l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Esope, cette question aux petits enfans de notre Pays. Le Temple est le Monde; la Colonne, l'An; les Villes, ce sont les Mois; & les Arcboutans

les Jours, autour desquels se promenent alternativement le Jour & la Nuit.

Le lendemain Nectenabo assembla tous ses amis. Souffrirez vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycérus remporte le prix, & que j'aie la confusion pour mon partage? Un deux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fît des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une Cédule, par laquelle Nectenabo confessoit de devoir deux mille talens à Lycérus. La Cédule fut mise entre les mains de Nectenabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du Prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance : quand on l'eut ouverte, Nectenabo s'écria : Voilà la plus grande fausseté du monde : je vous en prens à témoins tous tant que vous êtes. Il est vrai, répartirent ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Esope. Nectenabo le renvoya comblé de présens, tant pour lui que pour son Maître.

Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut Esclave avec Rhodopé, celle-là qui, des libéralités de ses amans, fit élever une des trois Pyramides qui subsistent encore, & qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

Esope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie & de bienveillance : ce Roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir & d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la Cour de Lycérus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter ; & prit congé de ce Prince pour voir la Gréce encore une fois Lycérus ne le laissa pas partir sans embrassemens & sans larmes, & sans le faire promettre sur les Autels, qu'il reviendroit achever ses jours auprès de lui.

Entre les Villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écouterent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Esope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde: on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable; de près on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine, & un si violent desir de vengeance (outre qu'ils craignoient d'être décriés par lui) qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cacherent, parmi ses hardes, un de leurs Vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Esope de vol & de sacrilege, & qu'ils le condamneroient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, & qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine. Ils l'accuserent d'avoir dérobé leur Vase. Esope le nia avec des sermens: on chercha dans son équipage, & il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, & de raconter des Apologues: les Delphiens s'en mocquerent.

La Grenouille, leur dit-il, avoit invité le Rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, & d'en faire ensuite un repas. Le malheureux Rat résista quelque peu de tems. Pendant qu'il se débattoit sur l'eau, un Oiseau de proie l'apperçut, fondit sur lui, & l'ayant enlevé avec la Grenouille qui ne se put détacher, il se reput de l'un & de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que vous me vengera; je périrai; mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, & entra dans une petite Chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arracherent. Vous violez cet asyle, leur dit-il, parceque ce n'est qu'une petite Chapelle : mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les Temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'Aigle, laquelle nonobstant les prieres de l'Escarbot, enleva un Lievre qui s'étoit réfugié chez lui. La génération de l'Aigle en fut punie jusques dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipiterent.

Peu de tems après sa mort, une peste très violente exerça sur eux ses ravages. Ils demanderent à l'Oracle par quels moyens ils pourroient appaiser le courroux des Dieux. L'Oracle leur répondit, qu'il n'y en avoit point d'autres que d'expier leur forfait, & satisfaire aux Mânes d'Esope. Aussi-tôt une Pyramide fut élevée. Les Dieux ne témoignerent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit : les hommes vengerent aussi la mort de leur Sage. La Grece envoya des Commissaires pour en informer, & en fit une punition rigoureuse.



TABLE DES FABLES CONTENUES DANS LA PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIEME.

FABLE XIX

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

LIVRE CINQUIEME.

LIVRE SIXIEME.

Fin de la Table de la premiere Partie.





FABLES CHOISIES,

Mises en Vers par M. DE LA FONTAINE.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN (1).

JE chante les Héros dont Esope (2) est le pere,
Troupe de qui l'Histoire, encore que mensongere,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon Ouvrage, & même les Poissons.
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.
Je me sers d'Animaux pour instruire les hommes.

(1) Fils de Louis XIV.

(2) Célebre inventeur des Fables.

Illustre Rejetton d'un Prince aimé des Cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais tes jours par tes conquêtes;
Quelqu'autre te dira, d'une plus forte voix,
Les faits de tes Ayeux, & les vertus des Rois:
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer, en ces vers, de légeres peintures;
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.





LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIERE.

La Cigale & la Fourmi.

LA Cigale, ayant chanté
Tout l'Eté,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise (1) fut venue;
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous pairai, lui dit-elle,
Avant l'Oût, foi d'animal (2),
Intérêt & principal (3).
La Fourmi n'est pas prêteuse:
C'est-là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au tems chaud?

(1) Vent du Nord, qui contribue le plus au froid de l'hiver.

(2) Avant le tems où l'on recueille les grains, ainsi nommé parceque'il arrive en Août, qu'on prononce *Oût*.

(3) La somme que vous m'aurez prêtée, avec les intérêts de cette somme.

Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit & jour, à tout venant
Je chantois, ne vous déplaise.
Vous chantiez ! J'en suis fort aise ;
Hé bien, dansez maintenant.

FABLE II.

Le Corbeau & le Renard.

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché (1),
Lui tint à-peu-près ce langage.
Hé bon jour, Monsieur du Corbeau !
Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phœnix (2) des hôtes de ces Bois.
A ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie:
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, & dit : Mon bon Monsieur,
Aprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
Le Corbeau, honteux & confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

(1) Attiré.

(2) Le plus beau de tous les oiseaux, unique en son espece, & si rare, qu'il n'est pas trop sûr qu'il ait jamais existé.

FABLE III.

La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.

Une Grenouille vit un Bœuf,
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse s'étend, & s'enfle, & se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : Regardez-bien, ma sœur,
Est-ce assez ? Dites-moi, n'y suis-je point encore ?
Nenni. M'y voici donc ? Point du tout. M'y voilà ?
Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien, qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout Bourgeois veut bâtir comme les grands Seigneurs :
Tout petit Prince a des Ambassadeurs :
Tout Marquis veut avoir des Pages.

FABLE IV.

Les deux Mulets.

Deux Mulets cheminoient ; l'un d'aveine chargé,
L'autre portant l'argent de la Gabelle (1).
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,

(1) L'argent des impôts.

N'eût voulu pour beaucoup en être ſoulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,
Et faiſoit ſonner ſa ſonnette:
Quand l'Ennemi ſe préſentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le Mulet du fiſc (2) une troupe ſe jette,
Le ſaiſit au frein, & l'arrête.
Le Mulet, en ſe défendant,
Se ſent percer de coups: il gémit, il ſoupire.
Eſt-ce donc là, dit il, ce qu'on m'avoit promis?
Ce Mulet, qui me ſuit, du danger ſe retire,
Et moi j'y tombe & j'y péris.
Ami, lui dit ſon camarade,
Il n'eſt pas toujours bon d'avoir un haut emploi:
Si tu n'avois ſervi qu'un Meûnier, comme moi,
Tu ne ſerois pas ſi malade.

(2) Deniers publics.

FABLE V.

Le Loup & le Chien.

Un Loup n'avoit que les os & la peau,
Tant les Chiens faiſoient bonne garde:
Ce Loup rencontre un Dogue auſſi puiſſant que beau,
Gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers:
Mais il falloit livrer bataille;
Et le Mâtin étoit de taille
A ſe défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, & lui fait compliment
Sur ſon embonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,

D'être auſſi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les Bois, vous ferez bien :
Vos pareils y ſont miſérables.
Cancres, hères (1) & pauvres diables,
Dont la condition eſt de mourir de faim.
Car, quoi ? Rien d'aſſuré : point de franche lipée (2) :
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur deſtin.
Le Loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?
Preſque rien, dit le Chien, donner la chaſſe aux gens
Portans bâtons, & mendians ;
Flatter ceux du logis, à ſon maître complaire :
Moyennant quoi, votre ſalaire
Sera force reliefs (3) de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte careſſe.
Le Loup déja ſe forge une félicité,
Qui le fait pleurer de tendreſſe.
Chemin faiſant, il vit le col du Chien pelé :
Qu'eſt-ce cela ? lui dit-il. Rien. Quoi rien ? Peu de choſe.
Mais encor ? Le colier, dont je ſuis attaché,
De ce que vous voyez eſt peut-être la cauſe.
Attaché ! dit le Loup : Vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? Pas toujours ; mais qu'importe ?
Il importe ſi bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune ſorte ;
Et ne voudrois pas même à ce prix un tréſor.
Cela dit, Maître Loup s'enfuit, & court encor.

(1) Malingres, décharnés.
(2) Repas qui ne coûte rien à des impudens qui vont y prendre part ſans avoir été invités.
(3) Les reſtes d'un repas.

FABLE VI.

La Geniſſe, la Chevre & la Brebis, en ſociété avec le Lion.

LA Géniſſe (1), la Chevre, & leur ſœur la Brebis,
Avec un fier Lion, Seigneur du voiſinage,
Firent ſociété, dit-on, au tems jadis,
Et mirent en commun le gain & le dommage.
Dans les laqs de la Chevre un Cerf ſe trouva pris.
Vers ſes aſſociés auſſi-tôt elle envoie.
Eux venus, le Lion par ſes ongles compta,
Et dit: Nous ſommes quatre à partager la proie;
Puis, en autant de parts le Cerf il dépeça:
Prit pour lui la premiere en qualité de Sire (2):
Elle doit être à moi, dit-il; & la raiſon,
C'eſt que je m'appelle Lion:
A cela l'on n'a rien à dire.
La ſeconde, par droit, me doit échoir encor:
Ce droit, vous le ſavez, c'eſt le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je prétens la troiſieme.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrieme,
Je l'étranglerai tout d'abord.

(1) Jeune vache.

(2) Seigneur ou Roi: le Lion étant réputé Roi des animaux, comme l'Aigle celui des oiſeaux.

FABLE VII.

La Beſace.

JUPITER dit un jour: Que tout ce qui reſpire

S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur ;
Je mettrai remede à la chose.
Venez Singe, parlez le premier ; & pour cause :
Voyez ces animaux : faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous satisfait ? Moi, dit-il, pourquoi non ?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait, jusqu'ici, ne m'a rien reproché ;
Mais pour mon frere l'Ours, on ne l'a qu'ébauché (1) :
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre (2).
L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut ; de sa forme il se loua très fort,
Glosa sur l'Eléphant, dit qu'on pourroit encor
Ajoûter à sa queue, ôter à ses oreilles,
Que c'étoit une masse informe & sans beauté.
L'Eléphant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit,
Dame Baleine étoit trop grosse.
Dame Fourmi trouva le Ciron (3) trop petit,
Se croyant pour elle un colosse.
Jupin les renvoya, s'étant censurés tous,
Du reste contens d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espece excella ; car tout ce que nous sommes,
Lynx (4) envers nos pareils, & Taupes (5) envers nous,
Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes.
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

(1) Très imparfaitement formé.

(2) Vu son extrême laideur.

(3) Très petit animal, qu'on ne peut voir que par le moyen d'un microscope.

(4) Animal aux yeux très perçans.

(5) On croit communément que les Taupes n'ont point d'yeux.

Le Fabricateur (6) souverain
Nous créa Besaciers (7) tous de même maniere,
Tant ceux du tems passé que du tems d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

(6) Créateur. (7) Gens portans besaces.

FABLE VIII.

L'Hirondelle & les petits Oiseaux.

Une Hirondelle en ses voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vû,
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit jusqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils fussent éclos,
Les annonçoit aux Matelots.
Il arriva qu'au tems que la chanvre (1) se seme,
Elle vit un Manant (2) en couvrir maints sillons (3).
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux Oisillons,
Je vous plains : car pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Quece qu'elle répand sera votre ruine.
De-là naîtront engins (4) à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte & mainte machine,

(1) Chénevis, graine qui produit le Chanvre, dont on fait la corde & le fil.
(2) Un Paysan.
(3) Terre élevée entre deux rayons daus un champ labouré.
(4) Filets à prendre les oiseaux.

Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison:
Gâre la cage ou le chaudron.
C'est pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain, & croyez-moi.
Les Oiseaux se moquerent d'elle:
Ils trouvoient aux champs trop de quoi.
Quand la chéneviere (5) fut verte,
L'Hirondelle leur dit: Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain;
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophête de malheur, babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes!
Il nous faudroit mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre (6) étant tout à-fait crûe,
L'Hirondelle ajoûta: Ceci ne va pas bien,
Mauvaise graine est tôt venue:
Mais puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte (7), & qu'à leurs bleds
Les gens n'étant plus occupés,
Feront aux Oisillons la guerre,
Quand reginglettes (8) & rézeaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place;
Demeurez au logis, ou changez de climat:

(5) Champ où croît le chanvre.

(6) Selon le bel usage, *chanvre* est masculin. La Fontaine a mieux aimé le faire féminin, comme il l'est encore dans quelques Provinces.

(7) C'est-à-dire *ensemencée*. Le mot *couvert*, pris dans ce sens-là, est un terme d'agriculture assez usité à la campagne, mais qui n'est pas fort connu dans les grandes Villes.

(8) *Reginglette*. Sorte de piege pour attraper les oiseaux. Ce mot, usité dans quelques Provinces, est inconnu à Paris, où les Oiseliers disent Trébuchet, Colet, &c. au lieu de *Reginglette*.

Imitez le Canard, la Grue & la Bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts & les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes :
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr,
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les Oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément,
Que faisoient les Troyens (9), quand la pauvre Cassandre (10)
Ouvroit la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres.
Maint Oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

(9) Les habitans de l'ancienne ville de Troye, dans le tems qu'elle étoit attaquée par les Grecs.

(10) Fille du Roi Priam, dont l'on méprisoit les prophéties, qui cependant se trouvoient toujours très véritables.

FABLE IX.

Le Rat de Ville & le Rat des Champs.

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'Ortolans (1).

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.

(1) Restes d'oiseaux d'un goût délicat, parmi lesquels l'Ortolan passe pour un des plus friands morceaux.

Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquoit au festin:
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la sale
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale:
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire:
Rats en campagne aussi-tôt:
Et le Citadin (2) de dire,
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le Rustique:
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de Rois.

Mais rien ne vient m'interrompre;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc: fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

(2) Le Rat de ville.

FABLE X.

Le Loup & l'Agneau.

LA raison du plus fort est toujours la meilleure.
Nous l'allons montrer tout-à-l'heure.

Un Agneau se désaltéroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup survient à jeun, qui cherchoit aventure,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage.
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté
Ne se mette pas en colere,
Mais plutôt qu'elle considere
Que je me vas désalterant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né?
Reprit l'Agneau, je téte encore ma mere.
Si ce n'est toi, c'est donc ton frere.
Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens.
Car vous ne m'épargnez guére,
Vous, vos bergers & vos chiens.
On me l'a dit: il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte, & puis le mange,
Sans autre forme de procès.

FABLE XI.

L'Homme & son Image.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

Un homme, qui s'aimoit sans avoir de rivaux,
Passoit dans son esprit pour le plus beau du monde.

Il accusoit toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans une erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentoit par-tout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos Dames.
Miroirs dans les logis, miroirs chez les Marchands,
Miroirs aux poches des galans,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse (1) ? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure :
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :
Il s'y voit, il se fâche ; & ses yeux irrités
Pensent appercevoir une chimere vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
Mais quoi ! le canal est si beau,
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous ; & cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre ame, c'est cet homme amoureux de lui-même :
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les Peintres légitimes :
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun fait, le Livre des Maximes (2).

(1) On appelle *Narcisse*, tout homme entêté de sa beauté, réelle ou chimérique : par allusion à ce que dit la Fable, d'un beau jeune homme de ce nom, qui devint si follement amoureux de lui-même, qu'il en perdit la vie.

(2) Celui des Maximes morales, composé par *le Duc de la Rochefoucault*.

FABLE XII.

Le Dragon à plusieurs têtes, & le Dragon à plusieurs queues.

Un Envoyé du Grand Seigneur
Préféroit, dit l'Histoire, un jour chez l'Empereur (1),
Les forces de son Maître à celles de l'Empire.
Un Allemand se mit à dire :
Notre Prince a des dépendans
Qui, de leur chef, sont si puissans,
Que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée.
Le Chiaoux, homme de sens,
Lui dit : Je sais par renommée
Ce que chaque Electeur peut de monde fournir ;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, & qui pourtant est vraie.

J'étois en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une Hydre (2) au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer ;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal.
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvois à cette aventure,
Quand un autre Dragon, qui n'avoit qu'un seul chef,
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement & d'épouvante.
Ce chef passe, & le corps, & chaque queue aussi.
Rien ne les empêcha, l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre Empereur & du nôtre.

(1) Celui d'Allemagne. (2) Serpent à plusieurs têtes.

FABLE

FABLE XIII.

Les Voleurs & l'Ane.

Pour un Ane enlevé deux Voleurs se battoient :
L'un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poings trottoient,
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un troisieme Larron,
Qui saisit Maître Aliboron (1).

L'Ane, c'est quelquefois une pauvre Province :
Les Voleurs, sont tel & tel Prince,
Comme le Transilvain, le Turc & le Hongrois.
Au lieu de deux j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la Province conquise.
Un quart voleur survient qui les accorde net,
En se saisissant du Baudet.

(1) Nom burlesque qu'on donne à un Ane.

FABLE XIV.

Simonide préservé par les Dieux.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes ;
Les Dieux, sa Maîtresse & son Roi.
Malherbe (1) le disoit : j'y souscris quant à moi :
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille & gagne les esprits :
Les faveurs d'une Belle en sont souvent le prix.

(1) Excellent Poëte François, qui a vécu sous Henri IV, & Louis XIII.

Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide (2) avoit entrepris
L'éloge d'un Athlete (3) ; & , la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parens de l'Athlete étoient gens inconnus,
Son pere un bon Bourgeois, lui sans autre mérite :
Matiere infertile & petite.
Le Poète d'abord, parla de son Héros.
Aprés en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor (4) & Pollux (4) : ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux Luteurs glorieux ;
Eleve leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces freres s'étoient signalés davantage.
Enfin, l'éloge de ces Dieux
Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.
L'Athlete avoit promis d'en payer un talent :
Mais quand il le vit, le galant
N'en donna que le tiers ; & dit fort franchement
Que Castor & Pollux acquitassent le reste.
Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je vous veux traiter cependant :
Venez souper chez moi : nous ferons bonne vie :
Les conviés sont gens choisis :
Mes parens, mes meilleurs amis.
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.

(2) Ancien Poète Grec, très célebre, dont il ne nous reste que quelques fragmens.

(3) On nommoit *Athletes* ceux qui, dans la Grece, paroissoient en divers lieux & en divers tems, devant de nombreuses assemblées de peuple, pour y disputer le Prix de la course, de la lutte, &c.

(4) Freres gémeaux, fils de Jupiter & de Léda, qui s'étant rendus fameux par leur adresse dans les exercices du corps & par leur valeur, furent placés entre les Etoiles après leur mort.

Il vient, l'on festine, l'on mange,
Chacun étant en belle humeur,
Un Domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il sort de table & la cohorte (5)
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grace, & pour prix de ses vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque, & le plat-fonds,
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats & flaccons,
N'en fait pas moins aux Echansons (6).
Ce ne fut pas le pis : car pour rendre complette
La vengeance dûe au Poëte,
Une poutre cassa les jambes à l'Athlete,
Et renvoya les conviés
Pour la plûpart estropiés.
La Renommée eut soin de publier l'affaire.
Chacun cria miracle ; on doubla le salaire
Que méritoient les vers d'un homme aimé des Dieux.
Il n'étoit fils de bonne mere,
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fit faire.

Je reviens à mon texte ; & dis premierement,
Qu'on ne sauroit manquer de louer largement
Les Dieux & leurs pareils : de plus, que Melpomene (7)
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine :

(5) Tout le reste de la compagnie.

(6) Ceux qui avoient soin du buffet.

(7) Ici *Melpomene* se prend pour le Poëte lui-même, qu'on suppose inspiré par cette Muse.

Enfin, qu'on doit tenir notre art à quelque prix.
Les Grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grace.
Jadis l'Olympe (8) & le Parnasse (9)
Etoient freres & bons amis.

(8) Le séjour des Dieux.

(9) Montagne habitée par les Muses.

FABLE XV.

La Mort & le Malheureux.

Un Malheureux appelloit tous les jours
La Mort à son secours.
O Mort, lui disoit-il, que tu me semble belle!
Viens vîte, viens finir ma fortune cruelle.
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
Que vois-je? cria-t-il, ôtez-moi cet objet:
Qu'il est hideux! Que sa rencontre
Me cause d'horreur & d'effroi!
N'approche pas, ô Mort! ô Mort, retire-toi!

Mécenas (1) fut un galant homme:
Il a dit quelque part: (2) Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, gouteux, manchot; pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort, on t'en dit tout autant.

(1) Favori de l'Empereur Auguste, & grand protecteur des Gens de Lettres.

(2) *Debilem facito manu,*
Debilem pede, coxâ:
Tuber adstrue gibberum,
Lubricos quate dentes.
Vita dum superest, benè est.
Hanc mihi, vel acutâ
Si sedeam cruce, sustine.
Ces vers de Mécenas nous ont été conservés par Seneque, *Epist.* 101.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Esope, comme la Fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connoître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon Original, & que je laissois passer un des plus beaux traits qui fût dans Esope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les Anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma Fable à celle d'Esope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécenas que j'y fais entrer, & qui est si beau & si à-propos, que je n'ai pas cru le devoir omettre.

FABLE XVI.

La Mort & le Bucheron.

UN pauvre Bucheron, tout couvert de ramée (1),
Sous le fait du fagot, aussi-bien que des ans,
Gémissant & courbé, marchoit à pas pesans,
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort & de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
Point de pain quelquefois, & jamais de repos.
Sa femme, ses enfans, les soldats, les impôts,
Le Créancier, & la corvée (2),
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder :
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois, tu ne tarderas guere.

(1) Paquet de branches avec leurs feuilles.

(2) Travail que les Paysans doivent à leur Seigneur comme une redevance.

Le trépas vient tout guérir,
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

FABLE XVII.

L'Homme entre deux âges, & ses deux Maîtresses.

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison (1),
Jugea qu'il étoit saison
De songer au mariage.
Il avoit du comptant (2),
Et partant
De quoi choisir. Toutes vouloient lui plaire :
En quoi notre amoureux ne se pressoit pas tant.
Bien adresser n'est pas une petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part:
L'une encor verte ; & l'autre un peu bien mûre ;
Mais qui réparoit par son art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux veuves en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'alloient quelquefois testonnant (3),

(1) Ayant bien des cheveux blancs

(2) De l'argent.

(3) Comme ce mot n'est plus d'usage aujourd'hui, la Fontaine s'est avisé fort à propos de nous l'expliquer lui-même. Il y a grande apparence qu'il l'avoit pris de Rabelais, qui dit en parlant du soin que l'on prenoit de l'éducation de Gargantua, que chaque matin *il étoit habillé, peigné, testonné, accoutré, & parfumé, durant lequel tems on lui répétoit les leçons du jour de devant.* Gargantua, L. I. c. 23. Rabelais se sert encore ailleurs du mot *testonner* dans le même sens.

C'eſt-à-dire, ajuſtant ſa tête.
La vieille, à tout moment, de ſa part emportoit
Un peu du poil noir qui reſtoit,
Afin que ſon Amant en fût plus à ſa guiſe.
La jeune ſaccageoit les poils blancs à ſon tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête griſe
Demeura ſans cheveux, & ſe douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les Belles;
Qui m'avez ſi bien tondu;
J'ai plus gagné que perdu:
Car d'hymen (4) point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à ſa façon
Je vécuſſe, & non à la mienne;
Il n'eſt tête chauve qui tienne:
Je vous ſuis obligé, Belles, de la façon.

(4) De mariage,

FABLE XVIII.

Le Renard & la Cicogne.

COMPERE le Renard ſe mit un jour en frais;
Et retint à dîner commere la Cicogne.
Le régal fut petit, & ſans beaucoup d'aprêt.
Le galant, pour toute beſogne,
Avoit un brouet (1) clair, (il vivoit chichement)
Ce brouet fut par lui ſervi ſur une aſſiette.
La Cicogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour ſe venger de cette tromperie,
A quelque-tems de-là, la Cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis

(1) Eſpece de bouillie fort claire.

De la Cicogne son hôtesse,
Loua très fort sa politesse :
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit sur-tout, Renards n'en manquent point :
Il se réjouissoit à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, & qu'il croyoit friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col, & d'étroite embouchure.
Le bec de la Cicogne y pouvoit bien passer,
Mais le museau du Sire étoit d'autre mesure.
Il lui fallut à jeûn retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une Poule auroit pris,
Serrant la queue, & portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez vous à la pareille.

FABLE XIX.

L'Enfant & le Maître d'Ecole.

DANS ce récit je prétens faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa cheoir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le Ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule :
Par cet endroit passe un Maître d'école.
L'enfant lui crie, au secours, je péris.
Le Magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-tems s'avise
De le tancer. Ah le petit babouin !

Voyez

Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
Et puis, prenez de tels fripons le soin.
Que les Parens sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille!
Qu'ils ont de maux! & que je plains leur sort!
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant (1),
Se peut connoître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand;
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue.
Hé, mon ami, tire-moi du danger,
Tu feras après ta harangue.

(1) C'est-à-dire, toute personne sujette à étaler avec affectation & mal-à-propos ses lectures, sa science, & même son éloquence. Cette description une fois admise, bien des hommes & des femmes, qui se croient à couvert du vice de pédanterie, en sont visiblement infectés.

FABLE XX.

Le Coq & la Perle.

Un jour un Coq détourna
Une Perle, qu'il donna
Au beau premier Lapidaire (1).
Je la crois fine, dit il,
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita

(1) Celui qui taille, polit, & met en œuvre les pierres précieuses, &c.

D'un Manuscrit, qu'il porta
Chez son voisin le Libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon,
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.

FABLE XXI.

Les Frêlons & les Mouches à miel.

A L'ŒUVRE on connoît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouverent;
Des Frêlons (1) les réclamerent:
Des Abeilles s'opposant,
Devant certaine Guêpe (2) on traduisit la cause.
Il étoit mal aisé de décider la chose.
Les témoins déposoient qu'autour de ces rayons,
Des animaux aîlés, bourdonnans, un peu longs,
De couleur fort tannée, & tels que les Abeilles,
Avoient long-tems paru. Mais quoi! Dans les Frêlons
Ces enseignes étoient pareilles.
La Guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle; & pour plus de lumiere,
Entendit une fourmilliere.
Le point n'en put être éclairci.
De grace, à quoi bon tout ceci?
Dit une Abeille fort prudente.
Depuis tantôt six mois, que la cause est pendante (3),

(1) Espece de mouches qui s'introduisent dans les ruches des Abeilles pour en piller le miel, incapables elles-mêmes de composer un suc si délicat.

(2) Autre sorte de mouches mal-faisantes.

(3) Est plaidée & débattue.

Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est tems désormais que le Juge se hâte:
N'a-t-il point assez léché l'Ours (4) !
Sans tant de contredits & d'interlocutoires (5),
Et de fatras, & de grimoires,
Travaillons, les Frêlons & nous :
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties.
Le refus des Frêlons fit voir
Que cet art passoit leur savoir ;
Et la Guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode !
Le simple sens commun nous tiendroit lieu de Code (6) :
Il ne faudroit point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs :
On fait tant à la fin, que l'huître est pour le Juge,
Les écailles pour les Plaideurs.

(4) Expression proverbiale, pour dire, sucé, extenué, les Parties en prolongeant les procès.

(5) Terme de pratique.

(6) C'est le recueil des Loix.

FABLE XXII.

Le Chêne & le Roseau.

Le Chêne un jour dit au Roseau,
Vous avez bien sujet d'accuser la Nature.

Un Roitelet (1) pour vous eſt un peſant fardeau.
Le moindre vent, qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baiſſer la tête :
Cependant que mon front, au Caucaſe (2) pareil,
Non content d'arrêter les rayons du Soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous eſt Aquilon (3), tout me ſemble Zéphir (4).
Encor ſi vous naiſſiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voiſinage,
Vous n'auriez pas tant à ſouffrir,
Je vous défendrois de l'orage :
Mais vous naiſſez le plus ſouvent
Sur les humides bords des Royaumes du vent (5).
La Nature envers vous me ſemble bien injuſte.
Votre compaſſion, lui répondit l'Arbuſte,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce ſouci :
Les vents me ſont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, & ne romps pas. Vous avez juſqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Réſiſté ſans courber le dos :
Mais attendons la fin. Comme il diſoit ces mots :
Du bout de l'horizon (6) accourt avec furie
Le plus terrible des enfans (7)
Que le Nord eût porté juſques-là dans ſes flancs.
L'Arbre tient bon, le Roſeau plie :
Le vent redouble ſes efforts,

(1) Fort petit Oiſeau. Qui voudra ſavoir pourquoi cet oiſeau a été appellé *Roitelet*, c'eſt-à-dire petit Roi, n'a qu'à conſulter Plutarque, dans ſon Traité, intitulé : *Inſtruction pour ceux qui manient affaires d'Etat*, chapitre 7. de la Traduction d'*Amyot*.

(2) Haute montagne en Aſie.

(3) Vent très impétueux.

(4) Vent fort doux.

(5) Les eaux, comme les étangs.

(6) L'extrémité apparente du Ciel.

(7) Un vent des plus violens.

Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au Ciel étoit voisine (8),
Et dont les pieds touchoient à l'Empire (9) des Morts.

(8) Imité de Virgile, qui dit en parlant du Chêne :

.... Quæ quantum vertice ad auras
Æthereas, tantum radice in Tartara tendit.
Georg. L. II. v. 291, 292.

(9) Expression poétique, pour dire, *pénétroient fort avant dans la terre.*

Fin du premier Livre.





LIVRE DEUXIEME.

FABLE PREMIERE.

Contre ceux qui ont le goût difficile.

QUAND j'aurois en naissant reçu de Calliope (1)
Les dons qu'à ses Amans cette Muse a promis,
Je les consacrerois aux Mensonges (2) d'Esope :
Le mensonge & les Vers de tout tems sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse.
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le Loup & répondre l'Agneau :
J'ai passé plus avant, les Arbres & les Plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes :
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement ?
Vraiment, me diront nos Critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques
Et d'un style plus haut ? En voici. Les Troyens,

(1) Une des Muses. (2) Fables, fictions.

Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avoient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avoient pû mettre à bout cette fiere Cité :
Quand un Cheval de bois, par Minerve inventé,
D'un rare & nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse (3),
Le vaillant Dioméde (3), Ajax (3) l'impétueux,
Que ce Colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devoit porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ses Dieux mêmes en proie :
Stratagême inoui, qui des Fabricateurs
Paya la constance & la peine.
C'est assez, me dira quelqu'un de nos Auteurs,
La période est longue, il faut reprendre haleine.
Et puis, votre Cheval de bois,
Vos Héros avec leurs Phalanges (4),
Ce sont des contes plus étranges,
Qu'un Renard qui cajole un Corbeau sur sa voix.
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.
Et bien, baissons d'un ton. La jalouse Amarille
Songeoit à son Alcipe, & croyoit de ses soins
N'avoir que ses Moutons & son Chien pour témoins.
Tircis, qui l'apperçut, se glisse entre des saules,
Il entend la Bergere adressant ces paroles
Au doux Zéphir, & le priant
De les porter à son amant.
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon Censeur à l'instant,
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une assez grande vertu.
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.
Maudit Censeur, te tairas-tu ?
Ne saurois je achever mon conte ?
C'est un dessein très dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.

(3) Princes, Héros Grecs. (4) Troupes de soldats.

Les délicats sont malheureux :
Rien ne sauroit les satisfaire.

FABLE II.

Conseil tenu par les Rats.

UN Chat, nommé Rodilardus,
Faisoit des Rats telle déconfiture (1),
Que l'on n'en voyoit presque plus,
Tant il en avoit mis dedans la sépulture
Le peu qu'il en restoit, n'osant quitter son trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de son sou ;
Et Rodilard passoit, chez la gent misérable,
Non pour un Chat, mais pour un Diable.
Or un jour, qu'au haut & au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa Dame,
Le demeurant des Rats tint Chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur Doyen, personne très prudente,
Opina qu'il falloit, & plutôt que plûtard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
Qu'ainsi, quand il iroit en guerre,
De sa marche avertis ils s'enfuiroient sous terre ;
Qu'il n'y savoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen.
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot :
L'autre : Je ne saurois. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints Chapitres vûs,
Qui pour néant se sont ainsi tenus ;

(1) Destruction.

Chapitres, non de Rats, mais Chapitres de Moines;
Voire (2) Chapitres de Chanoines.

Ne faut-il que délibérer?
La Cour en Conseillers foisonne.
Est-il besoin d'exécuter?
L'on ne rencontre plus personne.

(2) *Voire* est un vieux mot, mais si bien placé dans cet endroit, que les Dames qui lisent cette Fable ne s'apperçoivent pas de son ancienneté. D'où je suis tenté de conclure qu'on pourroit employer avec succès bien des mots surannés, qu'on a laissé perdre sans en mettre d'autres à la place, & qui, employés à propos, plairoient comme dans la Fontaine; ce qu'on ne peut pas dire de cette foule de mots nouveaux qu'on substitue tous les jours à d'autres très usités, qui par-là sont en danger de se perdre.

FABLE III.

Le Loup plaidant contre le Renard, par devant le Singe.

UN Loup disoit que l'on l'avoit volé.
Un Renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appellé (1).
Devant le Singe il fut plaidé,
Non point par Avocats, mais par chaque Partie.
Thémis n'avoit point travaillé,
De mémoire de Singe, à Fait plus embrouillé.
Le Magistrat suoit en son lit de Justice.
Après qu'on eut bien contesté,
Repliqué, crié, tempêté,
Le Juge, instruit de leur malice,
Leur dit: Je vous connois de long-tems, mes amis;
Et tous deux vous pairez l'amende;

(1) Accusé en Justice.

Car, toi Loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris,
Et toi, Renard, a pris ce que l'on te demande.
Le Juge prétendoit, qu'à tort & à travers,
On ne sauroit manquer, condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité & la contradiction qui est dans le jugement de ce Singe, étoit une chose à censurer; mais je ne m'en suis servi qu'après Phedre. C'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

FABLE IV.

Les deux Taureaux & une Grenouille.

Deux Taureaux combattoient à qui posséderoit
Une Génisse avec l'Empire.
Une Grenouille en soupiroit.
Qu'avez-vous ? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croassant (1).
Eh, ne voyez vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un: que l'autre le chassant
Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?
Il ne regnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux;
Et nous foulant aux pieds jusques aux fond des eaux,
Tantôt l'une, & puis l'autre: il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé Madame la Génisse.
Cette crainte étoit de bon sens.
L'un des Taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens,
Il en écrasoit vingt par heure.

(1) Une autre Grenouille.

Hélas ! On voit que de tous tems
Les Petits ont pâti des sottises des Grands (2).

(2) Ce qui revient à ce que dit Horace à l'occasion de la guerre de Troie : *Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.*

FABLE V.

La Chauvesouris & les deux Belettes.

Une Chauvesouris donna, tête baissée,
Dans un nid de Belette, & si-tôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les Souris de long-tems courroucée,
Pour la dévorer accourut.
Quoi ! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire !
N'êtes vous pas Souris ? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas Belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi Souris ! Des méchans vous ont dit ces nouvelles :
Grace à l'Auteur de l'Univers,
Je suis Oiseau : voyez mes aîles :
Vive la gent qui fend les airs.
Sa raison plut, & sembla bonne.
Elle fait si bien, qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre Belette, aux Oiseaux ennemie.
La voilà de rechef en danger de sa vie.
La Dame du logis, avec son long museau,
S'en alloit la croquer en qualité d'Oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisoit outrage.
Moi, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.

Qui fait l'Oiseau ? c'est le plumage.
Je suis Souris : vivent les Rats,
Jupiter confonde les Chats.
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui d'écharpe changeans (1),
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue (2).
Le Sage dit, selon les gens,
Vive le Roi, vive la Ligue (3).

(1) Paroissans tantôt d'un parti & tantôt d'un autre. C'est une chose ordinaire que les partis se distinguent les uns des autres par des écharpes de différentes couleurs.

(2) Faire la figue signifie se moquer.

(3) Parti opposé à celui du Roi.

FABLE VI.

L'Oiseau blessé d'une fléche.

Mortellement atteint d'une fléche empennée (1),
Un Oiseau déploroit sa triste destinée ;
Et disoit, en souffrant un surcroît de douleur,
Faut-il contribuer à son propre malheur !
Cruels Humains, vous tirez de nos aîles
De quoi faire voler ces machines mortelles.
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfans de Japet (2) toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

(1) Munie de plumes, qui contribuent à la direction & à la rapidité de son vol.

(2) Si, selon la Fable, les hommes sont *enfans de Japet*, on ne voit pas trop bien comment elle a pu attribuer la formation de l'homme à Prométhée, fils de Japet. Mais il seroit ridicule de s'arrêter ici à démêler cette fusée.

FABLE VII.

La Lice & sa Compagne.

Une Lice (1), étant sur son terme (2);
Et ne sachant où mettre un fardeau si pesant,
Fait si bien qu'à la fin sa Compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque tems sa Compagne revient.
La Lice lui demande encore une quinzaine :
Ses petits ne marchoient, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La Lice cette fois montre les dents, & dit;
Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfans étoient déja forts.

Ce qu'on donne aux Méchans, toujours on le regrette;
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bien-tôt pris quatre.

(1) Une grosse Chienne.
(2) Prête à mettre bas ses petits.



FABLE VIII.

L'Aigle & l'Escarbot.

L'Aigle donnoit la chasse à Maître Jean Lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vîte.
Le trou de l'Escarbot (1) se rencontre en chemin :
Je laisse à penser si ce gîte
Etoit sûr : mais où mieux ? Jean Lapin s'y blotit.
L'Aigle fondant sur lui, nonobstant cet asyle,
L'Escarbot intercede, & dit :
Princesse des Oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever, malgré moi, ce pauvre malheureux:
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;
Et, puisque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grace, ou l'ôtez à tous deux :
C'est mon voisin. c'est mon compere.
L'Oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aîle l'Escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enleve Jean Lapin L'Escarbot indigné
Vole au nid de l'Oiseau, fracasse en son absence
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :
Pas un seul ne fut épargné.
L'Aigle étant de retour, & voyant ce ménage,
Remplit le Ciel de cris ; &, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain, sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mere affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'Escarbot prend son tems, fait faire aux œufs le saut.
La mort de Jean Lapin derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces Bois

(1) Espece d'Insecte.

N'en dormit de plus de six mois.
L'Oiseau qui porte Ganimede (a),
Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, & croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu ; que pour ses intérêts
Jupiter se verra contraint de les défendre :
Hardi qui les iroit là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du Dieu fit tomber une crotte :
Le Dieu la secouant jetta les œufs à bas.
Quand l'Aigle sut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa Cour, d'aller vivre au désert,
De quitter toute dépendance ;
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut.
Devant son Tribunal l'Escarbot comparut,
Fit sa plainte, & conta l'affaire.
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avoit tort ;
Mais, les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le Monarque des Dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le tems où l'Aigle fait l'Amour :
En une autre saison, quand la race Escarbote
Est en quartier d'hiver, &, comme la Marmote,
Se cache & ne voit point le jour.

(a) Bel enfant, aimé de Jupiter qui l'enleva sur son Aigle.

FABLE IX.

Le Lion & le Moucheron.

VA-T'EN, chétif insecte, excrément de la terre,
C'est en ces mots, que le Lion
Parloit un jour au Moucheron.

L'autre lui déclara la guerre.
Penses-tu, lui dit il, que ton titre de Roi
Me fasse peur, ni me soucie ?
Un Bœuf est plus puissant que toi,
Je le mene à ma fantaisie.
A peine il achevoit ces mots,
Que lui même il sonna la charge,
Fut le Trompette, & le Héros.
Dans l'abord il se met au large,
Puis prend son tems, fond sur le cou
Du Lion qu'il rend presque fou.
Le Quadrupede (1) écume, & son œil étincelle :
Il rugit : on se cache, on tremble à l'environ ;
Et cette allarme universelle
Est l'ouvrage d'un Moucheron.
Un avorton de Mouche en cent lieux le harcelle ;
Tantôt pique l'échine, & tantôt le muzeau.
Tantôt entre au fond du nazeau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, & rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée,
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux Lion se déchire lui-même,
Fait raisonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais ; & sa fureur extrême
Le fatigue, l'abbat : le voilà sur les dents.
L'Insecte, du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va par-tout l'annoncer, & rencontre en chemin
L'embuscade d'une Araignée (2) :
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose, par là, peut nous être enseignée ?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits :

(1) Une bête à quatre pieds.

(2) Une toile d'Araignée où le Moucheron fut pris.

L'autre

L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

FABLE X.

L'Ane chargé d'éponges, & l'Ane chargé de sel.

Un Anier, son sceptre à la main (1),
Menoit, en Empereur Romain,
Deux Coursiers (2) à longues oreilles.
L'un d'éponges chargé marchoit comme un Courier;
Et l'autre se faisant prier
Portoit, comme on dit, les bouteilles (3).
Sa charge étoit de sel. Nos gaillards pélerins,
Par monts, par vaux & par chemins,
Au gué d'une riviere à la fin arriverent,
Et fort empêchés se trouverent.
L'Anier, qui tous les jours traversoit ce gué-là,
Sur l'Ane à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis s'échappa:
Car au bout de quelques nagées
Tout son sel se fondit si bien,
Que le Baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier prit exemple sur lui,

(1) Son fouet, ou son baton.

(2) On donne le nom de *Coursier* à de beaux & bons Chevaux; ici ce sont deux Anes, dont les oreilles sont, à proportion, beaucoup plus longues que celles des Chevaux.

(3 Marchoit lentement, comme s'il eut porté des bouteilles.

Comme un Mouton qui va dessus la foi d'autrui (4).
Voilà mon Ane à l'eau, jusqu'au col il se plonge,
Lui, le Conducteur & l'éponge.
Tous trois bûrent d'autant : l'Anier & le Grison
Firent à l'éponge raison (5).
Celle ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'Ane succombant ne put gagner le bord.
L'Anier l'embrassoit; dans l'attente
D'une prompte & certaine mort;
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe.
C'est assez qu'on ait vû par-là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulois venir à ce point.

(4) Fait sottement ce qu'il voit faire à d'autres.

(5) Se remplirent d'eau comme l'éponge.

FABLE XI.

Le Lion & le Rat.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux Fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un Lion,
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le Roi des Animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il étoit, & lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais cru,
Qu'un Lion, d'un Rat eût affaire?
Cependant il avint qu'au sortir des Forêts,
Ce Lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissemens ne le pûrent défaire.

Sire Rat accourut, & fit tant par ses dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience & longueur de tems
Font plus que force ni que rage.

FABLE XII.

La Colombe & la Fourmi.

L'AUTRE exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvoit une Colombe :
Quand sur l'eau se panchant une Fourmis y tombe.
Et dans cet Océan (1) l'on eût vû la Fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe aussi-tôt usa de charité.
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jetté,
Ce fut un Promontoire (2) où la Fourmis arrive.
Elle se sauve ; & là-dessus
Passe un certain Croquant (3) qui marchoit les piés nus :
Ce Croquant par hasard, avoit une arbalête.
Dès qu'il voit l'Oiseau de Venus (4),
Il le croit en son pot, & déja lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon Villageois s'apprête,
La Fourmi le pique au talon.
Le Vilain (5) retourne la tête.
La Colombe l'entend, part, & tire de long (6).

(1) La grande mer, par rapport à la Fourmi.

(2) Pointe de terre ou de roche, qui avance dans la mer.

(3) Un Paysan. En 1637, sous Louis XIII, il se fit un soulevement de quelques Communes dans le Périgord & la Xaintonge, qui, sous prétexte de liberté, ne vouloient plus payer de subsides ; & se nommoient *Croquans*. De-là cet nom a été employé pour désigner en général un pauvre Paysan, un Villageois.

(4) La Colombe.

(5) Mot ancien, qui signifie un Paysan. De *Villa*, Maison de campagne, a été formé *Villanus*, qui n'est que de la basse latinité.

(6) S'envole au plus vîte.

Le soupé du Croquant avec elle s'envole :
Point de Pigeon pour une obole.

FABLE XIII.

L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.

Un Astrologue un jour se laissa cheoir
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,
Tandis qu'à-peine à tes pieds tu peux voir,
Penses tu lire au-dessus de ta tête ?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plûpart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire,
Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homere & les siens ont chanté,
Qu'est-ce ? que le hazard parmi l'Antiquité,
Et parmi nous la Providence.
Or du hazard il n'est point de science :
S'il en étoit, on auroit tort
De l'appeller hazard, ni fortune, ni sort,
Toutes choses très-incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, & rien qu'avec dessein,
Qui les sait, que lui seul ? Comment lire en son sein ?
Auroit-il imprimé sur le front des Etoiles
Ce que la nuit des tems renferme dans ses voiles ?
A quelle utilité ? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la Sphére & du Globe ont écrit ?
Pour nous faire éviter des maux inévitables ?

Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables?
Et causant du dégoût pour ces biens prévenus (1),
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus?
C'est erreur: ou plutôt c'est crime, de le croire.
Le Firmament se meut, les Astres font leur cours,
Le Soleil nous luit tous les jours:
Tous les jours sa clarté succede à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire & d'éclairer,
D'amener les saisons, de meurir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers,
Ce train toujours égal dont marche l'Univers?
Charlatans, Faiseurs d'horoscope,
Quittez les Cours des Princes de l'Europe.
Emmenez avec vous les Souffleurs tout d'un tems (2);
Vous ne méritez pas plus de foi, que ces gens.

Je m'emporte un peu trop: revenons à l'histoire
De ce Spéculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimeres,
Cependant qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

(1) Anticipés par notre imagination.
(2) Les Chymistes, qui s'amusent à chercher la pierre philosophale, c'est-à-dire, le moyen de convertir les métaux communs en or.

FABLE XIV

Le Lievre & les Grenouilles.

Un Lievre en son gîte (1) songeoit,

(1) L'endroit où il se retire pour dormir & se reposer.

(Car, que faire en un gîte à moins que l'on ne songe).
Dans un profond ennui ce Lievre se plongeoit :
Cet animal est triste, & la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disoit-il, bien malheureux.
Ils ne sauroient manger morceau qui leur profite.
Jamais un plaisir pur : toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Eh ! la peur se corrige-t-elle ?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnoit notre Lievre ;
Et cependant faisoit le guet.
Il étoit douteux, inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fiévre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matiere,
Entend un leger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa taniere.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussi-tôt de sauter dans les ondes :
Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes.
Oh ! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraie aussi les gens ! Je mets l'allarme au camp !
Et d'où me vient cette vaillance ?
Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un foudre de guerre ?
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

FABLE XV.

Le Coq & le Renard.

Sur la branche d'un arbre étoit en sentinelle
Un vieux Coq adroit & matois (1).
Frere, dit un Renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer, descends que je t'embrasse.
Ne me retarde point, de grace :
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer :
Les tiens & toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires,
Nous vous y servirons en freres.
Faites-en les feux dès ce soir ;
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
Ami, reprit le Coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce & meilleure nouvelle,
Que celle
De cette paix.
Et ce m'est une double joie
A la tenir de toi. Je vois deux Lévriers,
Qui, je m'assure, sont courriers,
Que pour ce sujet on envoie.
Ils vont vîte, & seront dans un moment à nous.
Je descens : nous pourrons nous entrebaiser tous.
Adieu, dit le Renard, ma traite est longue à faire.
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussi-tôt
Tire ses grégues (2) gagne au haut,

(1) Rusé.

(2) Vieux mot, pour dire ; tirer ses chausses, s'enfuir. *Ménage* soupçonne que *Grégue* vient de *Græca*, comme qui diroit, *Culotte à la Grecque.*

Mal content de son stratagême.
Et notre vieux Coq, en soi-même,
Se mit à rire de sa peur:
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

FABLE XVI.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'Oiseau de Jupiter (1) enlevant un Mouton,
Un Corbeau témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent Moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai Mouton de sacrifice (2).
On l'avoit réservé pour la bouche des Dieux.
Gaillard Corbeau disoit, en le couvant des yeux,
Je ne sais qui fut ta nourrice,
Mais ton corps me paroît en merveilleux état:
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La Moutonniere créature
Pesoit plus qu'un fromage; outre que sa toison
Etoit d'une épaisseur extrême,
Et mêlée, à-peu-près de la même façon
Que la barbe de Polyphême (3).
Elle empêtra si bien les serres (4) du Corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite:
Le Berger vient, le prend, l'encage bien & beau,
Le donne à ses enfans pour servir d'amusette.

(1) L'Aigle.
(2) Tel qu'on les offroit aux Dieux.
(3) Un Cyclope des plus monstrueux.
(4) Les pattes.

Il faut se mesurer, la conséquence est nette.
Mal prend aux Volereaux de faire les Voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre (5).
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands Seigneurs :
Où la Guêpe a passé, le Moucheron demeure.

(5) Attrait captieux, qui n'est bon qu'à tromper ceux qui courent après.

FABLE XVII.

Le Paon se plaignant à Junon.

LE Paon se plaignoit à Junon.
Déesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure ;
Le chant (1) dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature :
Au lieu qu'un Rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatans,
Est lui seul l'honneur du Printems.
Junon répondit en colere :
Oiseau jaloux, & qui devrois te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du Rossignol,
Toi, que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies ;
Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue, & qui semble à nos yeux
La boutique d'un Lapidaire ?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.

(1) Le chant du Paon n'a rien d'agréable. C'est plutôt un miaulement qu'un chant.

Nous vous avons donné diverſes qualités :
Les uns ont la grandeur & la force en partage ;
Le Faucon eſt léger, l'Aigle plein de courage,
Le Corbeau ſert pour le préſage,
La Corneille avertit des malheurs à venir.
Tous ſont contens de leur ramage.
Ceſſe donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plûmage.

FABLE XVIII.

La Chatte métamorphoſée en Femme.

Un homme chériſſoit éperduement ſa Chatte,
Il la trouvoit mignone, & belle, & délicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux :
Il étoit plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prieres, par larmes,
Par ſortileges & par charmes,
Fait tant qu'il obtient du deſtin,
Que ſa Chatte, en un beau matin,
Devient femme. Et le matin même,
Maître ſot en fait ſa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il étoit d'amitié.
Jamais la Dame la plus belle
Ne charma tant ſon favori,
Que fait cette épouſe nouvelle,
Son hypocondre de mari.
Il l'amadoue, elle le flatte :
Il n'y trouve plus rien de Chatte ;
Et pouſſant l'erreur juſqu'au bout,
La croit femme en tout & par tout.
Lorſque quelques Souris, qui rongeoient de la natte,

Troublerent le plaisir des nouveaux m
Aussi-tôt la femme est sur pié :
Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, femme d'être en posture.
Pour cette fois, elle accourut à point :
Car ayant changé de figure,
Les Souris ne la craignoient point.
Ce lui fut toujours une amorce,
Tant le naturel a de force.
Il se moque de tout : certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli (1).
En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer:
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne sauroit le réformer.
Coups de fourches, ni d'étrivieres
Ne lui font changer de manieres ;
Et fussiez-vous embâtonnés,
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez
Il reviendra par les fenêtres.

(1) Tout ce que nous dit ici la Fontaine, Horace l'a renfermé plus heureusement, à mon avis, dans ce vers :

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.
Epist. x. lib. I.

& je ne saurois m'empêcher d'ajouter, sans décider pourtant, que la Fontaine auroit beaucoup mieux fait de terminer sa Fable par ces deux vers :

Il se moque de tout : certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

car le reste n'est qu'une foible répétition de la même pensée, où je crois que la Fontaine s'est engagé par l'envie d'imiter Horace.

**

FABLE XIX.

Le Lion, & l'Ane chassant.

Le Roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer (1). Il célébroit sa fête.
Le Gibier du Lion ce ne sont point moineaux,
Mais beaux & bons Sangliers, Daims & Cerfs, bons & beaux.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministere
De l'Ane, à la voix de Stentor (2).
L'Ane, à Messer Lion, fit office de Cor (3).
Le Lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire; assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiroient de leur maison.
Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix:
L'air en retentissoit d'un bruit épouvantable,
La frayeur saisissoit les hôtes de ces Bois.
Tous fuyoient, tous tomboient au piege inévitable
Où les attendoit le Lion.
N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?
Dit l'Ane, en se donnant tout l'honneur de la chasse.
Oui, reprit le Lion, c'est bravement crié.
Si je ne connoissois ta personne & ta race,
J'en serois moi-même effrayé.
L'Ane, s'il eut osé, se fût mis en colere,
Encor qu'on le raillât avec juste raison:
Car qui pourroit souffrir un Ane fanfaron?
Ce n'est pas-là leur caractere.

(1) Aller à la chasse du gibier.

(2) Un Grec, qui, selon Homere, avoit la voix fort supérieure à celle des autres hommes.

(3) Trompe de chasse, qui réjouit & anime les Chasseurs & les Chiens.

FABLE XX.

Testament expliqué par Esope.

Si ce qu'on dit d'Esope est vrai,
C'étoit l'Oracle de la Grece:
Lui seul avoit plus de sagesse
Que tout l'Aréopage (1). En voici pour essai
Une histoire des plus gentilles;
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur:
Une buveuse, une coquette,
La troisieme avare parfaite.
Cet homme par son testament,
Selon les Loix municipales (2),
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mere tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderoit plus sa contingente part (3).
Le pere mort, les trois femelles
Coururent au testament sans attendre plus tard.
On le lit; on tâche d'entendre
La volonté du Testateur;
Mais en vain: car comment comprendre
Qu'aussi-tôt que chacune sœur
Ne possedera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa mere?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être sans bien.
Que vouloit donc dire le pere?

(1) Sénat, ou Assemblée des Juges d'Athenes.
(2) Loix de la Ville d'Athenes.
(3) La part qui lui devoit être donnée.

L'affaire est consultée ; & tous les Avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent & cent mille manieres,
Y jettent leur bonnet (4) se confessent vaincus ;
Et conseillent aux héritieres
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le Conseil treuve :
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers, payable à volonté,
Si mieux n'aime la mere en créer une rente,
Dès le décès du mort, courante.
La chose ainsi réglée, on composa trois lots :
En l'un, les maisons de bouteilles,
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de Malvoisie (5),
Les esclaves de bouche ; & pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie.
Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maison de la ville, & les meubles exquis,
Les Eunuques & les coeffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix.
Dans le troisieme lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux & le pâturage,
Valets & bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit faire,
Que peut-être pas une sœur
N'auroit ce qui lui pourroit plaire.
Ainsi, chacune prit son inclination,
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athenes,

(4) Expression figurée, pour dire qu'ils se déclarent incapables d'expliquer le testament.

(5) Vin Grec, fort doux. Ici *Malvoisie* se prend pour toute sorte de bon vin.

Que cette rencontre arriva.
Petits & grands, tout approuva
Le partage & le choix. Esope seul trouva
Qu'après bien du tems & des peines,
Les gens avoient pris justement
Le contre-pied du testament.
Si le défunt vivoit, disoit-il, que l'Attique (6)
Auroit de reproches de lui !
Comment! Ce peuple qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un Testateur ! Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré;
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable:
A la Coquette, l'attirail
Qui suit les personnes buveuses :
La Biberonne eut le bétail :
La Ménagere eut les coeffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien (7);
Alléguant qu'il n'étoit moyen
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien;
Qu'elles se mariroient dans les bonnes familles,
Quand on leur verroit de l'argent;
Pairoient leur mere tout comptant;
Ne posséderoient plus les effets de leur pere,
Ce que disoit le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvoit faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.

(6) Cette partie de la Grece, dont Athenes étoit la capitale.
(7) Esope, né en Phrygie.

Fin du deuxieme Livre.



LIVRE TROISIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Meûnier, son Fils & l'Ane.

A M. D. M.

L'INVENTION des Arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'Apologue (1) à l'ancienne Grece:
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes:
Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé:
Autrefois à Racan (2) Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa Lyre,
Disciples d'Apollon, nos Maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls & sans témoins,
(Comme ils se confioient leurs pensers & leurs soins)
Racan commence ainsi: Dites moi, je vous prie,
Vous, qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses dégrés avez déja passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé;

(1) Fable instructive.
(2) Excellent Poëte François, mort en 1670.

A quoi me résoudrai-je ? Il est tems que j'y pense.
Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance;
Dois-je dans la Province établir mon séjour ?
Prendre emploi dans l'Armée, ou bien charge à la Cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume & de charmes :
La Guerre a ses douceurs, l'Hymen a ses allarmes.
Si je suivois mon goût, je saurois où buter,
Mais j'ai les miens, la Cour, le peuple, à contenter.
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde !
Ecoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit, qu'un Meûnier & son Fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur Ane, un certain jour de Foire.
Afin qu'il fût plus frais & de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit :
Puis cet homme & son fils le portent comme un lustre (3).
Pauvres gens, idiots, couple ignorant & rustre !
Le premier qui le vit, de rire s'éclata.
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus Ane des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le Meûnier, à ces mots, connoît son ignorance:
Il met sur pieds sa bête, & la fait détaler.
L'Ane, qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le Meûnier n'en a cure (4).
Il fait monter son fils, il suit ; & d'avanture
Passent trois bons Marchands. Cet objet leur déplût.
Le plus vieux, au garçon s'écria tant qu'il put :
Oh là oh, descendez que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise.

(3) Grand Chandelier à branche.
(4) Ne s'en met point en peine.

C'étoit à vous de ſuivre, au vieillard de monter.
Meſſieurs, dit le Meûnier, il faut vous contenter.
L'enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte.
Quand trois filles paſſant, l'une dit : C'eſt grand'honte
Qu'il faille voir ainſi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un Evêque aſſis,
Fait le veau ſur ſon Ane, & penſe être bien ſage.
Il n'eſt, dit le Meûnier, plus de veaux à mon âge.
Paſſez votre chemin, la fille, & m'en croyez.
Après maints quolibets coup ſur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, & mit ſon fils en croupe.
Au bout de trente pas; une troiſieme troupe
Trouve encore à gloſer : L'un dit : Ces gens ſont fous;
Le Baudet n'en peut plus; il mourra ſous leurs coups.
Hé quoi, charger ainſi cette pauvre Bourique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domeſtique ?
Sans doute qu'à la Foire ils vont vendre ſa peau.
Parbleu, dit le Meûnier, eſt bien fou du cerveau,
Qui prétend contenter tout le monde & ſon pere.
Eſſayons toutefois, ſi par quelque maniere
Nous en viendrons à bout. Ils deſcendent tous deux :
L'Ane ſe prélaſſant (5) marche ſeul devant eux.
Un quidam les rencontre, & dit : Eſt-ce la mode
Que Baudet aille à l'aiſe, & Meûnier s'incommode ?
Qui de l'Ane ou du Maître eſt fait pour ſe laſſer ?

(5) Prenant l'air grave & majeſtueux d'un Prélat. On trouve *ſe prélaſſer* dans Rabelais; & c'eſt apparemment de-là que la Fontaine l'a tiré. *Je vis Diogenes*, dit Epiſtemon, revenu des Enfers, *qui ſe prélaſſoit en magnificence avec une grande robe de pourpre & un ſceptre en ſa dextre, & faiſoit enrager Alexandre le Grand, quand il n'avoit bien rapetaſſé ſes chauſſes.* Pantagruel, liv. II. ch. 30. Et ailleurs, parlant du Bucheron à qui Mercure avoit préſenté trois coignées, l'une d'or, l'autre d'argent, & une troiſieme de bois, & qui s'étant contenté de celle de bois qu'il avoit perdue, reçut les deux autres en récompenſe de ſa bonne-foi; il ajoute : *Ainſi*, le Bucheron *s'en va prélaſſant par le Pays, faiſant bonne trogne parmi ſes Parochiens & voiſins.*

Je conseille à ces gens de le faire enchasser.
Ils usent leurs souliers, & conservent leur Ane :
Nicolas, au rebours : car quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête, & la chanson le dit.
Beau triot de Baudets! Le Meûnier repartit,
Je suis Ane, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue :
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, & fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince,
Allez, venez, courez, demeurez en Province,
Prenez femme, Abbaye, emploi, gouvernement,
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

FABLE II.

Les Membres & l'Estomac.

JE devois par la Royauté
Avoir commencé mon ouvrage :
A la voir d'un certain côté,
Messer Gaster (1) en est l'image.
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en Gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme :
Et pour qui ? pour lui seul : nous n'en profitons pas ;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.

(1) *L'Estomac.* C'est dans ce sens-là que Rabelais s'est avisé d'employer le mot de *Gaster*, qui est originairement Grec.

Chommons (2), c'eſt un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainſi dit, ainſi fait. Les mains ceſſent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaſter, qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils ſe repentirent.
Bientôt les pauvres gens tomberent en langueur:
Il ne ſe forma plus de nouveau ſang au cœur:
Chaque membre en ſouffrit: les forces ſe perdirent.
Par ce moyen les mutins virent
Que celui qu'ils croyoient oiſif & pareſſeux,
A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur Royale.
Elle reçoit & donne; & la choſe eſt égale.
Tout travaille pour elle; & réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait ſubſiſter l'Artiſan de ſes peines,
Enrichit le Marchand, gage le Magiſtrat,
Maintient le Laboureur, donne paie au Soldat,
Diſtribue en cent lieux ſes graces ſouveraines,
Entretient ſeule tout l'Etat.

Menenius (3) le ſût bien dire.
La Commune s'alloit ſéparer du Sénat.
Les Mécontens diſoient qu'il avoit tout l'Empire,
Le pouvoir, les tréſors, l'honneur, la dignité;
Au lieu que tout le mal étoit de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déja poſté,
La plûpart s'en alloient chercher une autre terre,
Quand Menenius lui fit voir
Qu'ils étoient aux membres ſemblables;
Et par cet Apologue inſigne entre les Fables,
Les ramena dans leur devoir.

(2) Chommer, c'eſt ſe repoſer, comme dans un jour de fête.

(3) Senateur Romain, du tems des Conſuls.

FABLE III.

Le Loup devenu Berger.

Un Loup, qui commençoit d'avoir petite part
Aux Brebis de son voisinage,
Crut qu'il falloit s'aider de la peau du Renard,
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en Berger, endosse un hoqueton,
Fait sa houlette d'un bâton:
Sans oublier la Cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il auroit volontiers écrit sur son chapeau:
C'est moi qui suis Guillot, Berger de ce troupeau.
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le Sycophante (1) approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormoit alors profondément.
Son Chien dormoit aussi, comme aussi sa musette.
La plûpart des Brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire;
Et, & pour pouvoir mener vers son fort les Brebis;
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyoit nécessaire;
Mais cela gâta son affaire.
Il ne put du Pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les Bois,
Et découvrit tout le mystere.
Chacun se réveille à ce son,
Les Brebis, le Chien, le Garçon.
Le pauvre Loup dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir, ni se défendre.

(1) Trompeur.

Par ma barbe, dit l'autre, il est bon; & je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurai jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le Renard sort du puits, laisse son compagnon;
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le Ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas, à la legere (1),
Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors:
Tâche de t'en tirer, & fais tous tes efforts;
Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin.

(1) Imprudemment sans réflexion.

FABLE VI.

L'Aigle, la Laie, & la Chatte.

L'Aigle avoit ses petits au haut d'un arbre creux;
La Laie (1) au pied, la Chatte entre les deux;
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Meres & nourissons faisoient leur tripotage.
La Chatte détruisit par sa fourbe l'accord:
Elle grimpa chez l'Aigle, & lui dit: Notre mort
(Au moins de nos enfans, car c'est tout un aux meres)
Ne tardera possible gueres.
Voyez vous à nos pieds fouïr incessamment
Cette maudite Laie, & creuser une mine?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruïne.
L'arbre tombant, ils seront dévorés;

(1) La femelle du Sanglier.

Qu'ils

Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la Laie étoit en gésine (2).
Ma bonne amie & ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis.
L'Aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits;
Obligez-moi de n'en rien dire :
Son courroux tomberoit sur moi.
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La Chatte en son trou se retire.
L'Aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits; la Laie encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez soi l'une & l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans l'occasion :
L'Oiseau Royal, en cas de mine,
La Laie, en cas d'irruption.
La faim détruisit tout; il ne resta personne
De la gent Marcassine, & de la gent Aiglonne,
Qui n'allât de vie à trépas :
Grand renfort (3) pour Messieurs les Chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse ?
Des malheurs qui sont sortis
De la boëte de Pandore (4),
Celui qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis.

(2) Venoit de mettre bas ses petits Marcassins.

(3) Grosse provision de bouche.

(4) Très belle fille, forgée par Vulcain, à laquelle Jupiter donna une boëte remplie de toute sorte de maux.

FABLE VII.

L'Ivrogne & sa Femme.

CHACUN a son défaut, où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus (1)
Altéroit sa santé, son esprit & sa bourse.
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course,
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avoit laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa Femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuverent à loisir. A son réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un draps des Morts.
Oh ! dit il, qu'est ceci ? Ma femme est-elle veuve ?
Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton (2),
Masquée, & de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa biere,
Lui présente un chaudeau (3) propre pour Lucifer,
L'époux alors ne doute en aucune maniere,
Qu'il ne soit citoyen d'Enfer.
Quelle personne es-tu ? dit il à ce Phantôme.
La Céleriere (4) du Royaume
De Satan, reprit-elle ; & je porte à manger

(1) Un franc ivrogne

(2) Une des trois Furies de l'Enfer.

(3) Bouillon ou potage. *Chaudeau*, Jusculum : *Nicot*. De *Caldellum*, parce-qu'on le prend chaud, dit Ménage, dans son *Dictionnaire Etymologique*

(4) C'est le nom qu'on donne, chez les Religieuses, à celle qui a soin de recevoir & d'employer le revenu de la maison.

A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart, sans songer,
Tu ne leur portes point à boire ?

FABLE VIII.

La Goute & l'Araignée.

QUAND l'Enfer eut produit la Goute & l'Araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Egalement à redouter.
Or avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étroites,
Et ces Palais si grands, si beaux, si bien dorés ?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux buchettes :
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'est rien, dit l'Aragne, aux cases qui me plaise.
L'autre, tout au rebours, voyant les Palais pleins
De ces gens nommés Médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend avec plaisir sur l'orteil d un pauvre homme,
Disant : Je ne crois pas qu'en ce poste je chomme
Ni que d'en déloger, & faire mon paquet
Jamais Hipocrate ( ) me somme.
L'Aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie (2),
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,
Voilà des moucherons de pris.

(1) Prince de la Médecine, pour dire un habile Médecin, quel qu'il soit.

(2) Pris possession pour toute sa vie.

Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue, autre coup de balai.
Le pauvre bestion tous les jours déménage.
Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la Goute. Elle étoit en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse Aragne.
Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, houer. Goute bien tracassée (3)
Est, dit-on, à demi pansée.
Oh ! Je ne saurois plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'Aragne. Et l'autre d'écouter :
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La Goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un Prélat, qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu sait ! Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une & l'autre trouva de la sorte son compte,
Et fit très sagement de changer de logis.

(3) C'est-à-dire, que l'exercice est un des meilleurs remedes contre la Goute.

FABLE IX.

Le Loup & la Cicogne.

Les Loups mangent gloutonnement;
Un Loup donc étant de frairie (1),
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie.

(1) D'un grand repas.

Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvoit crier,
Près de-là passe une Cicogne.
Il lui fait signe, elle accourt.
Voilà l'Opératrice aussi-tôt en besogne.
Elle retira l'os : puis pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
Votre salaire ? dit le Loup,
Vous riez, ma bonne commere.
Quoi ! Ce n'est pas encore beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?
Allez vous êtes une ingrate,
Ne tombez jamais sous ma patte.

FABLE X.

Le Lion abbattu par l'Homme.

On exposoit une peinture,
Où l'Artisan avoit tracé
Un Lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé.
Les regardans en tiroient gloire.
Un Lion en passant rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire ;
Mais l'Ouvrier vous a déçus,
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confreres savoient peindre.



FABLE XI.

Le Renard & les Raisins.

CERTAIN Renard Gascon (1), d'autres disent Normand (2),
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre,
Ils sont trop verds dit-il, & bons pour des Goujats (3).
Fit il pas mieux que de se plaindre ?

(1) Fanfaron, effronté, toujours prêt à justifier ses fautes, par quelque trait de plaisanterie, bonne ou mauvaise.

(2) Plein de dissimulation, porté, comme par instinct, à répondre indirectement & obscurément à ceux qui lui parlent; &, lorsqu'il le trouve bon, à leur dire nettement tout le contraire de ce qu'il pense.

(3) Valets de Soldats.

FABLE XII.

Le Cygne & le Cuisinier.

DANS une Ménagerie (1)
De Volatilles remplie
Vivoient le Cygne & l'Oison:
Celui-ci destiné pour les regards du Maître,
Celui-ci pour son goût: l'un qui se piquoit d'être
Commensal du jardin (2), l'autre de la maison.

(1) Où l'on nourrit la volaille.

(2) Fréquentant le plus ordinairement le Jardin, comme l'autre la Maison.

Des fossés du Château faisant leurs galeries (3),
Tantôt on les eût vûs côte à côte nâger,
Tantôt courir sur l'onde, & tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le Cuisinier ayant trop bû d'un coup,
Prit pour Oison le Cygne; & le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, près de mourir, se plaint en son ramage.
Le Cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi! Je mettrois, dit-il, un tel chanteur (4) en soupe!
Non, non, ne plaise aux Dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien.

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe (5),
Le doux parler ne nuit de rien.

(3) Leur lieu de plaisance.

(4) Le chant mélodieux des Cygnes n'est fondé que sur une Tradition poëtique, dont la vérité n'a jamais été confirmée par l'évenement.

(5) C'est-à-dire, qui nous talonnent, qui nous suivent de fort près.

FABLE XIII.

Les Loups & les Brebis.

Après mille ans & plus de guerre déclarée,
Les Loups firent la paix avecque les Brebis.
C'étoit apparemment le bien des deux partis:
Car si les Loups mangeoient mainte bête égarée,
Les Bergers, de leur peau, se faisoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages.
Ils ne pouvoient jouir, qu'en tremblant, de leurs biens.

La paix se conclut donc : on donne des ôtages,
Les Loups, leurs Louveteaux ; & les Brebis, leurs Chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et reglé par les Commissaires,
Au bout de quelque tems que Messieurs les Louvats (1)
Se virent Loups parfaits, & friands de tuerie,
Ils vous prennent le tems que dans la Bergerie
Messieurs les Bergers n'étoient pas,
Etranglent la moitié des Agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les Bois se retirent.
Ils avoient averti leurs gens secretement.
Les Chiens qui, sur leur foi, reposoient sûrement,
Furent étranglés en dormant.
Cela fut si-tôt fait, qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi,
J'en conviens ; mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ?

(1) Les jeunes Loups.

FABLE XIV.

Le Lion devenu vieux.

Le Lion, terreur des Forêts.
Chargé d'ans, & pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres Sujets,
Devenus forts par sa foiblesse.
Le Cheval s'approchant lui donne un coup de pied :

Le

Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne.
Le malheureux Lion languissant, triste & morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié :
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes;
Quand voyant l'Ane même à son antre accourir,
Ah ! c'est trop, lui dit-il, je voulois bien mourir,
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

FABLE XV.

Philomele & Progné.

Autrefois Progné (1) l'Hirondelle
De sa demeure s'écarta ;
Et loin des villes s'emporta
Dans un Bois où chantoit la pauvre Philomele (2).
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
Je ne me souviens point que vous soyez venue
Depuis le tems de Thrace habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?
Ah ! reprit Philomele, en est-il de plus doux ?
Progné lui repartit : Eh quoi ! cette musique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique!
Le désert est-il fait pour des talens si beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles :
Aussi-bien en voyant les Bois,
Sans cesse il vous souvient que Terée autrefois

(1) Fille de Pandion, femme de Terée, changée en Hirondelle.
(2) Sœur de Progné, qui ayant été violée paar Terée Roi de Thrace, fut changée en Rossignol.

Parmi des demeures pareilles
Exerça ſa fureur ſur vos divins appas.
Et c'eſt le ſouvenir d'un ſi cruel outrage,
Qui fait, reprit ſa ſœur, que je ne vous ſuis pas :
En voyant les hommes, hélas !
Il m'en ſouvient bien davantage.

FABLE XVI.

La Femme noyée.

Je ne ſuis pas de ceux qui diſent : Ce n'eſt rien,
C'eſt une femme qui ſe noie.
Je dis que c'eſt beaucoup ; & ce ſexe vaut bien
Que nous le regrettions, puiſqu'il fait notre joie.

Ce que j'avance ici n'eſt pas hors de propos,
Puiſqu'il s'agit, dans cette Fable,
D'une femme qui dans les flots
Avoit fini ſes jours par un ſort déplorable.
Son époux en cherchoit le corps,
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la ſépulture.
Il arriva que ſur les bords
Du fleuve, auteur de ſa diſgrace,
Des gens ſe promenoient ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avoient de ſa femme apperçu nulle trace :
Nulle, reprit l'un d'eux, mais cherchez-la plus bas,
Suivez le fil de la riviere.
Un autre repartit : Non, ne le ſuivez pas,
Rebrouſſez plutôt en arriere.
Quelle que ſoit la pente & l'inclination
Dont l'eau par ſa courſe l'emporte,

L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.

Cet homme se railloit assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avoit raison;
Mais, que cette humeur soit, ou non,
Le défaut du sexe & sa pente,
Quiconque avec elle naîtra,
Sans faute avec elle mourra;
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par-delà.

FABLE XVII.

La Belette entrée dans un Grenier.

DAMOISELLE Belette, au corps long & fluet,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit:
Elle sortoit de maladie.
Là, vivant à discretion,
La galande fit chere lie (1),
Mangea, rongea: Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion.
La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue & rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son sou,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou;

(1) Grand'chere. *Chere lie* qu'on trouve souvent dans Rabelais, signifie proprement chere *joyeuse*. Le mot *Lie* qui vient de *Lætus*, n'est guere plus entendu dans ce sens-là, quoique *Liesse*, qui en a été formé, ne soit encore ni barbare, ni tout-à-fait hors d'usage, témoin *Notre-Dame de Liesse*, & ce vers de la Fontaine, qui est entendu de tout le monde: *Aux nôces d'un Tyran tout le Peuple en liesse.* Fable XI. Liv. VI.

Ne peut plus repasser, & croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours,
C'est, dit-elle, l'endroit, me voilà bien surprise :
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
Un Rat, qui la voyoit en peine,
Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir :
Ce que je vous dis-là, l'on le dit à bien d'autres :
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

FABLE XVIII.

Le Chat & un vieux Rat.

J'AI lu, chez un conteur de Fables,
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des Chats (1),
L'Attila (2), le fléau des Rats,
Rendoit ces derniers misérables :
J'ai lu, dis-je, en certain Auteur,
Que ce Chat exterminateur,
Vrai Cerbere (3), étoit craint une lieue à la ronde :
Il vouloit de Souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un leger appui,
La mort aux Rats, les souricieres,
N'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanieres
Les Souris étoient prisonnieres,
Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau chercher ;

(1) Le plus vaillant d'entr'eux.

(2) Attila, Roi des Gots, qu'on nomma le fléau du genre humain.

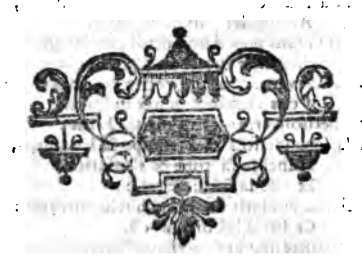
(3) Chien à trois têtes, qui garde l'entrée des Enfers.

Le galant fait le mort ; & du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas. La bête scélérate
A de certains cordons se tenoit par la patte.
Le peuple des Souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à Rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête.
Le pendu ressuscite ; & sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il, en les gobant :
C'est tour de vieille guerre (4) ; & vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisoit vrai : notre maître Mitis,
Pour la seconde fois, les trompe & les affine,
Blanchit sa robe & s'enfarine ;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche & se blotit dans une huche ouverte :
Ce fut à lui bien avisé.
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un Rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour.
C'étoit un vieux routier, il savoit plus d'un tour ;
Même il avoit perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au Général des Chats.
Je soupçonne dessous encor quelque machine.
Rien ne te sert d'être farine,
Car quand tu serois sac, je n'approcherois pas.

(4) Ruse connue des vieux Soldats.

C'étoit bien dit à lui : j'approuve sa prudence;
Il étoit expérimenté ;
Et savoit que la méfiance
Est mere de la sûreté.

Fin du troisieme Livre.





LIVRE QUATRIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Lion amoureux.

A Mademoiselle DE SÉVIGNÉ (1).

SÉVIGNÉ, de qui les attraits
Servent aux Graces de modéle,
Et qui nâquites toute belle,
A votre indifférence près :
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocens d'une Fable,
Et voir, sans vous épouvanter,
Un Lion qu'amour sut domter ?
Amour est un étrange maître.
Heureux qui peut ne le connoître
Que par récit, lui ni ses coups !
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La Fable au moins se peut souffrir.
Celle ci prend bien l'assurance

(1) Fille d'esprit, qui fut mariée au Comte de Grignan, & dont la mere est immortalisée par le génie, la vivacité, la politesse & le bon sens, qui regnent dans ses Lettres, imprimées après sa mort.

De venir à vos pieds s'offrir,
Par zele & par reconnoissance.

Du tems que les bêtes parloient,
Les Lions entre autres vouloient
Etre admis dans notre alliance.
Pourquoi non? Puisque leur engeance
Valoit la nôtre en ce tems-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela.
Voici comment il en alla.

Un Lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra Bergere à son gré.
Il la demande en mariage.
Le pere auroit fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible;
La donner lui sembloit bien dur,
La refuser n'étoit pas sûr:
Même un refus eût fait, possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin (2).
Car outre qu'en toute maniere
La Belle étoit pour les gens fiers,
Fille se coeffe volontiers
D'amoureux à longue criniere.
Le pere donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit: Ma fille est délicate;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne; & pour les dents,
Qu'on vous les lime en même-tems:
Vos baisers en seront moins rudes;

(2) Secret & caché.

Et pour vous plus délicieux,
Car ma fille y répondra mieux
Etant sans ces inquiétudes.
Le Lion consent à cela,
Tant son ame étoit aveuglée.
Sans dents ni griffes le voilà
Comme Place démantelée.
On lâcha sur lui quelques Chiens:
Il fit fort peu de résistance.

Amour, Amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire: Adieu prudence:

FABLE II.

Le Berger & la Mer.

DU rapport d'un troupeau, dont il vivoit sans soins,
Se contenta long-tems un voisin d'Amphitrite (1).
Si sa fortune étoit petite,
Elle étoit sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage (2),
Le tenterent si bien, qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les Brebis,
Non plus Berger en chef, comme il étoit jadis,
Quand ses propres Moutons paissoient sur le rivage;
Celui qui s'étoit vû Coridon ou Tircis (3),
Fut Pierrot (4), & rien davantage.

(1) La Mer, ainsi appellée du nom de la femme de Neptune.

(2) Sur le bord de la Mer.

(3) Maîtres de leurs troupeaux.

(4) Berger à gage sous un Maître.

Au bout de quelque tems il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine;
Et comme un jour les Vents, retenant leur haleine (5),
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux;
Vous voulez de l'argent, ô Mesdames les eaux,
Dit il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre:
Ma foi, vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité,
Pour montrer par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;
Qu'il faut se contenter de sa condition;
Qu'aux conseils de la Mer & de l'Ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La Mer promet monts & merveilles:
Fiez-vous y, les vents & les voleurs viendront.

(5) *Lucrece*, parlant des premiers habitans de la Terre, dit: Que contens de se nourrir des fruits de la Terre, ils ne songeoient point à s'enrichir par des voyages sur la Mer, qu'ils voyoient tantôt agitée par de violentes tempêtes, & tantôt dans une tranquillité charmante. Ce calme, si sujet à changer, ne les tenta jamais de se fier à de si belles apparences.

Nec poterat quemquam placidi pellacia Ponti
Subdola pellicere in fraudem ridentibus aquis.
Lucret. lib. v.

Ces images si gracieuses & si vives n'auroient pas convenu au ton que *la Fontaine* est obligé de prendre dans cette Fable; & je n'oserois dire qu'il les ait eues dans l'esprit en la composant.



FABLE III.

La Mouche & la Fourmi.

LA Mouche & la Fourmi contestoient de leur prix.
O Jupiter, dit la premiere,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible maniere,
Qu'un vil & rampant animal
A la fille de l'Air (1) ose se dire égal ?
Je hante les Palais, je m'assieds à ta table ;
Si l'on t'immole un Bœuf, j'en goûte devant toi :
Pendant que celle-ci, chétive & misérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.
Mais, ma mignone, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un Roi,
D'un Empereur, ou d'une Belle ?
Je le fais ; & je baise un beau sein quand je veux :
Je me joue entre des cheveux :
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;
Et la derniere main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des Mouches emprunté.
Puis, allez-moi rompre la tête
De vos greniers. Avez-vous dit ?
Lui répliqua la ménagere.
Vous hantez les Palais : mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la premiere
De ce qu'on sert devant les Dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?
Si vous entrez par-tout, aussi font les profanes.
Sur la tête des Rois & sur celle des Anes

(1) Madame *Dacier* étoit charmée de ce trait poétique, comme je le lui ai oui dire à elle-même.

Vous allez vous planter : je n'en disconviens pas ;
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie.
J'en conviens, il est noir ainsi que vous & moi.
Je veux qu'il ait nom Mouche, est-ce un sujet pourquoi
Vous fassiez sonner vos mérites ?
Nomme-t-on pas aussi Mouches, les Parasites ?
Cessez donc de tenir un langage si vain :
N'ayez plus ces hautes pensées.
Les Mouches de Cour (2) sont chassées :
Les Mouchars (3) sont pendus ; & vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de misere,
Quand Phœbus (4) regnera sur un autre hémisphere.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux.
Je n'irai, par monts ni par vaux (5),
M'exposer au vent, à la pluie ;
Je vivrai sans mélancolie :
Le soin que j'aurai pris, de soin m'exemptera.
Je vous enseignerai par-là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu : je perds le tems : laissez-moi travailler.
Ni mon grenier, ni mon armoire
Ne se remplit à babiller.

(2) Les Importuns.

(3) Les Espions.

(4) Le Soleil, quand l'hiver sera venu.

(5) Au lieu de *vaux*, vieux mot, on dit aujourd'hui *vallées*. *Par monts & par vaux*, est pourtant une expression qui peut encore être admise avec grace dans un style simple & familier, comme celui dont *la Fontaine* a trouvé bon de se servir dans la plûpart de ses Fables.

FABLE IV.

Le Jardinier & son Seigneur.

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédoit en certain village
Un jardin assez propre, & le clos attenant (1).
Il avoit de plant vif fermé cette étendue:
Là croissoit à plaisir l'oseille & la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet;
Peu de jasmin d'Espagne, & force serpolet.
Cette félicité, par un Lievre troublée,
Fit qu'au Seigneur du Bourg notre homme se plaignit;
Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir & matin, dit-il; & des Pieges se rit:
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit:
Il est sorcier, je crois. Sorcier! Je l'en défie,
Repartit le Seigneur. Fut-il diable; Miraut (2)
En dépit de ses détours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie;
Et quand? & dès demain, sans tarder plus long tems.
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Ça déjeûnons, dit-il, vos poulets sont-ils tendres?
La fille du logis, qu'on vous voie, approchez.
Quand la marierons-nous? Quand aurons-nous des
Gendres?
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle (3).

(1) Tout proche.

(2) Nom d'un Chien de chasse.

(3) Vieux mot, pour dire une grande bourse. *A donc* Frere Jean *descend en terre*, dit Rabelais, *mit la main à son escarcelle, en tira vingt écus au Soleil.* Pantagruel, Livre IV. Chap. 16.

Disant ces mots, il fait connoissance avec elle;
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, leve un coin du mouchoir:
Toutes sottises dont la Belle
Se défend avec grand respect:
Tant qu'au pere à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
De quand sont vos jambons? Ils ont fort bonne mine.
Monsieur, ils sont à vous. Vraiment, dit le Seigneur,
Je les reçois, & de bon cœur.
Il déjeûne très bien, aussi fait sa famille,
Chiens, Chevaux & Valets, tous gens bien endentés:
Il commande chez l'Hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des Chasseurs succede au déjeûné.
Chacun s'anime & se prépare,
Les Trompes & les Cors font un tel tintamarre,
Que le bon homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager: adieu planches, quarreaux:
Adieu chicorée & poreaux:
Adieu de quoi mettre au potage.
Le Lievre étoit gîté dessous un maître chou.
On le quête, on le lance, il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible & large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du Seigneur: car il eût été mal
Qu'on n'eût pû du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disoit: Ce sont là jeux de Prince (4):
Mais on le laissoit dire; & les chiens & les gens
Firent plus de dégât en une heure de tems,
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les Lievres de la Province.

Petits Princes, vuidez vos débats entre vous:

(4) Qui ne plaisent, *dit le Proverbe*, qu'à ceux qui les font.

De recourir aux Rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres ;
Ni les faire entrer sur vos terres.

FABLE V.

L'Ane & le petit Chien.

Ne forçons point notre talent :
Nous ne ferions rien avec grace.
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne sauroit passer pour galant.
Peu de gens, que le Ciel chérit & gratifie,
Ont le don d'agréer, infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser ;
Et ne pas ressembler à l'Ane de la Fable ;
Qui pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son Maître, alla le caresser.
Comment, disoit-il en son ame,
Ce Chien, parcequ'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec Monsieur, avec Madame ?
Et j'aurai des coups de bâton !
Que fait-il ? Il donne la patte,
Puis aussi-tôt il est baisé :
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien mal-aisé.
Dans cette admirable pensée,
Voyant son Maître en joie, il s'en vient lourdement,
Leve une corne toute usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh, oh ! Quelle caresse, & quelle mélodie !

Dit le Maître aussi-tôt. Holà, Martin-bâton (1).
Martin-bâton accourt, l'Ane change de ton.
Ainsi finit la Comédie.

(1) Un Valet armé d'un gros bâton. Ici *Martin-bâton* ne peut guere signifier autre chose : mais, si je ne me trompe, il doit se prendre pour le bâton même dans cet endroit de Rabelais, où il fait dire à Panurge, *je battrai ma femme en Tygre si elle me fâche. Martin-bâton*, ajoute-t-il, *en fera l'office. En faute de bâton, le Diable me mange, si je ne la mangeois toute vive*, &c. Pantagruel, Liv. III. Chap. 12.

FABLE VI.

Le Combat des Rats & des Belettes.

La nation des Belettes,
Non plus que celle des Chats,
Ne veut aucun bien aux Rats :
Et sans les portes étroites
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or une certaine année
Qu'il en étoit à foison,
Leur Roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les Belettes, de leur part,
Déployerent l'étendard.
Si l'on croit la Renommée,
La victoire balança.
Plus d'un guerer s'engraissa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple Souriquois.

Sa

Sa déroute fut entiere :
Quoi que pût faire Artarpax (1),
Psicarpax, Meridarpax (1),
Qui, tout couverts de poussiere,
Soutinrent assez long-tems
Les efforts des combattans.
Leur résistance fut vaine,
Il fallut céder au sort :
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant Soldats que Capitaine.
Les Princes périrent tous.
La racaille dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail.
Mais les Seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail,
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les Belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse
Ne fut large assez pour eux :
Au lieu que la populace
Entroit dans les moins creux.
La principale jonchée
Fut donc des principaux Rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.

(1) Noms de Rats, plaisamment inventés par Homere dans sa *Batrachomyomachie* ; de quoi tomberont d'accord tous ceux qui entendent assez de grec pour découvrir la vraie signification de ces noms-là.

Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

FABLE VII.

Le Singe & le Dauphin.

C'ETOIT chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes & Chiens & Bâteleurs.
Un Navire en cet équipage
Non loin d'Athenes fit naufrage.
Sans les Dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espece : En son Histoire
Pline le dit, il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un Singe, en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut.
Un Dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement, qu'on eût crû voir
Ce Chanteur que tant on renomme (1).
Le Dauphin l'alloit mettre à bord,
Quand, par hasard, il lui demande :
Etes vous d'Athenes la grande ?
Oui, dit l'autre, on m'y connoît fort,
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez moi, car mes parens
Y tiennent tous les premiers rangs :

(1) C'est Arion, sauvé d'un naufrage par un Dauphin. Sur ce fait merveilleux voyez *Hérodote*, Livre I.

Un mien Cousin est Juge Maire.
Le Dauphin dit bien grand merci ;
Et le Pirée (2) a part aussi
A l'honneur de votre présence ?
Vous le voyez souvent, je pense ?
Tous les jours : il est mon ami,
C'est une vieille connoissance.
Notre Magot prit pour ce coup
Le nom d'un Port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup,
Qui prendroient Vaugirard (3) pour Rome (4).
Et qui, caquetans au plus dru,
Parlent de tout, & n'ont rien vû.

Le Dauphin rit, tourne la tête ;
Et le Magot considéré,
Il s'apperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge, & va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

(2) Fameux Port d'Athenes.
(3) Village près de Paris.
(4) La Capitale de l'Etat Ecclésiastique, & la plus grande Ville d'Italie.

FABLE VIII.

L'Homme & l'Idole de bois.

Certain Payen chez lui gardoit un Dieu de bois,
De ces Dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles.
Le Payen cependant s'en promettoit merveilles.
Il lui coutoit autant que trois.
Ce n'étoit que vœux & qu'offrandes,
Sacrifices de Bœufs couronnés de guirlandes.

Jamais Idole, quel qu'il fût :
N'avoit eu cuisine si grasse,
Sans que pour tout ce culte, à son hôte il échut
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grace.
Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit
S'amassoit d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avoit sa part, & sa bourse en souffroit.
La pitance du Dieu n'en étoit pas moins forte.
A la fin se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pieces l'Idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers & stupides:
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissois, plus mes mains étoient vuides:
J'ai bien fait de changer de ton.

FABLE IX.

Le Geai paré des plumes du Paon.

Un Paon muoit : un Geai prit son plumage :
Puis après se l'accommoda :
Puis, parmi d'autres Paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué;
Et, par Messieurs les Paons, plumé d'étrange sorte:
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de Geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,

Et que l'on nomme Plagiaires (1).
Je m'en tais, & ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

(1) Auteurs qui pillent les ouvrages des autres.

FABLE X.

Le Chameau, & les Batons flottans.

Le premier qui vit un Chameau (1)
S'enfuit à cet objet nouveau ;
Le second approcha : le troisieme osa faire
Un licou pour le Dromadaire (2).
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier.
Ce qui nous paroissoit terrible & singulier,
S'apprivoise avec notre vue,
Quand ce vient à la continue.
Et, puisque nous voici tombés sur ce sujet,
On avoit mis des gens au guet,
Qui voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire,
Que c'étoit un puissant Navire.
Quelques momens après, l'objet devint brûlot,
Et puis Nacelle, & puis Balot,
Enfin bâtons flottans sur l'onde.

J'en sais beaucoup de par le monde,
A qui ceci conviendroit bien ;
De loin c'est quelque chose, & de près ce n'est rien.

(1) Animal propre à porter de gros fadeaux.

(2) Autre nom de Chameau. C'est proprement une espece de Chameaux qui vont d'un pas plus léger, & plus vîte que les autres.

FABLE XI.

La Grenouille & le Rat.

Tel, comme dit Merlin (1), cuide engeigner (2) autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui:
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris:
Un Rat plein d'embonpoint, gras, & des mieux nourris,
Et qui ne connoissoit l'Avent ni le Carême,
Sur le bord d'un marais égayoit ses esprits.
Une Grenouille approche, & lui dit en sa langue:
Venez me voir chez moi, je vous ferai festin.
Messire Rat promit soudain:
Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage:
Un jour il conteroit à ses petits enfans
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitans,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.

(1) Qui, distingué en son tems, ou par son habileté, ou par la subtilité de son esprit, passoit communément pour sorcier. C'est un fameux enchanteur dans l'*Orlando furioso* d'Arioste. Merlin, prétendu Magicien, étoit Anglois. Il vivoit vers la fin du cinquième siecle. Si vous voulez en savoir davantage, voyez *le Dict. de Moreri.*

(2) Pense duper, tromper. *Cuide engeigner* sont deux mots à présens surannés & tout-à-fait hors d'usage. *Cuider* se trouve encore dans Amyot. Pour *engeigner*, ou *engigner*, comme l'écrit Ménage dans son *Dictionnaire Etymologique*, il vient, selon ce savant Etymologiste, d'*ingannare*, tromper.

Un point sans plus tenoit le galant empêché.
Il nâgeoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.
La Grenouille à cela trouve un très bon remede,
Le Rat fut à son pied par la patte attaché.
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commere
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée,
Prétend qu'elle en fera gorge chaude & curée (3):
(C'étoit, à son avis, un excellent morceau)
Déja dans son esprit la galande le croque.
Il atteste les Dieux: la perfide s'en moque.
Il résiste: elle tire. En ce combat nouveau,
Un Milan (4), qui dans l'air planoit, faisoit la ronde,
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enleve, &, par même moyen,
La Grenouille & le lien.
Tout en fut, tant & si bien
Que de cette double proie
L'Oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A souper chair & poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

(3) Qu'elle le mangera. (4) Gros oiseau de proie.

FABLE XII.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

Une Fable avoit cours parmi l'Antiquité ;
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le Lecteur en tire une moralité :
Voici la Fable toute nue.

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les Cieux,
Commandoit que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupedes, Humains, Eléphans, Vermisseaux,
Les Républiques des Oiseaux ;
La Déesse aux cent bouches (1), dis-je,
Ayant mis par tout la terreur
En publiant l'Edit du nouvel Empereur,
Les Animaux, & toute espece lige (2)
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il falloit subir d'autres loix.
On s'assemble au désert. Tous quittent leur taniere :
Après divers avis, on résout, on conclut,
D'envoyer hommage & tribut.
Pour l'hommage & pour la maniere
Le Singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine.

(1) La Renommée.

(2) Asservie à son seul appétit. C'est le plus haut point de liberté où puissent parvenir les Animaux. Et l'homme est lige d'un Seigneur, lorsqu'il dépend de ce Seigneur à certains égards, qu'il est son vassal.

Car

Car que donner? Il falloit de l'argent.
On en prit d'un Prince obligeant,
Qui, possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le Mulet & l'Ane s'offrirent,
Assistés du Cheval, ainsi que du Chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le Singe Ambassadeur nouveau.
La Caravanne enfin rencontre en un passage
Monseigneur le Lion. Cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il, & nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part,
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.
Obligez-moi de me faire la grace
Que d'en porter chacun un quart:
Ce ne vous sera pas une charge trop grande;
Et j'en serai plus libre, & bien plus en état,
En cas que les Voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Econduire un Lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu;
Et, malgré le Héros de Jupiter issu (2).
Faisant chere & vivant sur la bourse publique.
Ils arriverent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint mouton cherchoit sa vie,
Séjour du frais, véritable patrie
Des Zéphyrs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre Ambassade,
Dit-il, je sens un feu qui me brûle au-dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de tems:
Rendez-moi mon argent, j'en puis avoir affaire.

(2) Alexandre, qui se disoit fils de Jupiter.

On débale : & d'abord le Lion s'écria,
D'un ton qui témoignoit sa joie,
Que de filles, ô Dieux, mes pieces de monnoie
Ont produites ! Voyez : La plûpart sont déja
Aussi grandes que leurs meres.
Le croît (3) m'en appartient. Il prit tout là-dessus,
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura gueres.
Le Singe & les Sommiers confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison.
Qu'eût-il fait ? C'eût été Lion contre Lion ;
Et le Proverbe dit : Corsaires à Corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires (4).

(3) L'accroissement, le produit, ce qu'il y a de plus.

(4) Espece de Proverbe, que la Fontaine a pris mot pour mot de *Regnier* : Satyre XII, à la fin.

FABLE XIII.

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

De tout tems les Chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de gland se contentoit,
Ane, Cheval & Mule aux Forêts habitoit :
Et l'on ne voyoit point, comme au siecle où nous sommes,
Tant de selles & tant de bats,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaises, tant de carosses ;
Comme aussi ne voyoit-on pas
Tant de festins & tant de nôces.
Or un cheval eut alors différend
Avec un Cerf plein de vîtesse,

Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le Cerf ne fût pris, & n'y laissât la vie.
Et cela fait, le Cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant : Je suis à vous :
Adieu. Je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme, il fait meilleur chez nous :
Je vois trop quel est votre usage.
Demeurez donc, vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litiere.
Hélas ! Que sert la bonne chere,
Quand on n'a pas la liberté !
Le Cheval s'apperçut qu'il avoit fait folie ;
Mais il n'étoit plus tèms : déja son écurie
Etoit prête & toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien :
Sage s'il eût remis une legere offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance :
C'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien (1)
Sans qui les autres ne sont rien.

(1) La Liberté. *Potiore metallis Libertate caret*, dit Horace sur le même sujet. *Epist.* x. *Lib.* 1. Le tour qu'a pris la Fontaine est plus original & plus délicat, si je ne me trompe.

FABLE XIV.

Le Renard & le Buste.

Les Grands, pour la plûpart, sont masques de théâtre ;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.

L'Ane n'en ſait juger que par ce qu'il en voit.
Le Renard au contraire à fond les examine,
Les tourne de tous ſens ; & quand il s'apperçoit
Que leur fait n'eſt que bonne mine,
Il leur applique un mot, qu'un Buſte (1) de Heros
Lui fit dire fort à propos.
C'étoit un Buſte creux & plus grand que nature.
Le Renard en louant l'effort de la ſculpture,
Belle tête, dit-il, *mais de cervelle point.*

Combien de grands Seigneurs ſont buſtes en ce point.

(1) Figure d'une perſonne à demi-corps, en plein relief.

FABLE XV.

Le Loup, la Chevre & le Chevreau.

LA Bique (1) allant remplir ſa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma ſa porte au loquet,
Non ſans dire à ſon Biquet (2) :
Gardez-vous, ſur votre vie,
D'ouvrir, qu'on ne vous die,
Pour enſeigne & mot du guet (3),
Foin du Loup & de ſa race.
Comme elle diſoit ces mots,
Le Loup de fortune paſſe ;
Il les recueille à propos,
Et les garde en ſa mémoire ;
La Bique, comme on peut croire,
N'avoit pas vû le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait ſon ton,
Et d'une voix papelarde (4),

(1) La Chevre.
(2) Le Chevreau.
(3) Mot pour reconnoître ceux de ſon parti.
(4) Douce & contrefaite.

Il demande qu'on ouvre, en disant : Foin du Loup,
Et croyant entrer tout-d'un-coup.
Le Biquet soupçonneux par la fente regarde.
Montrez-moi patte blanche : ou je n'ouvrirai point,
S'écria-t-il d'abord. (Patte blanche est un point
Chez les Loups, comme on sait, rarement en usage).
Celui ci fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il étoit venu s'en retourna chez soi.
Où seroit le Biquet s'il eût ajouté foi
Au mot du guet, que de fortune
Notre Loup avoit entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une ;
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

FABLE XVI.

Le Loup, la Mere & l'Enfant.

CE Loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons, qui fut encore mieux pris.
Il y périt : voici l'Histoire.

Un Villageois avoit à l'écart son logis :
Messer Loup attendoit chape chute (1) à la porte.
Il avoit vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, Agneaux & Brebis,
Régiment de Dindons, enfin bonne Provende (2).
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier
La mere aussi-tôt le gourmande,

(1) Quelque bonne aventure. *Si vous voulez savoir ce qui a donné lieu à cette expression, voyez* le Dictionnaire de Trévoux, au mot *Chape-chute.*

(2) Provision de bouche.

Le menace, s'il ne se taît,
De le donner au Loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les Dieux d'une telle aventure;
Quand la mere appaisant sa chere géniture,
Lui dit : Ne criez point, s'il vient, nous le tuerons.
Qu'est-ceci ? s'écria le mangeur de Moutons.
Dire d'un, puis d'un autre ? Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi ? Me prend-on pour un sot ?
Que quelque jour ce beau Marmot
Vienne au Bois cueillir la noisette. . .
Comme il disoit ces mots, on sort de la maison :
Un Chien de cour l'arrête : épieux & fourches fieres
L'ajustent de toutes manieres.
Que veniez-vous chercher en ce lieu ? lui dit-on.
Aussi-tôt il conta l'affaire.
Merci de moi, lui dit la mere,
Tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à dessein
qu'il assouvisse un jour ta faim ?
On assomme la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit & la tête :
Le Seigneur du Village à sa porte les mit,
Et ce dicton Picard à l'entour fut écrit :

Biaux chires Leups n'écoutez mie
Mere tenchent chen fieux qui crie.

FABLE XVII.

Paroles de Socrate.

SOCRATE (1) un jour faisant bâtir,
Chacun censuroit son ouvrage.

(1) Philosophe Grec, dont la sagesse & la vertu ne peuvent être assez admirées de quiconque prendra la peine d'étudier son caractere.

L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage.
L'autre blâmoit la face ; & tous étoient d'avis
Que les appartemens en étoient trop petits.
Quelle maison pour lui ! L'on y tournoit à peine.
Plût au Ciel, que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine!

Le bon Socrate avoit raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit amis ; mais fou qui s'y repose.
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

FABLE XVIII.

Le Vieillard & ses Enfans.

TOUTE puissance est foible, à moins que d'être unie.
Écoutez là-dessus l'Esclave de Phrygie (1).
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, & non pas par envie ;
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phédre enchérit souvent par un motif de gloire :
Pour moi, de tels pensers me seroient mal-séans.
Mais venons à la Fable, ou plutôt à l'Histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfans.

Un Vieillard prêt d'aller où la mort l'appelloit,
Mes chers enfans, dit-il, (à ses fils il parloit)
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble :
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.

(1) *Esope*, né en Phrygie.

Alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son Sanctuaire,
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non?
Il tenoit un Moineau, dit on,
Prêt d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher aussi-tôt
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête.
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton Moineau;
Et ne me tens plus de panneau,
Tu te trouverois mal d'un pareil stratagême.
Je vois de loin: j'atteins de même.

FABLE XX.

L'Avare qui a perdu son Trésor.

L'USAGE seulement fait la possession.
Je demande à ces gens, de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogene (1) là-bas est aussi riche qu'eux;
Et l'Avare ici haut, comme lui vit en gueux.
L'homme au trésor caché, qu'Esope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit
Pour jouir de son bien une seconde vie,
Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.
Il avoit dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit (2),
Que d'y ruminer jour & nuit:

(1) Philosophe fort pauvre, mais pauvre volontaire.

(2) Pas de plus grand plaisir. Déduit, qui signifie plaisir, divertissement, est un vieux mot presqu'inusité.

Et rendre sa chevance (3) à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours, qu'un Fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre Avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris.
C'est mon trésor que l'on m'a pris.
Votre trésor ? Où pris ? Tout joignant cette pierre.
Eh ! Sommes-nous en tems de guerre
Pour l'apporter si loin? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure ?
Vous auriez pû sans peine y puiser à toute heure.
A toute heure, bons Dieux ! Ne tient-il qu'à cela ?
L'argent vient-il comme il s'en va ?
Je n'y touchois jamais. Dites-moi donc, de grace,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.

(3) Son bien, son trésor.

FABLE XXI.

L'Œil du Maître.

Un Cerf, s'étant sauvé dans une étable à Bœufs,
Fut d'abord averti par eux,
Qu'il cherchât un meilleur asyle.
Mes freres, leur dit-il, ne me décelez pas :

Je vous enseignerai les pâtis (1) les plus gras :
Ce service vous peut quelque jour être utile ;
Et vous n'en aurez pas regret.
Les Bœufs, à toute fin, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire & prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche & fourage,
Comme l'on faisoit tous les jours.
L'on va, l'on vient, les Valets font cent tours,
L'Intendant même ; & pas un d'aventure
N'apperçut ni cor (2), ni ramure (2),
Ni Cerf enfin. L'habitant des Forêts
Rend déja grace aux Bœufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail de Cérès (3),
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des Bœufs ruminant, lui dit : Cela va bien,
Mais quoi ? L'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue :
Je crains fort pour toi sa venue :
Jusque-là, pauvre Cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le Maître entre, & vient faire sa ronde.
Qu'est-ceci ? dit-il à son monde,
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litiere est vieille, allez vîte aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-il d'ôter toutes ces Araignées?
Ne sauroit on ranger ces jougs & ces colliers?
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le Cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauroient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit d'être.

(1) Lieux où il y a beaucoup d'herbe, & la meilleure.

(2) Termes de Chasseur, pour dire les cornes du Cerf.

(3) Le labourage, ou autre travail de la terre.

Phedre (4) sur ce sujet dit fort élégamment :
Il n'est pour voir que l'œil du Maître.
Quant à moi j'y mettrois encor l'œil de l'Amant.

(4) Phédre excellent Auteur de Fables, qu'il a écrites en vers Latins, d'un style fort semblable à celui de *Térence*.

FABLE XXII.

L'Alouette & ses petits, avec le Maître d'un Champ.

Ne t'attens qu'à toi seul : c'est un commun proverbe.
Voici comme Esope le mit
En crédit (1).

Les Alouettes font leur nid
Dans les bleds quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire, environ le tems
Que tout aime, & que tout pullule dans le monde ;
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les Forêts, Alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernieres
Avoit laissé passer la moitié d'un Printems
Sans goûter les plaisirs des amours printannieres.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature ; & d'être mere encore.

(1) Par la Fable suivante, qui nous a été conservée en Latin, par *Aulu-Gelle*, l. 2. c. 29., on n'a qu'à comparer la maniere de conter de cet Auteur, assez élégante, avec celle de *la Fontaine*, pour être convaincu que *la Fontaine* a trouvé l'art d'embellir ses originaux ; qu'il leur prête des graces si naturelles, qu'en les imitant il devient original lui-même, & un original, qui, selon toutes les apparences, restera longtems inimitable.

Elle bâtit un nid, pond, couve, & fait éclore,
A la hâte; le tout alla du mieux qu'il put.
Les bleds d'alentour mûrs, avant que la nitée (2)
Se trouva assez forte encor
Pour voler & prendre l'essor,
De mille soins divers l'Alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfans
D'être toujours au guet & faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Ecoutez bien: selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Si-tôt que l'Alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces bleds sont mûrs, dit-il, allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre Alouette de retour
Trouve en allarme sa couvée.
L'une commence: Il a dit que l'Aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'Alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite:
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais: voilà de quoi manger.
Eux repûs, tout s'endort, les petits & la mere.
L'Aube du jour arrive; & d'amis point du tout.
L'Alouette à l'essor, le Maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces bleds ne devroient pas, dit il, être debout.
Nos amis ont grand tort, & tort qui se repose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.

(2) On trouve *nitée*, dans l'Edition *in-quarto* de 1668, & ce qui prouve qu'en effet la Fontaine a employé *nitée*, qui est en usage dans quelques Provinces, c'est qu'il a laissé ce mot dans l'Edition de 1678, qu'il a eu soin d'accompagner lui-même d'un très bon *Errata*.

Mon fils, allez chez nos parens
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parens, mere, c'est à cette heure.....
Non, mes enfans, dormez en paix:
Ne bougeons de notre demeure.
L'Alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisieme fois, le Maître se souvint
De visiter ses bleds. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils; & savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille,
Nous prenions dès demain chacun une faucille;
C'est-là notre plus court; & nous acheverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès-lors que le dessein fut sû de l'Alouette,
C'est à ce coup qu'il faut décamper, mes enfans;
Et les petits en même-temps
Voletans, se culbutans,
Délogerent tous sans trompette.

Fin du quatrieme Livre.





LIVRE CINQUIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Bucheron & Mercure, à M. le C. D. B.

VOTRE goût a servi de regle à mon Ouvrage:
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornemens l'effort ambitieux (1):
Je le veux comme vous: cet effort ne peut plaire.
Un Auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats:
Vous les aimez ces traits; & je ne les hais pas.
Quant au principal but, qu'Esope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces Vers je ne plais & n'instruis,
Il ne tient pas à moi, c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point

(1) Ornemens inutiles & affectés. Horace, qui les nomme des *ornemens ambitieux*, nous dit expressement qu'un esprit juste & éclairé les retranchera sans façon de tout Ecrit soumis à la critique. *Ambitiosa recidet ornamenta.* De Arte Poëtica, &c. v. 447. La Fontaine a bien profité du conseil d'Horace, ce qu'on ne peut dire que d'un tres petit nombre d'Ecrivains, tant anciens que modernes.

Dont

Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est-là tout mon talent : je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte Vanité jointe avecque l'Envie,
Deux pivots (2) sur qui roule aujourd'hui notre vie.
Tel est ce chétif animal (3)
Qui voulut en grosseur au Bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois par une double image
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les Agneaux aux Loups ravissans,
La Mouche à la Fourmi, faisant de cet ouvrage
Une ample Comédie à cent Actes divers,
Et dont la Scéne est l'Univers.
Hommes, Dieux, Animaux, tout y fait quelque rôle.
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux Belles la parole :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un Bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa coignée ; & la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre.
Sur celui-ci rouloit tout son avoir (4).
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face étoit de pleurs toute baignée.
O ma coignée ! O ma pauvre coignée !
S'écrioit-il, Jupiter, rens-la moi :
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe (5) entendue.
Mercure (6) vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce Dieu, la connoîtras-tu bien :

(2) Ce qui supporte quelque chose de mobile.

(3) La Grenouille, *Liv.* I. *Fable* III.

(4) Son bien, sa ressource.

(5) Le Ciel.

(6) Messager des Dieux.

Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors, une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : Je n'y demande rien.
Une d'argent succede à la premiere :
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois :
Je suis content si j'ai cette derniere.
Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois.
Ta bonne foi sera recompensée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'Histoire en est aussi-tôt dispersée.
Et Boquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le Roi des Dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor.
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussi-tôt : La voilà.
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

FABLE II.

Le Pot de terre & le Pot de fer.

Le Pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage :
Celui-ci s'en excusa,

Disant qu'il feroit que sage (1)
De garder le coin du feu ;
Car il lui falloit si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris seroit cause :
Il n'en reviendroit morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le Pot de fer :
Si quelque matiere dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.

(1) C'est-à-dire, *qu'il feroit fort sagement*. *Il feroit que sage* est une expression un peu surannée, mais qui se trouve communément dans nos vieux Auteurs, sans en excepter Amyot lui-même, l'Ecrivain le plus correct & le plus poli de son tems, qui l'a employée dans sa traduction de Plutarque. *Tu fais que sage, Géminius*, dit-il, dans la Vie de Marc-Antoine, chap. XII, *de confesser la vérité avant qu'on te donne la gehenne pour te la faire dire*. La Fontaine, touché de la naïveté de cette expression, s'est fait un plaisir d'en orner son style. Mais un Correcteur d'imprimerie, fort éloigné d'en sentir la naïveté, la trouvant barbare, parcequ'il ne l'entendoit pas, a cru faire merveille de mettre à la place, *qu'il feroit plus sage*; & cette prétendue correction a été reçue dans toutes les Editions des Fables de la Fontaine, qui ont paru depuis en France, en Hollande, &c. quoique dans l'Edition de Paris de 1678, corrigée par la Fontaine lui-même, il y eût, *qu'il feroit que sage*, comme dans toutes les Editions précédentes ; ce qui auroit dû tenir en respect cet imprudent Correcteur, ou du moins empêcher les Editeurs, qui sont venus après lui, de marcher aveuglément sur ses traces.

Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin, clopant comme ils peuvent:
L'un contre l'autre jettés,
Au moindre hoquet qu'ils treuvent,
Le Pot de terre en souffre: il n'eut pas fait cent pas,
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux,
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces Pots.

FABLE III.

Le petit Poisson & le Pêcheur.

PETIT Poisson deviendra grand,
Pourvû que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens, pour moi, que c'est folie:
Car de le rattraper, il n'est pas trop certain.

Un Carpeau, qui n'étoit encore que fretin (1):
Fut pris par un Pêcheur au bord d'une riviere.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin,
Voilà commencement de chere & de festin:
Mettons-le en notre gibeciere.
Le pauvre Carpillon lui dit en sa maniere,
Que ferez-vous de moi? Je ne saurai fournir
Au plus qu'une demi-bouchée:
Laissez-moi Carpe devenir:
Je serai par vous repêchée.
Quelque gros Partisan m'achetera bien cher:
Au lieu qu'il vous en faut chercher

(1) Très petit.

Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat. Quel plat ? Croyez-moi, rien qui vaille.
Rien qui vaille ! Et bien soit, repartit le Pêcheur,
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle ; & vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.

Un *tiens* (1), vaut, ce dit-on, mieux que deux *tu l'auras*.
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

(1) Prens cela, je te le donne.

FABLE IV.

Les Oreilles du Lievre.

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le Lion, qui plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chevres, Beliers, Taureaux, aussi-tôt délogerent,
Daims & Cerfs de climat changerent ;
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un Lievre appercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque Inquisiteur (1)
N'allât interprêter à cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voisin Grillon, dit-il, je pars d'ici ;
Mes oreilles enfin seroient cornes aussi ;
Et quand je les aurois plus courtes qu'une Autruche (2),

(1) Délateur, qui fait métier de noircir, de décrier les actions les plus innocentes.

(2) Gros Oiseau, qui a les oreilles fort courtes.

Je craindrois même encor. Le Grillon repartit :
Cornes cela ! Vous me prenez pour cruche :
Ce sont oreilles, que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, & cornes de Licornes (3).
J'aurai beau protester : mon dire & mes raisons
Iront aux petites Maisons (4).

(3) Animal qui n'a qu'une corne très sensible au bas du front.

(4) Lieu où l'on renferme les Fous à Paris.

FABLE V.

Le Renard qui a la queue coupée.

Un vieux Renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de Poulets, grand preneur de Lapins,
Sentant son Renard d'une lieue (1),
Fut enfin au piege attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue,
S'étant, dis-je, sauvé, sans queue, & tout honteux,
Pour avoir des pareils, (comme il étoit habile)
Un jour que les Renards tenoient conseil entr'eux,
Que faisons-nous, dit-il ? de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe,
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe,
Mais tournez-vous, de grace, & l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée (2),
Que le pauvre écourté ne put être entendu.

(1) C'est-à-dire, des plus rusés.

(2) Cri de moquerie.

Prétendre ôter la queue eût été tems perdu.
La mode en fut continuée.

FABLE VI.

La Vieille & les deux Servantes.

Il étoit une Vieille ayant deux Chambrieres.
Elles filoient si bien, que les Sœurs filandieres (1)
Ne faisoient que brouiller au prix de celles-ci.
La Vieille n'avoit point de plus pressant souci
Que de distribuer aux Servantes leur tâche :
Dès que Thétis (2) chassoit Phœbus (3) aux crins dorés,
Toutes entroient en jeu, fuseaux étoient tirés,
Deçà, delà, vous en aurez :
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,
Un misérable Coq à point nommé chantoit :
Aussi-tôt notre Vieille, encor plus misérable,
S'affubloit d'un jupon crasseux & détestable,
Allumoit une lampe, & couroit droit au lit,
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormoient les deux pauvres Servantes.
L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras ;
Et toutes deux très mal contentes,
Disoient entre leurs dents : Maudit Coq, tu mourras.

(1) Les trois Parques, occupées à filer la vie des hommes.

(2) Déesse de la Mer, & la Mer même, d'où les Poëtes supposent que le Soleil, qu'ils nomment *Phœbus*, se leve tous les matins, après s'y être allé coucher tous les soirs.

(3) C'est-à-dire, *dès que le Soleil se levoit.*

Comme elles l'avoient dit, la bête fut grippée.
Le Réveille-matin (4) eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché.
Notre couple, au contraire, à peine étoit couché,
Que la Vieille craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un Lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant:
Témoin ce couple & son salaire.
La Vieille, au lieu du Coq, les fit tomber par-là
De Caribde en Sylla (5).

(4) Comme le Coq chante régulierement au point du jour, la Fontaine s'est avisé fort à propos de lui donner le nom de *Réveille-matin*, nom propre de cette espece de Montres, qui faites pour carillonner à telle heure qu'on veut, servent à réveiller ceux qui les montent pour être réveillés précisément à cette heure-là.

(5) Deux Ecueils dans le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile: dont l'un, funeste aux Vaisseaux qui s'approchoient de trop près des Côtes d'Italie, se nommoit *Sylla*; & l'autre, Gouffre horrible en Sicile, vis-à-vis de Sylla, se nommoit *Caribde*. Il arrivoit souvent qu'on donnoit contre l'un de ces Ecueils, en voulant éviter l'autre; ce qui a fondé le Proverbe *Tomber de Caribde en Sylla*.

FABLE VII.

Le Satyre & le Passant.

Au fond d'un antre sauvage,
Un Satyre & ses enfans
Alloient manger leur potage
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vus sur la mousse
Lui, sa femme, & maint petit:
Ils n'avoient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie,
Il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre (1) deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts.

Puis, sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le Satyre s'en étonne:
Notre hôte! à quoi bon ceci?

L'un refroidit mon potage,
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le Sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux Dieux, que je couche
Avec vous sous même toît.
Arriere ceux dont la bouche
Souffle le chaud & le froid (2).

(1) Vieux mot, qui signifie *inviter, convier.*

(2) Qui disent d'une même personne, d'un même fait, le blanc & le noir, le pour & le contre, louant & blâmans indifféremment toutes choses, dans des vûes intéressées, sans aucun respect pour la vérité.

FABLE VIII.

Le Cheval & le Loup.

UN certain Loup, dans la saison (1)
Que les tiedes Zéphirs ont l'herbe rajeunie,
Et que les Animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie;
Un Loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Apperçut un Cheval qu'on avoit mis au vert (2).
Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc.
Eh, que n'es-tu Mouton! car tu me serois hoc (3):
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie:
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés,
Se dit Ecolier d'Hippocrate (4):
Qu'il connoît les vertus & les propriétés
De tous les simples de ces prés:
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si Dom Coursier vouloit
Ne point céler sa maladie,
Lui Loup gratis le guériroit.
Car le voir dans cette prairie
Paître ainsi sans être lié,
Témoignoit quelque mal, selon la Médecine.
J'ai, dit la Bête chevaline,
Une apostume sous le pied.
Mon fils, dit le Docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.

(1) Au Printems.

(2) Dans un Pré, pour manger l'herbe.

(3) *Tu serois à moi*, par allusion à une sorte de jeu de cartes qu'on nomme *le Hoc*, où l'on dit *hoc* en jettant sur le tapis certaines cartes qui font gagner ceux qui les jouent.

(4) Médecin.

J'ai l'honneur de servir Nosseigneurs les Chevaux ;
Et fais aussi la Chirurgie.
Mon galand ne songeoit qu'à bien prendre son tems,
Afin de haper son malade.
L'autre, qui s'en doutoit, lui lâche une ruade,
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules (5) & les dents.
C'est bien fait, dit le Loup en soi-même, fort triste,
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'Herboriste (6),
Et ne fus jamais que Boucher.

(5) Les Machoires.

(6) Qui s'applique à la connoissance des Plantes.

FABLE IX.

Le Laboureur & ses Enfans.

TRAVAILLEZ, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfans, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parens :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout :
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Oût.
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe & repasse.
Le pere mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, de-là, par-tout ; si bien qu'au bout de l'an

FABLE XII.

Les Médecins.

LE Médecin Tant-pis (1) alloit voir un malade,
Que visitoit aussi son confrere Tant-mieux (2).
Ce dernier espéroit, quoique son camarade
Soutînt que le gisant (3) iroit voir ses ayeux.
Tous deux s'étant trouvés différens pour la cure,
Leur malade paya le tribut à Nature (4),
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit, il est mort, je l'avois bien prévu :
S'il m'eût cru, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

(1) (2) Medecins d'un caractere opposé, dont l'un faisoit toujours des pronostics funestes, & l'autre des pronostics heureux.

(3) Le malade qui étoit au lit.

(4) Mourut.

FABLE XIII.

La Poule aux œufs d'or.

L'AVARICE perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la Poule, à ce que dit la Fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avoit un trésor.
Il la tua, l'ouvrit, & la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportoient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches !
Pendant ces derniers tems combien en a-t-on vus,
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches ?

FABLE XIV.

L'Ane portant des Reliques.

UN Baudet, chargé de Reliques,
S'imagina qu'on l'adoroit.
Dans ce penser il se quarroit,
Recevant comme sien l'Encens & les Cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, & lui dit :
Maître Baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'Idole,
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est dûe.

D'un Magistrat ignorant,
C'est la robe qu'on salue.

FABLE XV.

Le Cerf & la Vigne.

UN Cerf, à la faveur d'une Vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert, & sauvé du trépas,
Les Veneurs, pour ce coup, croyoient leurs Chiens en
faute (1).

(1) Qu'ils avoient perdu la piste de la bête qu'ils chassoient.

Ils les rappellent donc. Le Cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice (2), ingratitude extrême!
On l'entend, on retourne, on le fait déloger:
Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment:
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La Meute en fait curée (3). Il lui fut inutile
De pleurer aux Veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asyle
Qui les a conservés.

(2) La Vigne, qui lui avoit servi de retraite.

(3) Les Chiens mangent la portion que les Chasseurs leur en donnent, & qu'on nomme *Curée*.

FABLE XVI.

Le Serpent & la Lime.

On conte qu'un Serpent, voisin d'un Horloger,
(C'étoit pour l'Horloger un mauvais voisinage)
Entra dans sa boutique, & cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une Lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette Lime lui dit, sans se mettre en colere,
Pauvre ignorant! Eh que prétens-tu faire!
Tu te prens à plus dur que toi,
Petit Serpent à tête folle;
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents:
Je ne crains que celles du tems.

Ceci s'adresse à vous, Esprits du dernier ordre,

Qui n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre ?
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages ?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

FABLE XVII.

Le Lievre & la Perdrix.

IL ne se faut jamais moquer des misérables :
Car, qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
Le sage Esope dans ses Fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces Vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le Lievre & la Perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état, ce semble, assez tranquille :
Quand une Meute s'approchant,
Oblige le premier à chercher un asyle :
Il s'enfuit dans son fort, met les Chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut (1).
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortans de son corps échauffé (2).
Miraut (3(sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son Lievre ; & d'une ardeur extrême
Il le pousse ; & Rustaut (3), qui n'a jamais menti,
Dit que le Lievre est reparti.

(1) Nom de chien de chasse.
(2) L'odeur que répand une bête poursuivie.
(3) Autres noms de chiens.

Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La Perdrix le raille, & lui dit :
Tu te vantois d'être si vîte :
Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit,
Son tour vient, on la trouve. Elle croit que ses aîles
La sauront garantir à toute extrêmité :
Mais la pauvrette avoit compté
Sans l'Autour (4) aux serres cruelles.

(4) Oiseau de proie.

FABLE XVIII.

L'Aigle & le Hibou.

L'Aigle & le Chat-huant leurs querelles cesserent ;
Et firent tant, qu'ils s'embrasserent.
L'un jura foi de Roi, l'autre foi de Hibou,
Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ni prou.
Connoissez-vous les miens ? dit l'Oiseau de Minerve (1).
Non, dit l'Aigle. Tant pis, reprit le triste Oiseau.
Je crains en ce cas pour leur peau.
C'est hazard, si je les conserve.
Comme vous êtes Roi, vous ne considérez
Qui ni quoi : Rois & Dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même cathégorie (2).
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
Peignez-les-moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez,
Je n'y toucherai de ma vie.
Le Hibou repartit : Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, & jolis sur tous leurs compagnons :

(1) Le Hibou.
(2) Au même rang, sans faire la moindre distinction.

Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier : retenez-la si bien
    Que chez moi la maudite Parque (3)
    N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au Hibou, Dieu donna géniture.
De façon qu'un beau soir, qu'il étoit en pâture,
    Notre Aigle apperçut d'aventure,
    Dans les coins d'une roche dure,
    Ou dans les trous d'une masure,
    (Je ne sais pas lequel des deux)
    De petits Monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégere.
Ces enfans ne sont pas, dit l'Aigle, à notre ami :
Croquons-les. Le galand n'en fit pas à demi.
Ses repas ne sont point repas à la legere.
Le Hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas! pour toute chose.
Il se plaint ; & les Dieux sont par lui suppliés
De punir le Brigand, qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : n'en accuse que toi,
    Ou plutôt la commune loi,
    Qui veut qu'on trouve son semblable
    Beau, bien fait, & sur tous aimable.
Tu fis de tes enfans à l'Aigle ce portrait :
    En avoient-ils le moindre trait ?

(3) Celle des trois qui coupe le fil de la vie. Les Poètes disent communément que c'est *Atropos*.



FABLE XIX.

Le Lion s'en allant en guerre.

Le Lion dans sa tête avoit une entreprise.
Il tint Conseil de guerre, envoya ses Prevôts,
Fit avertir les Animaux :
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise.
L'Elephant devoit sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire :
L'Ours s'apprêter pour les assauts :
Le Renard ménager de certaines pratiques ;
Et le Singe amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les Anes qui sont lourds,
Et les Lievres, sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le Roi, je les veux employer.
Notre troupe, sans eux, ne seroit pas complette.
L'Ane effraira les gens, nous servant de trompette ;
Et le Lievre pourra nous servir de courier.

Le Monarque prudent & sage,
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connoît les divers talens.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

FABLE XX.

L'Ours & les deux Compagnons.

Deux Compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin Fourreur vendirent
La peau d'un Ours encor vivant ;

Mais qu'ils tueroient bien-tôt, du moins à ce qu'ils
dirent.
C'étoit le Roi des Ours, au compte de ces gens.
Le Marchand, à sa peau, devoit faire fortune.
Elle garantiroit des froids les plus cuisans.
On en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut (1) prisoit moins ses Moutons, qu'eux leur
Ours,
Leur, à leur compte, & non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours;
Ils conviennent de prix, & se mettent en quète,
Trouvent l'Ours qui s'avance, & vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre:
D'intérêt contre l'Ours, on n'en dit pas un mot (2).
L'un des deux Compagnons grimpe au faîte d'un
Arbre;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part oui-dire,
Que l'Ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur Ours, comme un sot, donna dans ce panneau:
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie;
Et de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre: ôtons-nous, car il sent.
A ces mots, l'Ours s'en va dans la Forêt prochaine.
L'un de nos deux Marchands de son arbre descend:

(1) Marchand de Moutons, nommé *Dindenaut*, sévérement puni pour avoir insulté Panurge, & mis à trop haut prix sa marchandise, comme Rabelais le rapporte plaisamment à sa maniere. Voyez *Pantagruel*, Liv. IX. chap. 6, 7, & 8.

(2) Quant à la peine & à la dépense qu'avoit coûté cette expédition contre l'Ours, *on ne lui en dit pas un mot pour en obtenir le dédommagement.*

Court à ſon compagnon, lui dit que c'eſt merveille,
Qu'il n'ait eu ſeulement que la peur pour tout mal.
Et bien, ajouta-t-il, la peau de l'animal ?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
Car il t'approchoit de bien près,
Te retournant avec ſa ſerre.
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.

FABLE XXI.

L'Ane vêtu de la peau du Lion.

De la peau du Lion l'Ane s'étant vêtu,
Etoit craint par-tout à la ronde :
Et bien qu'animal ſans vertu,
Il faiſoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe & l'erreur.
Martin (1) fit alors ſon office.
Ceux qui ne ſavoient pas la ruſe & la malice,
S'étonnoient de voir que Martin
Chaſſât les Lions au moulin.

Force gens font du bruit en France,
Par qui cet Apologue eſt rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

(1) Valet de Meûnier, armé d'un gros bâton.

Fin du cinquieme Livre.



LIVRE SIXIEME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Pâtre & le Lion.

Les Fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;
Le plus simple animal nous y tient lieu de Maître.
Une Morale nue apporte de l'ennui :
Le Conte fait passer le Précepte avec lui.
En ces sortes de feintes il faut instruire & plaire ;
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison, qu'égayant leur esprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement & le trop d'étendue.
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phédre étoit si succinct, qu'aucuns l'en ont blamé.
Esope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous certain Grec (1) renchérit, & se pique
D'une élégance Laconique (2).
Il enferme toujours son Conte en quatre vers :
Bien ou mal, je le laisse à juger aux Experts.
Voyons-le avec Esope en un sujet semblable.
L'un amene un Chasseur, l'autre un Pâtre (3) en sa Fable.

(1) *Gabrias*.

(2) Très succincte, comme celle des Lacédémoniens.

(3) Ou Berger qui garde des troupeaux de Brebis.

J'ai suivi leur projet quant à l'évenement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme, à peu près, Esope le raconte.

Un Pâtre à ses Brebis trouvant quelque mécompte
Voulut à toute force attraper le Larron.
Il s'en va près d'un antre, & tend à l'environ
Des laqs à prendre Loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que partir de ces lieux,
Si tu fais, disoit-il, ô Monarque des Dieux (4),
Que le drôle à ces laqs se prenne en ma présence,
Et que je goute ce plaisir,
Parmi vingt Veaux je veux choisir
Le plus gras, & t'en faire offrande.
A ces mots sort de l'antre un Lion grand & fort.
Le Pâtre se tapit, & dit à demi mort:
Que l'homme ne sait guere, hélas! ce qu'il demande!
Pour trouver le Larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir dans ces laqs pris avant que je parte,
O Monarque des Dieux! je t'ai promis un Veau;
Je te promets un Bœuf si tu fais qu'il s'écarte.

C'est ainsi que l'a dit le principal Auteur:
Passons à son imitateur.

(4) Jupiter.

FABLE II.

Le Lion & le Chasseur.

Un Fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un Chien de bonne race,

Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un Lion,
Vit un Berger. Enseigne-moi, de grace,
De mon Voleur, lui dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison.
Le Berger dit : C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un Mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît : & je suis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,
Le Lion sort, & vient d'un pas agile.
Le Fanfaron aussi-tôt d'esquiver:
O Jupiter, montre-moi quelque asyle,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver.

La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :
Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

FABLE III.

Phœbus & Borée (1).

Borée & le Soleil virent un Voyageur,
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais tems. On entroit dans l'Automne,
Quand la précaution aux Voyageurs est bonne :
Il pleut ; le Soleil luit, & l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire (2) ;

(1) Le Soleil, & le vent du Nord qui est en général très violent.

(2) A cause de la pluie, qui forme actuellement l'Arc-en-Ciel, à la faveur des rayons du Soleil.

Les Latins les nommoient douteux (3), pour cette affaire.
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu.
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvû
A tous les accidens; mais il n'a pas prévû
　　Que je saurai souffler de sorte,
Qu'il n'est bouton qui tienne: il faudra, si je veux,
　　Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable:
Vous plaît-il de l'avoir? Et bien gageons nous deux
　　(Dit Phœbus) sans tant de paroles,
A qui plutôt aura dégarni les épaules
　　Du Cavalier que nous voyons.
Commencez: je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un balon,
　　Fait un vacarme de Démon,
Siffle, souffle, tempête, & brise en son passage
Maint toît qui n'en peut mais, fait périr maint bateau:
　　Le tout au sujet d'un manteau.
Le Cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
　　Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva: le Vent perdit son tems:
Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme:
Il eut beau faire agir le colet & les plis.
　　Si-tôt qu'il fut au bout du terme
　　Qu'à la gageure on avoit mis,
　　Le Soleil dissipe la nue,
Récrée, & puis pénétre enfin le Cavalier,
　　Sous son balandras (4), fait qu'il sue,
　　Le contraint de s'en dépouiller
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

(3) Incertains, *Incertis si mensibus* amnis abundans exit. *Virg.* Georg. L.I. v. 111, 112.

(4) Ou Balandran, gros manteau de campagne.

FABLE IV.

Jupiter & le Métayer (1).

JUPITER eut jadis une Ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce ; & gens se présenterent,
Firent des offres, écouterent :
Ce ne fut pas sans bien tourner.
L'un alléguoit que l'héritage
Etoit frayant (2) & rude ; & l'autre un autre si (3).
Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvû que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau tems, de la bise,
Enfin du sec & du mouillé,
Aussi-tôt qu'il auroit baillé.

(1) Fermier qui tient des biens à loyer.

(2) *Héritage frayant*, qu'on ne peut mettre en valeur sans faire de grosses dépenses. Les Fermiers & les Paysans de Champagne, & des environs de Chateau-Thierry, où est né la Fontaine, se servent fort communément des mots *frayant* & *frayer*. La Vigne, disent-ils, & certaines Terres labourables *frayent beaucoup*, c'est-à-dire, que la culture de la Vigne & de certains Champs exige des soins & des frais considérables. C'est ce que j'ai appris d'une Demoiselle Champenoise, d'un esprit très juste & très délicat, qui sait observer & retenir exactement ce qui mérite d'être observé. Le mot de *frayer* est présentement inconnu à la Langue Françoise, dans ce sens-là ; & c'est pourtant de *frayer* qu'est venu *défrayer*, terme fort connu, fort usité, & dont le sens conserve un rapport très sensible avec celui de *frayer*, que lui donnent les Paysans de Champagne.

(3) Autre raison pour moins donner au Maître de la Terre.

Jupiter y consent. Contrat passé : notre homme
Tranche du Roi des airs, pleut, vente ; & fait en somme,
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient non plus que les Amériquains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le Receveur fut très mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé.
Il ajuste d'une autre sorte
La température des Cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux.
Celui de ses voisins fructifie & rapporte.
Que fait-il ? Il recourt au Monarque des Dieux ;
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un Maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut, mieux que nous.

FABLE V.

Le Cochet, le Chat & le Souriceau.

Un Souriceau (1) tout jeune, & qui n'avoit rien vû,
Fut presque pris au dépourvû.
Voici comme il conta l'aventure à sa mere.

J'avois franchi les monts qui bornent cet Etat ;
Et trottois comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carriere,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux ;
L'un doux, benin & gracieux ;

(1) Un jeune Souris.

Et l'autre turbulent, & plein d'inquiétude.
Il a la voix perçante & rude :
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'éleve en l'air,
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.
Or, c'étoit un Cochet, dont notre Souriceau
Fit à sa mere le tableau,
Comme d'un Animal venu de l'Amérique.
Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit & tel fracas,
Que moi, qui grace aux Dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très bon cœur.
Sans lui j'aurois fait connoissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux.
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, & pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympatisant
Avec Messieurs les Rats : car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allois aborder, quand, d'un son plein d'éclat,
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la Souris, ce doucet est un Chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au Chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine ;

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

FABLE VI.

Le Renard, le Singe & les Animaux.

Les Animaux, au décès d'un Lion,
En son vivant, Prince de la contrée,
Pour faire un Roi s'assemblerent, dit-on.
De son étui la Couronne est tirée:
Dans une Chartre (1) un Dragon la gardoit.
Il se trouva que sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit.
Plusieurs avoient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
Le Singe aussi fit l'épreuve en riant;
Et, par plaisir, la Thiare essayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse, & mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau
Aux Animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élû: chacun lui fit hommage.
Le Renard seul regreta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment.
Il dit au Roi: Je sais, Sire, une cache;
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de Royauté,
Appartient, Sire, à Votre Majesté.
Le nouveau Roi bâille après la finance:
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'étoit un piege: il y fut attrappé.
Le Renard dit, au nom de l'assistance:

(1) Le mot de *Chartre* signifie proprement une prison, & nos vieux Romanciers l'emploient souvent en ce sens-là. Il se prend ici pour un lieu propre à mettre quelque chose en sûreté.

Prétendrois-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même ?
Il fut démis ; & l'on tomba d'accord,
Qu'à peu de gens convient le Diadême.

FABLE VII.

Le Mulet se vantant de sa Généalogie.

Le Mulet d'un Prélat se piquoit de noblesse ;
Et ne parloit incessamment
Que de sa mere la Jument,
Dont il contoit mainte prouesse.
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils prétendoit pour cela,
Qu'on le dût mettre dans l'Histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un Médecin.
Etant devenu vieux, on le mit au moulin.
Son pere l'Ane alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause,
Qu'on le dit bon à quelque chose.

FABLE VIII.

Le Vieillard & l'Ane.

Un Vieillard sur son Ane apperçut en passant
Un pré plein d'herbe & fleurissant.

Il y lâche sa bête ; & le Grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se veautrant, grattant & frottant,
Gambadant, chantant & brouttant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le Vieillard.
Pourquoi? répondit le Paillard :
Me fera-t-on porter double bât, double charge?
Non pas, dit le Vieillard, qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'Ane, à qui je sois ;
Sauvez-vous, & me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre Maître :
Je vous le dis en bon François.

FABLE IX.

Le Cerf se voyant dans l'eau.

Dans le cryſtal d'une fontaine,
Un Cerf se mirant autrefois,
Louoit la beauté de son bois (1),
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux (2),
Dont il voyoit l'objet se perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête!
Disoit-il, en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis (3) les plus hauts mon front atteint le faîte :
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la sorte,

(1) Ses Cornes, qu'on appelle Bois,

(2) Fort menues.

(3) Bois que l'on coupe de tems en tems.

Un

Un Limier (4) le fait partir :
Il tâche à se garantir,
Dans les Forêts il s'emporte.
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds; de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, & maudit les présens
Que le Ciel lui fait tous les ans (5).

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile,
Et le beau souvent nous détruit.
Ce Cerf blâme ses pieds qui le rendent agile :
Il estime un bois qui lui nuit.

(4) Gros Chien, bon pour la chasse du Cerf.

(5) Le bois du Cerf tombe, & revient toutes les années.

FABLE X.

Le Lievre & la Tortue.

Rien ne sert de courir : il faut partir à point.
Le Lievre & la Tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle ci, que vous n'atteindrez point
Si-tôt que moi ce but. Si-tôt! Etes-vous sage?
Repartit l'animal leger.
Ma Commere, il vous faut purger
Avec quatre grains d'Ellébore.
Sage, ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait; & de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel Juge l'on convint.

Notre Lievre n'avoit que quatre pas à faire,
J'entens de ceux qu'il fait, lorsque près d'être atteint,
Il s'éloigne des Chiens, les renvoie aux Calendes (1),
Et leur fait arpenter les Landes (2).
Ayant, dis-je, du tems de reste pour brouter,
Pour dormir, & pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la Tortue
Aller son train de Sénateur (3).
Elle part, elle s'évertue,
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchoit presque au bout de la carriere,
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la Tortue arriva la premiere.
Hé bien, lui cria-t-elle, avois-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter! Et que seroit-ce
Si vous portiez une maison (4)?

(1) S'en éloigne si bien, que les Chiens ne peuvent le rattraper, & se trouvent par-là dans le cas où est un Créancier que ses Débiteurs renvoient aux Calendes Grecques, terme de paiement tout-à fait chimérique, parcequ'il n'y a point de jour dans l'année que les Grecs aient nommé *Calendes. Quand serez-vous hors de debte?* demanda Pantagruel. *Es Calendes Grecques*, répondit Panurge; *lorsque tout le monde sera content*, &c. *Pantagruel*, Liv. III, chap. 3. La Fontaine, supposant son Lecteur déjà instruit sur ce point de Littérature fort trivial, & qu'on doit avoir appris au Collége, s'est contenté de dire que le Lievre renvoie les Chiens *aux Calendes*.

(2) Terres stériles, incultes, fort propres pour la chasse.

(3) Les Magistrats marchent posément.

(4) Comme la Tortue, qui est couverte d'une grosse écaille.

FABLE XI.

L'Ane & ses Maîtres.

L'Ane d'un Jardinier se plaignoit au Destin
De ce qu'on le faisoit lever devant l'Aurore.
Les Coqs, lui disoit-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi? Pour porter des herbes au marché.
Belle nécessité d'interrompre mon somme!
Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre Maître; & l'animal de somme
Passe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.
La pesanteur des peaux, & leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disoit-il, à mon premier Seigneur:
Encor quand il tournoit la tête,
J'attrapois, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien:
Mais ici point d'aubaine (1), ou si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune;
Et sur l'état d'un Charbonnier,
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc, dit le Sort en colere,
Ce Baudet-ci m'occupe autant
Que cent Monarques pourroient faire.
Croit-il être le seul qui ne soit pas content?
N'ai-je en l'esprit que son affaire?

Le Sort avoit raison: tous gens sont ainsi faits:
Notre condition jamais ne nous contente:
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le Ciel à force de placets (2).

(1) Nul profit casuel, nulle bonne aventure.

(2) Demandes.

Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

FABLE XII.

Le Soleil & les Grenouilles.

Aux nôces d'un Tytan tout le Peuple en liesse
Noyoit son souci dans les pots.
Esope seul trouvoit que les gens étoient sots
De témoigner tant d'allegresse.

Le Soleil, disoit il, eut dessein autrefois
De songer à l'Hyménée (1).
Aussi-tôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les Citoyennes des Etangs (2).
Que ferons-nous s'il lui vient des enfans?
Dirent-elles au Sort: un seul Soleil à peine
Se peut souffrir; une demi douzaine
Mettra la Mer à sec & tous ses Habitans.
Adieu joncs & marais: notre race est détruite;
Bien-tôt on la verra réduite
A l'eau du Styx (3). Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnoient pas mal.

(1) A se marier.
(2) Les Grenouilles, qui selon les Poëtes, vivent dans les Etangs.
(3) Fleuve de l'Enfer.

FABLE XIII.

Le Villageois & le Serpent.

Esope conte qu'un Manant,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hyver se promenant
A l'entour de son héritage,
Apperçut un Serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart-d'heure.
Le Villageois le prend, l'emporte en sa demeure ;
Et sans considérer quel sera le loyer (1)
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'ame lui revient avecque la colere.
Il leve un peu la tête, & puis siffle aussi-tôt,
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur & son pere.
Ingrat, dit le Manant, voilà donc mon salaire ?
Tu mourras. A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête,
Il fait trois Serpens de deux coups,
Un tronçon, la queue, & la tête.
L'insecte, sautillant, cherche à se réunir ;
Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable :
Mais envers qui ? c'est-là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

(1) La récompense.

FABLE XIV.

Le Lion malade & le Renard.

De par le Roi des Animaux,
Qui dans son antre étoit malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espece en Ambassade
Envoyât gens le visiter,
Sous promesse de bien traiter
Les Députés, eux & leur suite:
Foi de Lion très bien écrite;
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'Edit du Prince s'exécute:
De chaque espece on lui députe.
Les Renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison.
Les pas empreints sur la poussiere
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa taniere:
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.
Que Sa Majesté nous dispense:
Grand merci de son passe-port.
Je le crois bon: mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre:
Et ne vois pas comme on en sort.

FABLE XV.

L'Oiseleur, l'Autour & l'Alouette.

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'Univers:
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un Manant au miroir (1) prenoit des Oisillons.
Le fantôme brillant attire une Alouette.
Aussi-tôt un Autour (2) planant sur les sillons,
Descend des airs, fond & se jette
Sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau.
Elle avoit évité la perfide machine,
Lorsque se rencontrant sous la main de l'Oiseau,
Elle sent son ongle (3) maligne.
Pendant qu'à la plumer l'Autour est occupé,
Lui-même sous les rêts demeure enveloppé.
Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage:
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'Oiseleur repartit: Ce petit animal
T'en avoit il fait davantage?

(1) Espece de chasse aux petits Oiseaux.

(2) Oiseau de proie.

(3) Quoique le mot d'*Ongle* soit masculin, la Fontaine le fait ici féminin, selon l'usage de quelques Provinces, où l'on ne lui donne point d'autre genre.

FABLE XVII.

Le Cheval & l'Ane.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir.
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un Ane accompagnoit un Cheval peu courtois ;
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre Baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu :
Autrement il mourroit devant qu'être à la ville.
La priere, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
Le Cheval refusa, fit une petarade,
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade ;
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du Baudet en cette aventure
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par-dessus encor.

FABLE XVII.

Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.

Chacun se trompe ici-bas
On voit courir après l'ombre :
Tant de fous, qu'on n'en fait pas,
La plûpart du tems, le nombre.
Au Chien, dont parle Esope, il faut les renvoyer.
Ce Chien, voyant sa proie en l'eau représentée,

La quitta pour l'image, & pensa se noyer;
La riviere devint tout-d'un coup agitée,
A toute peine il regagna les bords;
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

FABLE XVIII.

Le Chartier embourbé.

Le Phaëton (1) d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
De tout humain secours. C'étoit à la campagne,
Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne,
Appellé Quimpercorentin.
On sait assez que le Destin
Adresse-là les gens, quand il veut qu'on enrage?
Dieu nous préserve du voyage.

Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste & jure de son mieux.
Pestant en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui même.
Il invoque à la fin le Dieu, dont les travaux
Sont si célebres dans le monde.
Hercule, lui dit-il, aide-moi: si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa priere étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi:
Hercule veut qu'on se remue,

(1) Phaëton, fils du Soleil, voulut conduire le Char de son pere: & personne n'ignore quel fut le succès d'une entreprise si téméraire.

Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achopement qui te retient :
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue,
Qui jusqu'à l'aissieu les enduit.
Prens ton pic, & me romps ce caillou qui te nuit.
Comble-moi cette orniere. As-tu fait ? Oui, dit l'homme.
Or bien je vas t'aider, dit la voix : prens ton fouet.
Je l'ai pris. Qu'est-ceci ? mon char marche à souhait,
Hercule en soit loué. Lors la voix : Tu vois comme
Tes Chevaux aisément se sont tirés de-là.
Aide-toi : le Ciel t'aidera.

FABLE XIX.

Le Charlatan.

Le monde n'a jamais manqué de Charlatans.
Cette science, de tout tems,
Fut en Professeurs très fertile.
Tantôt l'un en Théatre affronte l'Acheron (1) ;
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un Passe-Ciceron (2).
Un des derniers se vantoit d'être
En Eloquence si grand maître,
Qu'il rendroit disert un badaud (3),
Un manant, un rustre, un lourdaut :
Oui, Messieurs, un lourdaut, un animal, un Ane :
Que l'on m'amene un Ane, un Ane renforcé,

(1) Affronte la mort, faisant sur lui-même des épreuves très périlleuses en apparence pour justifier aux yeux des Spectateurs la bonté de son Antidose, &c.

(2) Plus éloquent que Ciceron.

(3) Niais, imbécille.

Je le rendrai Maître passé ;
Et veux qu'il porte la soutane (4).
Le Prince sut la chose : il manda le Rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau Roussin d'Arcadie (5),
J'en voudrois faire un Orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme ;
On lui donna certaine somme.
Il devoit au bout de dix ans
Mettre son Ane sur les bancs (6) :
Si-non, il consentoit d'être en place publique
Guindé la hare au col, étranglé court & net,
Ayant au dos sa Rhétorique,
Et les oreilles d'un Baudet.
Quelqu'un des Courtisans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir ; & que, pour un pendu,
Il auroit bonne grace & beaucoup de prestance :
Sur-tout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu ;
Un discours pathétique, & dont le formulaire
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés Larrons.
L'autre reprit : avant l'affaire
Le Roi, l'Ane, ou moi nous mourrons.

Il avoit raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvans, bien mangeans,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

(4) Robe longue que portent les Bacheliers en Licence.

(5) Comme l'Arcadie nourrit peu de Chevaux, mais grand nombre d'Anes, on s'est avisé d'appeller l'Ane un *Roussin d'Arcadie*, par pure plaisanterie. Car du reste le *Roussin* est proprement & en bon françois un Cheval entier, un peu épais, & entre deux tailles, comme on peut voir dans le Dictionnaire de l'Académie Françoise.

(6) Des Ecoles publiques.

FABLE XX.

La discorde.

LA Déesse Discorde ayant brouillé les Dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme (1),
On la fit déloger des Cieux.
Chez l'animal qu'on appelle Homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle, & Que-si-que-non (2), son frere,
Avecque Tien-&-mien, son pere,
Elle nous fit l'honneur en ce bas Univers
De préférer notre Hémisphere
A celui des mortels qui nous sont opposés (3),
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui se mariant sans Prêtre & sans Notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandoit qu'elle fût présente,
La Renommée avoit le soin
De l'avertir; & l'autre diligente
Couroit vîte aux débats, & prévenoit la Paix;
Faisoit, d'une étincelle, un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre
Que l'on ne lui trouvoit jamais
De demeure fixe & certaine.
Bien souvent l'on perdoit, à la chercher, sa peine.
Il falloit donc qu'elle eût un séjour affecté,

(1) La Pomme d'or prétendue par *Junon*, *Pallas* & *Venus*; & qui fut donnée à la derniere par *Pâris*.

(2) *Que si, que non*, termes que répétent incessamment ceux qui sont en dispute, l'un pour affirmer ce que l'autre nie. Les uns disent *que si*, & les autres *que non*. Scarron, *Poës*.

(3) Nous les nommons nos Antipodes; & nous sommes leurs Antipodes à leur égard, étant opposés à eux, comme ils le sont à nous.

Un séjour d'où l'on pût, en toutes les familles,
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'étoit alors aucun Couvent de Filles,
On y trouva difficulté.
L'Auberge enfin de l'Hymenée
Lui fut pour maison assignée (4).

(4) Parcequ'il y a peu de mariages bien d'accord.

FABLE XXI.

La jeune Veuve.

LA perte d'un Epoux ne va point sans soupirs.
On fait beaucoup de bruit, & puis on se console:
Sur les aîles du Tems la tristesse s'envole;
Le tems ramene les plaisirs.

Entre la Veuve d'une année,
Et la Veuve d'une journée,
La différence est grande. On ne croiroit jamais
Que ce fût la même personne.
L'une fait fuir les gens, & l'autre a mille attraits:
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne;
C'est toujours même note, & pareil entretien.
On dit qu'on est inconsolable:
On le dit, mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette Fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'Epoux d'une jeune beauté
Partoit pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui crioit: Attens-moi, je te suis: & mon ame,
Aussi-bien que la tienne, est prête à s'envoler.
Le mari fait seul le voyage.
La Belle avoit un pere, homme prudent & sage:
Il laissa le torrent couler.

A la fin, pour la consoler,
Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puisqu'il est des vivans, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que toute à l'heure
Une condition meilleure
Change en des nôces ces transports :
Mais après certain tems, souffrez qu'on vous propose
Un Epoux, beau, bien fait, jeune, & tout autre chose
Que le défunt. Ah! dit-elle aussi tôt,
Un Cloître (1) est l'Epoux qu'il me faut.
Le pere lui laissa digérer sa disgrace.
Un mois de la sorte se passe.
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coëffure :
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des amours
Revient au colombier (2) : les jeûx, les ris, la danse
Ont aussi leur tour à la fin.
On se plonge soir & matin
Dans la fontaine de jouvence (3).

(1) Dit qu'elle se veut rendre Religieuse.

(2) Rentrent en foule dans le cœur de la veuve, leur véritable domaine, leur séjour naturel & ordinaire. Ce que la Fontaine a pris plaisir d'appeller *Revenir au Colombier*, expression proverbiale, qui a été introduite dans la Langue, par allusion à ce que font les Pigeons, qui transportés bien loin de chez eux, reviennent toujours au Colombier, où ils ont reçu leur premiere nourriture.

(3) Dans les plaisirs dont la Jeunesse aime à faire son unique amusement. Par la *Fontaine de Jouvence* (fiction Romanesque) on entend une eau qui a la propriété de rajeunir ceux qui en boivent.

Grand dommage est que ceci
soit sornettes,
Filles connois, qui ne sont pas
jeunettes,
A qui cette eau de Jouvence
viendroit
Bien à propos.

Plaisante conclusion d'un ancien Rondeau, qu'on peut voir à la fin du Ch. XIV, des Caractéres de ce Siecle.

Le pere ne craint plus ce défunt tant chéri :
Mais comme il ne parloit de rien à notre Belle ;
Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis ? dit-elle.

EPILOGUE (1).

BORNONS ici cette carriere :
Les longs Ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matiere,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va tems que je reprenne
Un peu de forces & d'haleine,
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets :
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché (2) : Damoh, vous m'exhortez
A peindre ses malheurs & ses félicités.
J'y consens : peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux, si ce travail est la derniere peine
Que son Epoux me causera !

(1) Conclusion.

(2) Ici la Fontaine veut parler d'un petit Ouvrage en Prose & en Vers, où il a raconté très agréablement *Les Aventures de Psyché* ; mais qu'il n'avoit pas encore achevé quand il dit : *Retournons à Psyché.* Quoique le fond de cet Ouvrage soit tiré d'*Apulée*, Auteur Latin, la Fontaine a trouvé le secret de l'enrichir de plusieurs beaux Tableaux de son invention, qui, dans l'opinion de bien des gens, le mettent au-dessus de l'ancien original.

Fin du sixieme Livre.

FABLES CHOISIES,

SECONDE PARTIE.

FABLES
CHOISIES,
MISES EN VERS
PAR MONSIEUR
DE LA FONTAINE;
AVEC
UN NOUVEAU COMMENTAIRE
Par M. COSTE.
SECONDE PARTIE.



A PARIS,
Chez NYON, Quai des Augustins
à l'Occasion.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

FABLES
CHOISIES,
MISES EN VERS

PAR M. DE LA FONTAINE.

SECONDE PARTIE.

FABLES

CHOISIES,

MISES EN VERS

PAR M. DE LA FONTAINE.

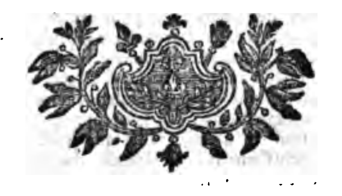
SECONDE PARTIE.

AVERTISSEMENT

Imprimé, pour la premiere fois, en 1678.

VOICI un second Recueil de Fables que je présente au Public. J'ai jugé à propos de donner à la plûpart de celles-ci un air & un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premieres, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon Ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans celles-là, convenoient bien mieux aux inventions d'Esope, qu'à ces dernieres, où j'en use plus sobrement, pour ne pas tomber en des répétitions : car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissemens, & étendu davantage les circonstances de ces récits, qui, d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le Lecteur y prenne garde, il le reconnoîtra lui même : ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai, par reconnoissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage Indien. Son Livre a été traduit en toutes les Langues. Les gens du Pays le croient fort ancien, & original à l'égard d'Esope, si ce n'est Esope lui-même, sous le nom du sage *Locman*. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin, j'ai tâché de mettre en ces deux dernieres Parties toute la diversité dont j'étois capable. Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un Errata : mais ce sont de legers remedes pour un défaut considérable. Si on

veut avoir quelque plaisir dans la lecture de cet Ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son Exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque *Errata*, aussi-bien pour les premiers Livres, que pour les derniers.





A MADAME

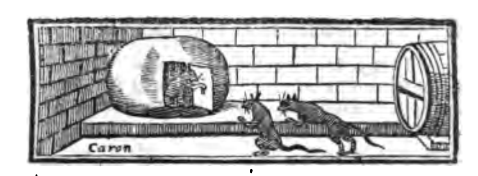
DE MONTESPAN.

L'Apologue est un don qui vient des Immortels ;
Ou si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des Autels.
Nous devons, tous tant que nous sommes,
Eriger en Divinité
Le Sage par qui fut ce bel Art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'ame attentive ;
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui menent à son gré les cœurs & les esprits.
O vous, qui l'imitez, Olympe, si ma Muse
A quelquefois pris place à la table des Dieux,
Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux.
Favorisez les Jeux où mon esprit s'amuse.

Le Tems qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet Ouvrage :
Tout Auteur, qui voudra vivre encore après lui,
Doit s'acquérir votre suffrage.

C'est de vous que mes Vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans mes Ecrits,
Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces.
Eh, qui connoît que vous, les beautés & les graces ?
Paroles & regards, tout est charme dans vous.
Ma Muse, en un sujet si doux,
Voudroit s'étendre davantage :
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi,
Et d'un plus grand Maître que moi
Votre louange est le partage.
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier Ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart & d'abri ;
Protégez désormais le Livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie :
Sous vos seuls auspices ces Vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'Univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande :
La Fable en son nom la demande :
Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.
S'il procure à mes Vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un Temple pour salaire :
Mais je ne veux bâtir des Temples que pour vous.





LIVRE SEPTIEME.

FABLE PREMIERE.

Les Animaux malades de la Peste.

UN mal, qui répand la terreur ;
Mal, que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste (puisqu'il faut l'appeller par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Acheron (1),
Faisoit aux Animaux la guerre :
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie :
Nul mets n'excitoit leur envie.
Ni Loups, ni Renards n'épioient
La douce & l'innocente proie.
Les Tourterelles se fuyoient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le Lion tint Conseil, & dit : Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune ;

(1) Les Enfers, sejour des Morts.

Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'Histoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force Moutons.
Que m'avoient-ils fait ? Nulle offense :
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le Berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi,
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
Et bien, manger Moutons, canaille, sotte espece,
Est-ce un péché ? Non, non : Vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au Berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là, qui sur les Animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le Renard, & flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres Puissances
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples Mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits Saints.
L'Ane vint à son tour, & dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de Moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, &, je pense,
Quelque Diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.

A ces mots, on cria haro (2) sur le Baudet.
Un Loup, quelque peu Clerc (3), prouva par sa harangue,
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! Quel crime abominable !
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les Jugemens de Cour vous rendront blanc ou noir.

(2) Cri pour arrêter un Criminel.

(3) Savant dans les Loix.

FABLE II.

Le mal marié.

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme :
Mais comme le divorce entr'eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
Assemblent l'un & l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.

J'ai vû beaucoup d'Hymens, aucuns d'eux ne me tentent :
Cependant, des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hazards ;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un, qui s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti,
Que de renvoyer son épouse
Querelleuse, avare & jalouse.

Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut,
On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt :
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose ;
Les valets enrageoient, l'époux étoit à bout :
Monsieur ne songe à rien, Monsieur dépense tout,
Monsieur court, Monsieur se repose.
Elle en dit tant, que Monsieur à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parens. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les Dindons,
Avec les gardeurs de Cochons.
Au bout de quelque tems qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. Eh bien, qu'avez-vous fait ?
Comment passiez-vous votre vie ?
L'innocence des champs est-elle votre fait ?
Assez, dit-elle : mais ma peine
Etoit de voir les gens plus paresseux qu'ici :
Ils n'ont des Troupeaux nul souci.
Je leur savois bien dire ; & m'attirois la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
Eh, Madame, reprit son époux tout-à-l'heure,
Si votre esprit est si hargneux
Que le monde, qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir ;
Que feront des Valets, qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée ?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour & nuit avec vous ?
Retournez au village : adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle, & qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés.

FABLE III.

Le Rat qui s'est retiré du monde.

Les Levantins (1) en leur légende (2)
Disent qu'un certain Rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude étoit profonde.
S'étendant par tout à la ronde,
Notre Hermite nouveau subsistoit là-dedans.
Il fit tant des pieds & des dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
Le vivre & le couvert : que faut-il davantage ?
Il devint gros & gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage,
Les députés du peuple Rat
S'en vinrent demander quelque aumône légere :
Ils alloient en terre étrangere
Chercher quelque secours contre le peuple Chat ;
Ratopolis (3) étoit bloquée :
On les avoit contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la République attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le secours
Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le Solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre Reclus
Vous assister ? que peut-il faire,

1 Les Peuples du Levant.
(2) Livre qui contient les Vies de plusieurs Saints.
(3) La Ville capitale des Rats.

Que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espere qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau Saint ferma sa porte.

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce Rat si peu secourable?
Un Moine? Non, mais un Dervis (4).
Je suppose qu'un Moine est toujours charitable.

(4) Religieux Turc.

FABLE IV.

Le Héron.

Un jour, sur ses longs pieds, alloit, je ne sais où,
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il côtoyoit une riviere.
L'onde étant transparente ainsi qu'aux plus beaux jours,
Ma commere la Carpe y faisoit mille tours
Avec le Brochet son compere.
Le Héron en eût fait aisément son profit;
Tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à prendre:
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit.
Il vivoit de régime (1), & mangeoit à ses heures.
Après quelques momens l'appétit vint: l'oiseau
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des Tanches qui sortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plût pas, il s'attendoit à mieux,
Et montroit un goût dédaigneux

(1) C'est manger avec précaution.

Comme le Rat (1) du bon Horace.
Moi des Tanches! dit-il, moi Héron, que je fasse
Une si pauvre chere! & pour qui me prend-on?
La Tanche rebutée, il trouva du Goujon.
Du Goujon! C'est bien-là le dîner d'un Héron!
J'ouvrirois pour si peu le bec! Aux Dieux ne plaise.
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit: il fut tout heureux & tout aise
De rencontrer un Limaçon.

Ne soyons pas si difficiles:
Les plus accommodans, ce sont les plus habiles.
On hazarde de perdre, en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Sur-tout quand vous avez à-peu-près votre compte.
Bien des gens y sont pris: ce n'est pas aux Hérons
Que je parle: écoutez, Humains, un autre conte:
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

(1) Le Rat de ville, qui goûtoit d'un air dédaigneux tout ce que lui présentoit le Rat de campagne, pour le régaler de son mieux.

...Cupiens variâ fastidia cœnâ Vincere, tangentis malè singula dente superbo.
Horat. Sat. VI. L. II.

FABLE V.

La Fille.

CERTAINE fille, un peu trop fiere,
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bien fait, & beau, d'agréable maniere,
Point froid & point jaloux: notez ces deux points-ci.
Cette fille vouloit aussi

Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir ?
Le destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance.
La Belle les trouvoit trop chétifs de moitié.
Quoi moi ! Quoi ces gens-là ! L'on radote, je pense ;
A moi les proposer ! Hélas ils font pitié.
Voyez un peu la belle espece !
L'un n'avoit en l'esprit nulle délicatesse,
L'autre avoit le nez fait de cette façon-là ;
C'étoit ceci, c'étoit cela :
C'étoit tout, car les Précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. Ah ! vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte : Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne.
Grace à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoiqu'en solitude (1).
La Belle se sut gré de tous ces sentimens.
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amans.
Un an se passe & deux avec inquiétude :
Le chagrin vient ensuite : elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour ;
Puis ses traits choquer & déplaire :
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au Tems (2), cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage !
Sa préciosité changea lors de langage.
Son miroir lui disoit, prenez vîte un mari :
Je ne sais quel desir le lui disoit aussi.

(1) Sans mari.

(2) Qui ; comme à la dérobée, détruit insensiblement toutes choses.

Le desir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin toute aise & toute heureuse
De rencontrer un malôtru (6).

(6) Un mari mal fait de corps & d'esprit.

FABLE VI.

Les Souhaits.

Il est au Mogol (1) des Folets (2)
Qui font office de Valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du Jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange (3) autrefois,
Cultivoit le jardin d'un assez bon Bourgeois.
Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'adresse,
Aimoit le Maître & la Maîtresse,
Et le jardin sur-tout. Dieu sait si les Zéphirs (4),
Peuple ami du Démon, l'assistoient dans sa tâche.
Le Folet, de sa part, travaillant sans relâche,
Combloit ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légereté
A ses pareils si naturelle:

(1) Grand Empire dans les Indes, à l'Est de la Perse.

(2) Certains Esprits familiers.

(3) Grande Riviere des Indes.

(4) Vents doux, favorables aux Plantes & aux fruits.

Mais ses confreres les Esprits
Firent tant, que le Chef de cette République,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvége (5)
Prendre le soin d'une maison
En tout tems couverte de nége;
Et d'Indou (6) qu'il étoit, on vous le fait Lapon (7).
Avant que de partir, l'Esprit dit à ses hôtes :
On m'oblige de vous quitter;
Je ne sais pas pour quelles fautes;
Mais enfin il le faut, je ne puis arrêter
Qu'un tems fort court, un mois, peut-être une semaine.
Employez-la : formez trois souhaits, car je puis
Rendre trois souhaits accomplis;
Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
Etrange & nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance;
Et l'abondance, à pleines mains,
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le bled, dans leurs caves les vins :
Tout en creve. Comment ranger cette chevance (8)?
Quels registres, quels soins, quel tems il leur fallut!
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
Les Voleurs contre eux comploterent,
Les grands Seigneurs leur emprunterent,
Le Prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils, l'un & l'autre : heureux les indigens!

(5) Pays très froid au Nord de l'Europe.

(6) Indien, habitant des Indes.

(7) Habitant de la Laponie, le Pays le plus Septentrional de l'Europe.

(8) Vieux mot, pour dire, *tout ce bien, toutes ces richesses.*

La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors, fuyez; & toi, Déesse,
Mere du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vîte. A ces mots
La Médiocrité revient, on lui fait place:
Avec elle ils rentrent en grace.
Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
Qu'ils étoient, & que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours, & perdent en chimeres
Le tems qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires;
Le Folet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir, & qu'il fut sur le point,
Ils demanderent la Sagesse,
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

FABLE VII.

La Cour du Lion.

Sa Majesté Lionne un jour voulut connoître
De quelles nations le Ciel l'avoit fait maître.
Il manda donc par députés
Ses Vassaux (1) de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture,
Avec son sceau. L'Ecrit portoit
Qu'un mois durant, le Roi tiendroit
Cour pleniere (2), dont l'ouverture

(1) Les Animaux qui dépendoient de lui.

(2) Assemblée générale de ses Vassaux.

Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin (3).
Par ce trait de magnificence
Le Prince à ses Sujets étaloit sa puissance.
En son Louvre il les invita.
Quel Louvre ! Un vrai charnier (4), dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'Ours boucha sa narine :
Il se fût bien passé de faire cette mine.
Sa grimace déplut. Le Monarque irrité
L'envoya chez Pluton (5) faire
Le dégoûté.
Le Singe approuva fort cette sévérité ;
Et, flatteur excessif, il loua la colere
Et la griffe du Prince, & l'antre, & cette odeur ;
Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur,
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, & fut encore punie.
Ce Monseigneur du Lion-là
Fut parent de Caligula (6).
Le Renard étant proche : Or ça, lui dit le Sire,
Que sens-tu ? Dis-le moi ; Parle sans déguiser.
L'autre aussi-tôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvoit que dire
Sans odorat : bref il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement.
Ne soyez à la Cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincere,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand (7).

(3) Nom d'un Singe, qui, en son tems, amusa le Peuple de Paris.

(4) Lieu où l'on enferme les bêtes qu'on y égorge, pour les vendre à la boucherie.

(8) Dieu d'Enfer, c'est-à-dire, le fit mourir.

(6) Empereur Romain très cruel.

(7) En termes équivoques, qui ont un double sens.

FABLE VIII.

Les Vautours & les Pigeons.

MARS (1) autrefois mit tout l'air en émûte.
Certain ſujet fit naître la diſpute
Chez les Oiſeaux, non ceux que le Printems (2)
Mene à ſa Cour, & qui ſous la feuillée,
Par leur exemple & leurs ſons éclatans,
Font que Vénus (3) eſt en nous réveillée;
Ni ceux encor que la Mere d'Amour
Met à ſon char (4); mais le peuple Vautour,
Au bec retors, à la tranchante ſerre,
Pour un chien mort ſe fit, dit-on, la guerre.
Il plut du ſang (5): je n'exagere point.
Si je voulois conter de point en point
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint Chef périt; maint Héros expira;
Et ſur ſon roc Promèthée (6) eſpéra
De voir bien-tôt une fin à ſa peine.
C'étoit plaiſir d'obſerver leurs efforts;
C'étoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adreſſe, & ruſes, & ſurpriſes,
Tout s'employa. Les deux troupes, épriſes
D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que reſpirent les ombres (7):
Tout élément remplit de citoyens
Le vaſte enclos qu'ont les Royaumes ſombres (8).

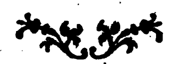
(1) Le Dieu de la Guerre.
(2) Les Moineaux, &c.
(3) La paſſion de l'Amour.
(4) Les Colombes.
(5) Parceque les Vautours ſe battoient dans l'air.
(6) Condamné par Jupiter à être continuellement rongé par un Vautour, pour avoir enlevé du Ciel le feu dont il s'étoit ſervi pour animer l'Homme.
(7) Les morts qui ſont aux Enfers.
(8) Les Enfers, ſelon les Poëtes.

Cette fureur mît la compaſſion
Dans les eſprits d'une autre nation (9)
Au col changeant, au cœur tendre & fidelle;
Elle employa ſa médiation
Pour accorder une telle querelle.
Ambaſſadeurs par le peuple Pigeon
Furent choiſis; & ſi bien travaillerent,
Que les Vautours plus ne ſe chamaillerent.
Ils firent tréve; & la paix s'enſuivit.
Hélas! Ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grace.
La gent maudite auſſi tôt pourſuivit
Tous les Pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.

Peu de prudence eurent les pauvres gens,
D'accommoder un peuple ſi ſauvage.

Tenez toujours diviſés les méchans.
La ſûreté du reſte de la terre
Dépend de-là: Semez entre eux la guerre;
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci ſoit dit en paſſant: Je me tais.

(1) Les Pigeons.



FABLE IX.

Le Coche & la Mouche.

Dans un chemin montant, sabloneux, mal-aisé,
Et de tous les côtés au Soleil exposé,
Six forts Chevaux tiroient un Coche.
Femmes, Moines, Vieillards, tout étoit descendu.
L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.
Une Mouche survient, & des Chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, & pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du Cocher.
Aussi-tôt que le Char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée; il semble que ce soit
Un Sergent de bataille allant, en chaque endroit,
Faire avancer ses gens, & hâter la Victoire.
La Mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, & qu'elle a tout le soin;
Qu'aucun n'aide aux Chevaux à se tirer d'affaire.
Le Moine disoit son Bréviaire:
Il prenoit bien son tems! Une femme chantoit:
C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit!
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le Coche arrive au haut.
Respirons maintenant, dit la Mouche aussi-tôt:
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Ça, Messieurs les Chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires.
Ils font par-tout les nécessaires;
Et par-tout, importuns, devroient être chassés.

FABLE X.

La Laitiere & le Pot au Lait.

PERRETTE, sur sa tête ayant un Pot au Lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre (1) à la ville.
Legere & court vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour là, pour être plus agile,
Cotillon simple & souliers plats.
Notre Laitiere, ainsi troussée,
Comptoit déja dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employoit l'argent,
Achetoit un cent d'œufs, faisoit triple couvée:
La chose alloit à bien par son soin diligent.
Il m'est, disoit-elle, facile
D'élever des Poulets autour de ma maison:
Le Renard sera bien habile,
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un Cochon.
Le Porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable.
J'aurai, le revendant, de l'argent bel & bon;
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vû le prix dont il est, une Vache & son Veau,
Que je verrai sauter au milieu du Troupeau?
Perrette là-dessus saute aussi transportée.
Le lait tombe: adieu veau, vache, cochon, couvée;

(1) Malheur, accident fâcheux.

La Dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait:
On l'appella *le Pot au lait.*

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait château en Espagne?
Pichrocole (2), Pyrrhus (3), la Laitiere; enfin tous;
Autant les sages que les fous?
Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux:
Une flatteuse erreur emporte alors nos ames:
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi:
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophy (4):
On m'élit Roi, mon Peuple m'aime;
Les Diadêmes vont sur ma tête pleuvant.
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean comme devant.

(2) Prince colere, ambitieux & visionnaire, dont parle Rabelais. *Gargantua*, Livre I. Chap. XXXIII.

(3) Pyrrhus, Roi des Epirotes: autre ambitieux visionnaire, descendu d'Achilles. Voyez sa vie dans *Plutarque.*

(4) Empereur de Perse.



FABLE XI.

Le Curé & le Mort.

UN Mort s'en alloit tristement
S'emparer de son dernier gîte ;
Un Curé s'en alloit gaiment
Enterrer ce Mort au plus vîte.
Notre défunt étoit en carosse porté,
Bien & dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme biere,
Robe d'Hyver, robe d'Eté,
Que les Morts ne dépouillent guere.
Le Pasteur étoit à côté,
Et récitoit, à l'ordinaire,
Maintes dévotes Oraisons,
Et des Pseaumes & des Leçons,
Et des Versets & des Répons.
Monsieur le Mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons :
Il ne s'agit que du salaire.
Messire Jean Chouart couvoit des yeux son Mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor :
Et, des regards, sembloit lui dire :
Monsieur le Mort, j'aurai de vous,
Tant en argent, & tant en cire,
Et tant en autres menus coûts.
Il fondoit là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs :
Certaine niéce assez propette,
Et sa chambriere Pâquette,
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée
Un heurt survient : adieu le char.
Voilà Messire Jean Chouart

Qui du choc de son Mort a la tête cassée :
Le Paroissien en plomb entraîne son Pasteur,
Notre Curé suit son Seigneur :
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie
Est le Curé Chouart, qui sur son mort comptoit,
Et la Fable du Pot au lait.

FABLE XII.

L'homme qui court après la Fortune, & l'Homme qui l'attend dans son lit.

Qui ne court après la Fortune ?
Je voudrois être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort, de Royaume en Royaume :
Fidelles courtisans d'un volage Fantôme,
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussi-tôt à leurs desirs échappe.
Pauvres gens ! Je les plains, car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux ;
Et le voilà devenu Pape :
Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois mieux :
Mais que vous sert votre mérite ?
La Fortune a-t-elle des yeux ?
Et puis, la Papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos ? le repos trésor si précieux,
Qu'on en faisoit jadis le partage des Dieux (1).

(1) Selon Epicure & ses Sectateurs, les Dieux vivoient dans un doux repos, sans se mêler des affaires du monde.

Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette Déesse,
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Certain couple d'Amis, en un Bourg établi,
Possédoit quelque bien. L'un soupiroit sans cesse
Pour la Fortune : il dit à l'autre, un jour,
Si nous quittions notre séjour ?
Vous savez que nul n'est Prophête
En son pays : Cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami : pour moi je ne souhaite
Ni climats, ni destins meilleurs.
Contentez-vous : suivez votre humeur inquiete,
Vous reviendrez bien-tôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie & par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la Déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre ; & ce lieu, c'est la Cour.
Là donc, pour quelque-tems, il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever (2), à ces heures
Que l'on sait être les meilleures ;
Bref, se trouvant à tout, & n'arrivant à rien.
Qu'est-ceci ? se dit-il : Cherchons ailleurs du bien :
La Fortune pourtant habite ces demeures.
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là : D'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger (3) cette capricieuse ?
On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, Messieurs de Cour, Messieurs de Cour adieu,
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des Temples à Surate (4) :
Allons-là. Ce fut un de dire & s'embarquer.

(2) Du Roi.
(3) Loger chez moi.
(4) Grosse Ville de commerce dans les Etats du Mogol, sur le Golfe de Cambaye.

Ames de bronze (5), humains, celui là fut sans doute
Armé de diamant, qui tenta cette Route,
Et le premier osa l'abysme défier.
Celui-ci, pendant son voyage
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois : essuyant les dangers
Des Pirates (6), des vents, du calme & des rochers,
Ministres de la Mort. Avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon (7)
La Fortune pour lors distribuoit ses graces.
Il y court : les mers étoient lasses
De le porter ; & tout le fruit
Qu'il tira de ses long voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les Sauvages :
Demeure en ton pays, par la nature instruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol (8) l'avoit été.
Ce qui lui fit conclure en somme,
Qu'il avoit à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses Pénates (9),
Pleure de joie, & dit : Heureux qui vit chez soi,
De régler ses desirs faisant tout son emploi :
Il ne sait, que par oüi dire,

(5) La Fontaine imite assez heureusement ici ce passage d'Horace ;

Illi robur & æs triplex
Circa pectus erat,

Ode III. Liv. I.

On ne peut pas dire la même chose de ce qui suit.

qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus.

C'est-à-dire,

Qui le premier s'exposa sur l'abysme
Dans un frêle vaisseau.

Car l'expression du Poëte Latin est sans doute beaucoup plus juste & plus naturelle que celle-ci,

Et le premier osa l'abysme défier.

(6) Voleurs de Mer.

(7) Puissant Royaume, au Nord-Est de la Chine.

(8) Grand Royaume des Indes.

(9) Sa maison, où étoient ses Dieux Domestiques.

Ce que c'eſt que la Cour, la Mer, & ton Empire,
Fortune, qui nous fais paſſer devant les yeux
Des dignités, des biens, que juſqu'au bout du monde
On ſuit, ſans que l'effet aux promeſſes réponde.
Déſormais je ne bouge, & ferai cent fois mieux.
En raiſonnant de cette ſorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conſeil,
Il la trouve aſſiſe à la porte
De ſon ami plongé dans un profond ſommeil.

FABLE XIII.

Les deux Coqs.

Deux Coqs vivoient en paix; une Poule ſurvint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye (1); & c'eſt de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du ſang des Dieux même on vit le Xanthe (2) teint.
Long-temps entre nos coqs le combat ſe maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voiſinage.
La gente qui porte crête au ſpectacle accourut.
Plus d'une Hélene au beau plumage
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu diſparut:
Il alla ſe cacher au fond de ſa retraite,
Pleura ſa gloire & ſes amours;
Ses amours, qu'un rival, tout fier de ſa défaite,
Poſſédoit à ſes yeux. Il voyoit, tous les jours,
Cet objet rallumer ſa haine & ſon courage.
Il aiguiſoit ſon bec, battoit l'air & ſes flancs;
Et, s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouſe rage.
Il n'en eut pas beſoin. Son vainqueur ſur les toîts

(1) A caue de l'enlevement d'Hélene, par Pâris, Prince Troyen.

(2) Riviere qui couloit à Troyes.

S'alla percher & chanter sa victoire.
Un Vautour entendit sa voix :
Adieu les amours & la gloire.
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour (3).
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la Poule
S'en revient faire le coquet.
Je laisse à penser quel caquet,
Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups :
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du Sort, & prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

(3) Oiseau de proie, qui dévora le coq.

FABLE XIV.

L'ingratitude & l'injustice des Hommes envers la Fortune.

UN Trafiquant sur mer, par bonheur s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage.
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
D'aucun de ses ballots : le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos (1) & Neptune (2)
Recueillirent leur droit (3) ; tandis que la Fortune
Prenoit soin d'amener son Marchand à bon port.
Facteurs, Associés, chacun lui fut fidelle.
Il vendit son Tabac, son Sucre, sa Canelle
Ce qu'il voulut, sa Porcelaine encor.

(1) Une des Parques, qui est chargée de couper le fil de la vie des hommes.

(2) Le Dieu de la Mer.

(3) Les ayant fait périr par de funestes naufrages.

Le luxe & la folie enflerent son trésor :
Bref, il plut dans son escarcelle.
On ne parloit chez lui que par doubles ducats :
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux & carosses :
Ses jours de jeûne étoient des noces.
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire ?
Et d'où me viendroit-il, que de mon savoir faire ?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à-propos, & bien placer l'argent.
Le profit lui semblant une fort bonne chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait :
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause :
Un vaisseau mal freté (4) perit au premier vent :
Un autre, dépourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les Corsaires :
Un troisieme au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit ; le luxe & la folie
N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses Facteurs (5) le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chere lie,
Mis beaucoup en plaisir, en bâtimens beaucoup,
Il devint pauvre tout-d'un-coup.
Son ami le voyant en mauvais équipage,
Lui dit : D'où vient cela ? De la Fortune, hélas !
Consolez vous, dit l'autre ; & s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux : tout au moins soyez sage.

Je ne sais s'il crut ce conseil :
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie ;
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort.
Chose n'est ici plus commune :

(4) Terme de marine, pour dire, *mal équipé*.

(5) Ceux qui avoient soin de son négoce.

Le bien, nous le faisons : le mal, c'est la Fortune.
On a toujours raison ; le destin toujours tort.

FABLE XV.

Les Devineresses.

C'est souvent du hasard que naît l'opinion ;
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue (1).
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous états. Tout est prévention,
Cabale, entêtement : point ou peu de justice.
C'est un torrent : qu'y faire ? Il faut qu'il ait son cours.
Cela fut & sera toujours.

Une femme, à Paris, faisoit la Pythonisse (2).
On l'alloit consulter sur chaque évenement :
Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de son épouse,
Une mere fâcheuse, une femme jalouse,
Chez la Devineresse on couroit,
Pour se faire annoncer ce que l'on desiroit.
Son fait consistoit en adresse :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse ;
Du hasard quelquefois, tout cela concouroit :
Tout cela, bien souvent, faisoit crier miracle.
Enfin, quoiqu'ignorante à vingt & trois carats (3) ;
Elle passoit pour un Oracle (4).
L'Oracle étoit logé dedans un galetas.

(1) Qui met en crédit, qui fait rechercher avec empressement les choses & les personnes.

(2) La Devineresse.

(3) Métaphore, pour dire, au dernier point.

(4) Fausse Divinité, qui prédisoit l'avenir par le ministere d'un Prêtre, ou d'une Prêtresse.

Là, cette femme emplit sa bourse;
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari:
Elle achete un office, une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la Ville,
Femmes, filles, valets, gros Messieurs, tout enfin
Alloit, comme autrefois, demander son destin:
Le galetas devint l'antre de la Sybille (5):
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette derniere femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi Devine! On se mocque: Eh, Messieurs, sais-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma croix de pardieu.
Point de raison: fallut deviner & prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner, malgré soi, plus que deux Avocats.
Le meuble & l'équipage aidoient fort à la chose:
Quatre siéges boiteux, un manche de balai,
Tout sentoit son sabbat (6), & sa métamorphose:
Quand cette femme auroit dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en seroit mocqué: la vogue étoit passée
Au galetas, il avoit le crédit:
L'autre femme se morfondit (7).

L'enseigne fait la chalandise.
J'ai vû dans le Palais un robe mal mise
Gagner gros: les gens l'avoient prise
Pour Maître tel, qui traînoit après soi
Force écoutans: Demandez-moi pourquoi.

(5) Prophétesse parmi les Payens.

(6) Lieu malpropre, où s'assemblent les Sorciers.

(7) Attendant inutilement qu'on vînt encore la consulter dans sa nouvelle maison.

FABLE

FABLE XVI.

Le Chat, la Belette, & le petit Lapin.

Du Palais d'un jeune Lapin
Dame Belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le Maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses Pénates (1), un jour
Qu'il étoit allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thim & la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Janot Lapin retourne aux soûterrains séjours.
La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O Dieux hospitaliers ! que vois-je ici paroître !
Dit l'animal chassé du paternel logis :
Holà, Madame la Belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les Rats du pays.
La Dame au nez pointu répondit que la terre
Etoit au premier occupant (2) :
C'étoit un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant :
Et quand ce seroit un Royaume,
Je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi,
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean Lapin allégua la coutume & l'usage.
Ce sont, dit-il, leurs loix qui m'ont de ce logis
Rendu Maître & Seigneur ; & qui de pere en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean transmis.

(1) Dieux domestiques ; pour dire, elle alla se loger chez lui.

(2) A celui qui s'en empare le premier.

Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'étoit un Chat, vivant comme un dévot hermite,
Un Chat faisant la chatemite,
Un saint homme de Chat, bien fourré, gros & gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean Lapin pour Juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant Sa Majesté fourrée.
Grippeminaud (3) leur dit : Mes enfans, approchez,
Approchez : je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un & l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussi tôt qu'à portée il vit les contestans,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jettant des deux côtés la griffe en même tems,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits Souverains se rapportant aux Rois.

(3) Autre nom de Chat, comme Raminagrobis.

FABLE XVII.

La tête & la queue du Serpent (1).

Le Serpent a deux parties,
Du genre humain ennemies,
Tête & queue ; & toutes deux
Ont acquis un nom fameux

(1) Cette Fable se trouve dans la Vie d'*Agis & Cléomenes*, Ch. I. par *Plutarque*, qui en fait une très belle application à ceux qui, dans le Gouvernement, se livrent inconsidérément aux fantaisies du Peuple ; & c'est apparemment de-là que la Fontaine l'a tirée.

Auprès des Parques cruelles.
Si bien qu'autrefois entre elles,
Il survint de grands débats
Pour le pas.
La tête avoit toujours marché devant la queue:
La queue au Ciel se plaignit,
Et lui dit :
Je fais mainte & mainte lieue,
Comme il plaît à celle-ci.
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi?
Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur, & non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte:
Aussi-bien qu'elle, je porte
Un poison prompt & puissant.
Enfin, voilà ma requête :
C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder
A mon tour ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien,
Qu'on ne se plaindra de rien.
Le Ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchans effets.
Il devroit être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors : & la guide nouvelle,
Qui ne voyoit, au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre,
Droit aux ondes du Styx (2) elle mena sa sœur.

Malheureux les Etats tombés dans son erreur.

(2) Lui causa la mort.

FABLE XVIII.

Un Animal dans la Lune.

Pendant qu'un Philosophe assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés ;
Un autre Philosophe jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison ; & la Philosophie
Dit vrai, quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront.
Mais aussi si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe & sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La Nature ordonna ces choses sagement.
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
J'apperçois le Soleil : quelle en est la figure ?
Ici bas ce grand Corps n'a que trois pieds de tour ;
Mais si je le voyois là-haut dans son séjour,
Que seroit-ce à mes yeux que l'œil (1) de la Nature ?
Sa distance me fait juger de sa grandeur :
Sur l'angle & les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat ; j'épaissis sa rondeur :
Je le rends immobile ; & la Terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine.
Ce sens ne me nuit point par son illusion.
Mon ame, en toute occasion ;

(1) Il n'est pas fort nécessaire, ce me semble, d'expliquer comment le Soleil est l'œil de la Nature, à ceux qui croient l'entendre, & je me joins à ceux qui demandent cette explication, parceque je ne saurois la trouver.

Développe le vrai caché sous l'apparence.
Je ne suis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille, lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton (2), ma raison le redresse.
La raison décide en maîtresse.
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la Lune.
Y peut-elle être? Non. D'où vient donc cet objet?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La Lune nulle part n'a sa surface unie:
Montueuse en des lieux, en d'autres applanie,
L'ombre avec la lumiere y peut tracer souvent
Un Homme, un Bœuf, un Eléphant.
N'a gueres l'Angleterre y vit chose pareille.
La Lunette (3) placée, un animal nouveau
Parut dans cet Astre (4) si beau,
Et chacun de crier merveille.
Il étoit arrivé là haut un changement,
Qui présageoit sans doute un grand évenement.
Savoit-on si la guerre entre tant de Puissances
N'en étoit point l'effet? Le Monarque accourut:
Il favorise en Roi ces hautes connoissances.
Le Monstre dans la Lune à son tour lui parut.
C'étoit une Souris cachée entre les verres:
Dans la Lunette étoit la source de ces guerres.
On en rit: Peuple heureux! Quand pourront les François
Se donner, comme vous, entier à ces emplois?
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire.
C'est à nos ennemis de craindre les combats,

(2) Parcequ'il paroît courbé dans l'eau.

(3) Lunette d'approche, propre à regarder les Astres.

(4) Dans ce bel Astre, la Lune.

A nous de les chercher, certains que la Victoire
Amante de Louis (5) suivra par tout ses pas.
Ses Lauriers nous rendront célebres dans l'Histoire.
Même les Filles de Mémoire
Ne nous ont point quittés : nous goûtons des plaisirs:
La paix fait nos souhaits, & non point nos soupirs.
Charles (6) en sait jouir : Il sauroit dans la guerre
Signaler sa valeur, & mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvoit appaiser la querelle (7),
Que d'encens ! Est-il rien de plus digne de lui?
La carriere d'Auguste (8) a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars (9)?
O peuple trop heureux ! Quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entier aux beaux arts?

(5) Louis XIV, alors Roi de France.

(6) Charles II du nom, Roi d'Angleterre.

(7) La France étoit en guerre dans ce tems-là.

(8) Qui a presque toujours regné en paix.

(9) *Jules-César*, qui fit toujours la guerre.

Fin du septieme Livre.





LIVRE HUITIEME.

FABLE PREMIERE.

La Mort & le Mourant.

LA Mort ne surprend point le Sage:
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du tems où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce tems, hélas! embrasse tous les tems:
Qu'on le partage en jours, en heures, en momens,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut: tous sont de son domaine:
Et le premier instant, où les enfans des Rois
Ouvrent les yeux à la lumiere,
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupiere.
Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse,
La Mort ravit tout sans pudeur.
Un jour le Monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré;
Et, puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.

Un Mourant, qui comptoit plus de cent ans de vie,

Se plaignoit à la Mort, que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout-à-l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu.
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle :
Il me reste à pourvoir un arriere-neveu :
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aîle :
Que vous êtes pressante, ô Déesse cruelle !
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris.
Tu te plains sans raison de mon impatience.
Eh, n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France.
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurois trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher & du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe :
Toute chose pour toi semble être évanouie :
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourans, ou malades.
Qu'est ce que tout cela, qu'un avertissement ?
Allons Vieillard, & sans replique.
Il n'importe à la République
Que tu fasses ton testament.

La Mort avoit raison : je voudrois qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet (1),
Remerciant son hôte ; & qu'on fît son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage ?

(1) Belle image que la Fontaine a empruntée de ce Vers de Lucrece.

Cur non ut plenus vitæ conviva recedis.

Lib. III. *sur la fin.*

Tu murmures, Vieillard ; vois ces jeunes mourir,
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts (2), il eſt vrai, glorieuſes & belles,
Mais ſûres cependant, & quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier, mon zele eſt indiſcret :
Le plus ſemblable aux morts, meurt le plus à regret.

2 Que les gens de guerre rencontrent ſouvent dans la fleur de leur âge.

FABLE II.

Le Savetier & le Financier.

Un Savetier chantoit du matin juſqu'au ſoir :
C'étoit merveille de le voir,
Merveille de l'ouir : il faiſoit des paſſages (1) ;
Plus content qu'aucun des ſept Sages (2).
Son voiſin, au contraire, étant tout couſu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor.
C'étoit un homme de finance.
Si ſur le point du jour par fois il ſommeilloit,
Le Savetier alors en chantant l'éveilloit ;
Et le Financier ſe plaignoit,
Que les ſoins de la Providence
N'euſſent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger & le boire.
En ſon hôtel il fait venir
Le chanteur, & lui dit : Or çà, Sire Grégoire,
Que gagnez vous par an ? Par an ! Ma foi, Monſieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard Savetier, ce n'eſt point ma maniere

(1) Des fredons, des roulemens de voix, tels qu'en pouvoit faire un homme de ſa ſorte.

(2) De Grèce, connus ſous ce nom-là.

De compter de la sorte; & je n'entasse guere
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrappe le bout de l'année :
Chaque jour amene son pain.
Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes,)
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer : on nous ruine en Fêtes.
L'une fait tort à l'autre : & Monsieur le Curé
De quelque nouveau Saint charge toujours son Prône.
Le Financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit depuis plus de cent ans
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enferre
L'argent & sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis,
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les allarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet : & la nuit,
Si quelque Chat faisoit du bruit,
Le Chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus.
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons & mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

FABLE III.

Le Lion, le Loup & le Renard.

UN Lion décrépit, gouteux, n'en pouvant plus.
Vouloit que l'on trouvât remede à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux Rois, c'est un abus.
Celui-ci, parmi chaque espece,
Manda des Médecins : il en est de tous arts.
Médecins au Lion viennent de toutes parts :
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,
Le Renard se dispense, & se tient clos & coi.
Le Loup en fait sa cour, daube, au coucher du Roi,
Son camarade absent. Le Prince tout-à l'heure
Veut qu'on aille enfumer Renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient : est présenté ;
Et sachant que le Loup lui faisoit cette affaire :
Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincere
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage :
Mais j'étois en pélerinage ;
Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vû dans mon voyage
Gens experts & savans ; leur ai dit la langueur
Dont Votre Majesté craint à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur,
Le long âge en vous l'a détruite :
D'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude & toute fumante :
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire Loup vous servira,
S'il vous plaît de robe de chambre.
Le Roi goûte cet avis-là ;

On écorche, on taille, on démembre
Meſſire Loup. Le Monarque en ſoupa,
Et de ſa peau s'enveloppa.

Meſſieurs les Courtiſans, ceſſez de vous détruire :
Faites, ſi vous pouvez, votre cour ſans vous nuire.
Le mal ſe rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs (1) ont leur tour, d'une ou d'autre maniere :
Vous êtes dans une carriere
Où l'on ne ſe pardonne rien.

(1) Ceux qui, par de mauvais diſcours, tâchent de nuire aux autres.

FABLE IV.

Le Pouvoir des Fables

A MONSIEUR DE BARILLON (1).

La qualité d'Ambaſſadeur
Peut-elle s'abaiſſer à des contes vulgaires?
Vous puis-je offrir mes Vers & leurs graces legeres?
S'ils oſent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traités par vous de téméraires?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler, que les débats
Du Lapin & de la Belette.
Liſez-les, ne les liſez pas:
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe ſur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,

(1) Qui pour lors étoit Ambaſſadeur en Angleterre.

J'y consens : mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux Rois (2) se lassent d'être amis,
J'ai peine à digérer la chose.
N'est-il pas encor tems que Louis se repose ?
Quel autre Hercule (3) enfin ne se trouveroit las
De combattre cette Hydre (4) ? Et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?
Si votre esprit, plein de souplesse,
Par éloquence & par adresse
Peut adoucir les cœurs, & détourner ce coup,
Je vous sacrifierai cent Moutons ; c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse (5).
Cependant faites-moi la grace
De prendre en don ce peu d'encens.
Prenez en gré mes vœux ardens,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient : je n'en dirai pas plus.
Sur les Eloges, que l'envie
Doit avouer qui vous sont dûs,
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athenes autrefois, peuple vain & leger,
Un Orateur, voyant sa Patrie en danger,
Courut à la Tribune (6) ; & d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une République,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutoit pas : l'Orateur recourut
A ces figures (7) violentes
Qui savent exciter les ames les plus lentes.

(2) Louis XIV, Roi de France ; & Charles II, Roi d'Angleterre.

(3) Héros fameux par ses grands travaux.

(4) Serpent à plusieurs têtes, auquel une tête étant coupée, il en renaissoit nombre d'autres.

(5) Un Poëte, qui d'ordinaire n'est pas riche.

(6) Lieu élevé, d'où l'on haranguoit le peuple.

(7) De Rhétorique, façon de parler, qui présente à l'esprit des images vives, touchantes, &c.

Il fit parler les Morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout : personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles (8)
Etant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.
Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfans, & point à ses paroles.
Que fit le Harangueur ? Il prit un autre tour.
Cérès (9), commença t-il, faisoit voyage un jour
Avec l'Anguille & l'Hirondelle :
Un fleuve les arrête ; & l'Anguille en nâgeant,
Comme l'Hirondelle en volant,
Le traversa bien-tôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle ?
Ce qu'elle fit ? Un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi, de contes d'enfans son peuple (10) s'embarrasse
Et du péril qui le menace
Lui seul, entre les Grecs, il néglige l'effet !
Que ne demandez-vous ce que Philippe (11) fait ?
A ce reproche l'assemblée,
Par l'Apologue (12) réveillée,
Se donne entiere à l'Orateur :
Un trait de Fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athenes en ce point ; & moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si peau-d'Ane (13) m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on, je le crois : cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

(8) Le peuple.
(9) La Déesse des bleds.
(10) Les Athéniens étoient sous la protection de Cérès.
(11) Roi de Macédoine, qui leur faisoit la guerre.
(12) La Fable.
(13) Vieux conte, dont on amuse les petits enfans.

FABLE V.

L'Homme & la Puce.

PAR des vœux importuns nous fatiguons les Dieux,
Souvent pour des sujets, même indignes des hommes,
Il semble que le Ciel, sur tous tant que nous sommes,
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux;
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe & tous ses Citoyens,
Comme s'il s'agissoit des Grecs & des Troyens.

Un sot par une Puce eut l'épaule mordue,
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, se dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette Hydre au Printems revenue.
Que fais tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger?
Pour tuer une Puce il vouloit obliger
Ces Dieux à lui prêter leur foudre & leur massue.

FABLE VI.

Les Femmes & le Secret.

RIEN ne pese tant qu'un secret:
Le porter loin est difficile aux Dames;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit étant près d'elle : O Dieux ! Qu'est-ce cela
Je n'en puis plus, on me déchire !
Quoi j'accouche d'un œuf ! D'un œuf? Oui, le voilà
Frais & nouveau pondu : gardez bien de le dire,
On m'appelleroit Poule. Enfin n'en parlez pas.
La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, & promit ses grands Dieux de se taire.
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse, indiscrete & peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à-peine levé;
Et de courir chez sa voisine.
Ma commere, dit-elle, un cas est arrivé :
N'en dites rien sur-tout, car vous me feriez battre.
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystere.
Vous moquez-vous? dit l'autre: Ah, vous ne savez guere
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
La femme du Pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déja de conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits.
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout, car une autre commere
En dit quatre ; & raconte à l'oreille le fait:
Précaution peu nécessaire,
Car ce n'étoit plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grace à la Renommée,
De bouche en bouche alloit croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montoient à plus d'un cent.

FABLE

FABLE VII.

Le Chien qui porte à son cou le dîné de son Maître.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des Belles,
Ni nos mains à celle de l'or :
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidelles.

Certain Chien, qui portoit la pitance au logis,
S'étoit fait un colier du dîner de son Maître.
Il étoit tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être
Quand il voyoit un mets exquis :
Mais enfin il l'étoit ; & tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange ! On apprend la tempérance aux Chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.
Ce Chien-ci donc étant de la sorte atourné,
Un Mâtin passe, & veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espéroit d'abord ; le Chien mit bas la proie,
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.
Grand combat : D'autres Chiens arrivent.
Ils étoient de ceux-là qui vivent
Sur le public, & craignent peu les coups.
Notre Chien, se voyant trop foible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeste,
Voulut avoir sa part ; Et lui sage, il leur dit :
Point de courroux, Messieurs, mon lopin me suffit :
Faites votre profit du reste.
A ces mots, le premier il vous hape un morceau,
Et chacun de tirer, le Mâtin, la canaille,

A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille (1) ;
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une Ville,
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Echevins, Prévôt des Marchands,
Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple ; & c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, & dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre :
C'est bien-tôt le premier à prendre.

(1) Firent grand'chere. Voy le Dict. Etym. de Ménage.

FABLE VIII.

Le Rieur & les Poissons.

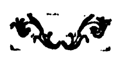
On cherche les Rieurs ; & moi je les évite.
Cet art veut sur tout autre un suprême mérite.
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchans diseurs de bons mots (1).
J'en vais, peut-être, en une Fable,
Introduire un : peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un Rieur étoit à la table

(1) Gens d'un esprit fade, pesant & superficiel, qui croyant l'avoir agréable, vif, profond & délicat, nous débitent hardiment des pensées vulgaires & très insipides, comme quelque chose d'exquis, & de véritablement plaisant, dont ils rient tous les premiers.

D'un Financier ; & n'avoit en son coin
Que de petits poissons ; tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille ;
Et puis il feint à la pareille
D'écouter leur réponse. On demeura surpris :
Cela suspendit les esprits.
Le Rieur alors, d'un ton sage,
Dit, qu'il craignoit qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.
Il s'en informoit donc à ce menu fretin :
Mais tous lui répondoient, qu'ils n'étoient point d'un âge
A savoir au vrai son destin :
Les gros en sauroient davantage.
N'en puis-je donc, Messieurs, un gros interroger ?
De dire si la compagnie,
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute : mais enfin il les sut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de Mondes (2) inconnus,
Qui n'en étoient pas revenus,
Et que depuis cent ans, sous l'abysme (3) avoient vus
Les Anciens du vaste Empire.

(2) Les Voyageurs. (3) Dans la mer.



FABLE IX.

Le Rat & l'Huître.

Un Rat, hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle,
Des Lares (1) paternels un jour se trouva sou.
Il laisse-là le champ, le grain & la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.
Si-tôt qu'il fut hors de la case,
Que le Monde, dit-il, est grand & spacieux!
Voilà les Appennins (2), & voici le Caucase (3)!
La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton, où Thétis (4) sur la rive
Avoit laissé mainte Huître; & notre Rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit il, mon pere étoit un pauvre Sire:
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déja vû le maritime Empire:
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.
D'un certain Magister le Rat tenoit ces choses,
Et les disoit à travers champs;
N'étant pas de ces Rats, qui, les livres rongeans,
Se font savans jusques aux dents.
Parmi tant d'Huîtres toutes closes,
Une s'étoit ouverte, & bâillant au Soleil,
Par un doux Zéphir réjouie,
Humoit l'air, respiroit, étoit épanouïe,
Blanche, grasse, & d'un goût, à la voir, nompareil.
D'aussi loin que le Rat voit cette Huître qui bâille,

(1) De sa maison.

(2) Hautes Montagnes qui regnent le long de l'Italie.

(3) Grande Montagne en Asie.

(4) Déesse de la mer, pour la mer même.

Qu'apperçois-je ? dit il, c'est quelque victuaille ;
Et si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chere, ou jamais.
Là-dessus maître Rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs (5), car l'Huître tout d'un coup
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette Fable contient plus d'un enseignement.
Nous y voyons premiement,
Que ceux, qui n'ont du monde aucune expérience,
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement ;
Et puis, nous y pouvons apprendre,
Que tel est pris qui croyoit prendre.

(5) On m'a assuré qu'il est assez ordinaire de voir des Rats qui ont actuellement donné dans ce piege. Mais la Fable n'est pas moins ingénieuse, ni moins instructive, pour être fondée sur la vérité.

FABLE X.

L'Ours & l'Amateurs des Jardins.

CERTAIN Ours montagnard, Ours à demi léché,
Confiné par le sort dans un Bois solitaire,
Nouveau Bellerophon (1), vivoit seul & caché.
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire

(1) Prince valeureux, qui après avoir mis à fin les plus terribles avantures, accablé d'une noire mélancolie, se retira dans un désert, dit Homere, pour rompre tout commerce avec les hommes: Je n'ai garde de mettre ici les paroles du Poëte. Du Grec ! Eh, qui s'attendroit à voir du Grec dans des Notes sur les Fables de la Fontaine? Cette bigarrure choqueroit infailliblement la fleur des plus beaux esprits de ce siecle.

N'habite pas long tems chez les gens ſequeſtrés (2).
Il eſt bon de parler, & meilleur de ſe taire,
Mais tous deux ſont mauvais alors qu'ils ſont outrés.
Nul animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'Ours habitoit ;
Si bien, que tout Ours qu'il étoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triſte vie.
Pendant qu'il ſe livroit à la mélancolie,
Non loin de-là certain vieillard
S'ennuyoit auſſi de ſa part.
Il aimoit les Jardins, étoit Prêtre de Flore (3),
Il l'étoit de Pomone (4) encore :
Ces deux emplois ſont beaux : mais je voudrois parmi,
Quelque doux & diſcret ami.
Les Jardins parlent peu, ſi ce n'eſt dans mon Livre.
De façon que laſſé de vivre
Avec des gens muets, notre homme un beau matin
Va chercher compagnie, & ſe met en campagne.
L'Ours, porté d'un même deſſein,
Venoit de quitter ſa montagne :
Tous deux, par un cas ſurprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur : mais comment eſquiver ? & que faire ?
Se tirer en Gaſcon d'une ſemblable affaire
Eſt le mieux : il ſut donc diſſimuler ſa peur.
L'Ours, très mauvais complimenteur,
Lui dit : Vien-t'en me voir. L'autre reprit, Seigneur,
Vous voyez mon logis ; ſi vous vouliez me faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'eſt peut-être pas
De Noſſeigneurs les Ours le manger ordinaire,
Mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte ; & d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivés, les voila ſe trouvant bien enſemble ;

(2) Séparés des autres.
(3) Déeſſe des Fleurs.
(4) Déeſſe des Fruits.

Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul, qu'avec des sots,
Comme l'Ours en un jour ne disoit pas deux mots,
L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'Ours alloit à la chasse, apportoit du gibier :
Faisoit son principal métier
D'être bon émoucheur (5), écartoit du visage
De son ami dormant ce parasite aîlé
Que nous avons Mouche appellé.
Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer,
Mit l'Ours au désespoir, il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il. Et voici comme.
Aussi-tôt fait que dit ; le fidelle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudroit un sage ennemi.

(5) De chasser les mouches qui venoient piquer son ami.

FABLE XI.

Les deux Amis.

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa (1) ;
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,

(1) Pays au Sud-Est de l'Afrique.

Et mettoit à profit l'absence du Soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en allarme,
Il court chez son intime, éveille les Valets:
Morphée (1) avoit touché le seuil de ce Palais.
L'ami couché s'étonne, il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre: & dit: Il vous arrive peu
De courir quand on dort: vous me paroissiez homme
A mieux user du tems destiné pour le somme;
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici: s'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul? Une Esclave assez belle
Etoit à mes côtés, voulez-vous qu'on l'appelle?
Non; dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point:
Je vous rends grace de ce zele.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu:
J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vîte accouru.
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux, que t'en semble, Lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur:
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

(1) Le Dieu du sommeil: c'est-à-dire, tout le monde dormoit dans ce palais.



FABLE XII.

Le Cochon, la Chevre, & le Mouton.

Une Chevre, un Mouton, avec un Cochon gras,
Montés sur même char, s'en alloient à la Foire.
Leur divertissement ne les y portoit pas :
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'Histoire ;
Le Charton n'avoit pas dessein
De les mener voir Tabarin (1).
Dom Pourceau crioit en chemin,
Comme s'il avoit eu cent Bouchers à ses trousses :
C'étoit une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au secours :
Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le Charton dit au Porc : Qu'as-tu tant à te plaindre ?
Tu nous étourdis tous ; que ne te tiens-tu coi ?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire :
Regarde ce Mouton, a-t-il dit un seul mot ?
Il est sage. Il est un sot,
Repartit le Cochon : s'il savoit son affaire,
Il crieroit comme moi du haut de son gosier ;
Et cette autre personne honnête
Crieroit tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La Chevre de son lait, le Mouton de sa laine.
Je ne sais pas s'ils ont raison :
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toît & ma maison.

(1) Nom d'un Farceur, pour toute la Troupe.

Et mettoit
Un de nos
Il court ch
Morphée (
L'ami cou
Vient trou
De courir
A mieux
N'auriez-v
En voici :
J'ai mon
De couche
Etoit à me
Non ; dit

Vous m'êt
J'ai craint

Qui d'eux
Cette diffic
Qu'un am
Il cherche

(2) Le Di
dormoit d

Pour venir à notre affaire,
Mes Contes, à son avis,
Sont obscurs. Les beaux esprits
N'entendent pas toute chose.
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchifre sans glose :
Amenons des Bergers ; & puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les Loups & les Moutons.

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante,
Ah ! Si vous connoissiez comme moi certain mal,
Qui nous plaît & qui nous enchante ;
Il n'est bien sous le Ciel qui vous parût égal.
Souffrez qu'on vous le communique ;
Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrois je vous tromper ? vous, pour qui je me pique
Des plus doux sentimens que puisse avoir un cœur.
Amarante aussi-tôt replique :
Comment l'appellez-vous, ce mal ? Quel est son nom ?
L'Amour. Ce mot est beau : dites - moi quelques marques
A quoi je le pourrai connoître : Que sent-on ?
Des peines, près de qui le plaisir des Monarques
Est ennuyeux & fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une Forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit, on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, & qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un Berger du village,
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On soupire à son souvenir,
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire ;
On a peur de le voir, encor qu'on le desire.
Amarante dit à l'instant,
Oh ! oh ! C'est-là ce mal que vous me prêchez tant ?
Il ne m'est pas nouveau : je pense le connoître.

Tircis à son but croyoit être,
Quand la Belle ajouta : Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant.
L'autre pensa mourir de dépit & de honte.

Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte;
Et qui font le marché d'autrui.

FABLE XIV.

Les Obseques de la Lionne.

La femme du Lion mourut :
Aussi-tôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le Prince
De certains complimens de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa Province,
Que les Obseques se feroient
Un tel jour, en tel lieu : ses Prévôts y seroient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le Prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna.
Les Lions n'ont point d'autre Temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leur patois Messieurs les Courtisans.

Je définis la Cour, un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaît au Prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître;

Peuple Caméleon (1), peuple singe (2) du maître :
On diroit qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien-là que les gens sont de simples ressorts (3).

Pour revenir à notre affaire,
Le Cerf ne pleura point. Comment l'eût-il pû faire
Cette mort le vengeoit : la Reine avoit jadis
Etranglé sa femme & son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avoit vu rire.
La colere du Roi, comme dit Salomon,
Est terrible, & sur-tout celle du Roi Lion :
Mais ce Cerf n'avoit pas accoûtumé de lire.
Le Monarque lui dit : Chétif hôte des Bois,
Tu ris ! tu ne suis pas ces gémissantes voix !
Nous n'appliquerons point sur tes membres prophanes
Nos sacrés ongles : venez, Loups,
Vengez la Reine ; immolez, tous,
Ce traître à ses augustes manes.
Le Cerf reprit alors : Sire, le tems des pleurs
Est passé : la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre les fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs Elysiens (4) j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque-tems le desespoir du Roi :

(1) Animal qui prend la couleur du lieu où il est : celle du verd, du jaune, du rouge, sur un tapis verd, jaune, rouge, &c.

(2) Servile imitateur du maître.

(3) Sans raisonnement, sans sentiment, comme Descartes le dit des Animaux brutes.

(4) Lieu des Enfers où sont les Bienheureux.

J'y prens plaisir. A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier, Miracle, Apothéose (5).
Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les Rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges;
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appas, vous serez leur ami.

(5) Déification, pour dire : *La voilà au rang des Dieux.*

FABLE XV.

Le Rat & l'Eléphant.

Se croire un personnage (1), est fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un Bourgeois:
C'est proprement le mal François.
La sotte vanité nous est particuliere.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre maniere:
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un Rat des plus petits voyoit un Eléphant
Des plus gros, & railloit le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage (2)

(1) Une personne considérable.

(2) C'est-à-dire, fort haut.

Une Sultane (3) de renom,
Son Chien, son Chat, & sa Guenon,
Son Perroquet, sa Vieille, & toute sa maison,
S'en alloit en pélerinage.
Le Rat s'étonnoit que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place,
Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importans.
Mais qu'admirez vous tant en lui, vous autres hommes ?
Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfans ?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les Eléphans.
Il en auroit dit davantage,
Mais le Chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant,
Qu'un Rat n'est pas un Eléphant.

(3) La femme d'un Prince d'Orient.

FABLE XVI.

L'Horoscope.

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un pere eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter,
Sur le sort de sa géniture,
Les Diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit, que des Lions sur-tout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge,
Jusqu'à vingt ans, point davantage.

Le pere, pour venir à bout
D'une précaution, sur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son Palais.
Il pouvoit, sans sortir, contenter son envie;
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint. Mais, quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le desir.
Il savoit le sujet des fatales défenses;
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondoit par-tout en tableaux,
Et que la laine (1) & les pinceaux (2)
Traçoient de tous côtés chasses & paysages,
En cet endroit, des animaux,
En cet autre, des personnages.
Le jeune homme s'émeut voyant peint un Lion.
Ah, monstre! cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre & dans les fers. A ces mots il se livre
Aux transports violens de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra,
Ce clou le blesse, il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'ame; & cette chere tête,
Pour qui l'art d'Esculape (3) en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

(1) Les Tapisseries.
(2) Les Tableaux.
(3) Dieu de la Médecine & de la Chirurgie.

MESME PRÉCAUTION nuisit au Poëte Æschile (4) :
Quelque Devin le menaça, dit-on,
De la chûte d'une maison.
Aussi-tôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toîts, sous les Cieux.
Un Aigle, qui portoit en l'air une Tortue,
Passa par-là, vit l'homme, & sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Etant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie afin de la casser :
Le pauvre Æschile ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte,
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte :
Mais je l'en justifie, & maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la Nature
Se soit lié les mains, & nous les lie encor,
Jusqu'au point de marquer dans les Cieux notre sort.
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de tems ;
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce Berger & ce Roi sont sous même Planette ;
L'un d'eux porte le sceptre & l'autre la houlette.
Jupiter (5) le vouloit ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter ? Un corps sans connoissance.
D'où vient donc que son influence
Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde ?
Comment percer des airs la campagne profonde ?
Percer Mars (6), le Soleil, & des vuides sans fin ?
Un atôme la peut détourner en chemin :

(4) Ancien Poëte Grec, dont il nous reste quelques Tragédies.

(5) C'est une des grandes planettes.

(6) Autre planette au-dessous de Jupiter.

Où l'iront retrouver les faiseurs d'Horoscope (7) ?
L'Etat où nous voyons l'Europe,
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu ;
Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a su.
L'immense éloignement, le point & sa vîtesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur foiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions ?
Notre sort en dépend : sa course entresuivie,
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;
Et ces gens veulent au compas,
Tracer le cours de notre vie !

Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Æschile
N'y font rien. Tout aveugle & menteur qu'est cet art ;
Il peut frapper au but une fois entre mille ;
Ce sont des effets du hazard.

(7) Charlatans qui veulent nous faire accroire qu'ils voient clairement tout le bien & tout le mal qui doit arriver à une personne, par la situation où se trouvent les planettes dans le moment de sa naissance. De tous les métiers, celui de Charlatan est le plus aisé à apprendre. Deux choses suffisent pour le savoir parfaitement : La premiere, la crédulité des hommes, qui ne dépend pas du Charlatan, mais dont il s'assure bien-tôt par le moyen de la seconde, qui consiste à leur dire hardiment qu'il sait fort bien ce qui lui est absolument inconnu.



FABLE XVII.

L'Ane & le Chien.

IL se faut entr'aider, c'est la loi de nature.
L'Ane un jour pourtant s'en moqua :
Et ne sais comme il y manqua ;
Car il est bonne créature.
Il alloit par pays accompagné du Chien,
Gravement, sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit : l'Ane se mit à paître :
Il étoit alors dans un pré,
Dont l'herbe étoit fort à son gré.
Point de chardons pourtant, il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas toujours être si délicat ;
Et faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.
Notre Baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le Chien, mourant de faim,
Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie,
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain.
Point de réponse, mot : le Roussin d'Arcadie (1)
Craignit qu'en perdant un moment,
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit long-tems la sourde oreille :
Enfin il répondit : Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
Car il te donnera sans faute à son réveil
Ta portion accoûtumée :
Il ne sauroit tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un Loup
Sort du bois, & s'en vient : autre bête affamée.

(1) Sobriquet de l'Ane. Voi. Liv. VI. Fable XIX ; Note (1).

L'Ane appelle auſſi-tôt le Chien à ſon ſecours.
Le Chien ne bouge, & dit : Ami : je te conſeille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille :
Il ne ſauroit tarder : détale vîte, & cours.
Que ſi ce Loup t'atteint, caſſe-lui la machoire.
On t'a ferré de neuf ; &, ſi tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau diſcours
Seigneur Loup étrangla le Baudet ſans remede.
Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

FABLE XVIII.

Le Baſſa & le Marchand.

Un Marchand Grec, en certaine contrée,
Faiſoit trafic. Un Baſſa (1) l'appuyoit,
Dequoi le Grec en Baſſa le payoit,
Non en marchand : tant c'eſt chere denrée
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtoit tant,
Que notre Grec s'alloit par tout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puiſſance,
Lui vont offrir leur ſupport en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoiſſance
Qu'à ce Marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute : avec eux il s'engage :
Et le Baſſa du tout eſt averti ;
Même on lui dit qu'il jouera, s'il eſt ſage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un meſſage (2)
Pour Mahomet, droit en ſon Paradis,
Et ſans tarder : ſinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde,

(1) Un Gouverneur de Province.
(2) Les envoyant trouver Mahomet dans l'autre monde.

Il a des gens tout prêts pour le venger.
Quelque poiſon l'enverra protéger
Les Trafiquans qui ſont en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc ſe comporta
Comme Alexandre (3) : & plein de confiance
Chez le Marchand tout droit il s'en alla ;
Se mit à table. On vit tant d'aſſurance
En ſes diſcours & dans tout ſon maintien,
Qu'on ne crut point qu'il ſe doutât de rien.
Ami, dit il, je ſais que tu me quittes ;
Même l'on veut que j'en craigne les ſuites :
Mais je te crois un trop homme de bien :
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage (4).
Je n'en dis pas là-deſſus davantage.
Quant à ces gens qui penſent t'appuyer,
Ecoute-moi : Sans tant de dialogue,
Et de raiſons qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un Apologue.

Il étoit un Berger, ſon Chien, & ſon Troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
D'un Dogue de qui l'ordinaire
Etoit un pain entier. Il falloit bien & beau
Donner cet animal au Seigneur du village.
Lui Berger, pour plus de ménage,
Auroit deux ou trois Mâtinaux,
Qui, lui dépenſant moins, veilleroient aux troupeaux,
Bien mieux que cette bête ſeule.
Il mangeoit plus que trois. Mais on ne diſoit pas
Qu'il avoit auſſi triple gueule
Quand les Loups livroient des combats.
Le Berger s'en défait : il prend trois Chiens, de taille
A lui dépenſer moins, mais à fuir la bataille.

(3) Qui prit une médecine de la main de ſon Médecin, quoiqu'on lui eût écrit que ce Médecin devoit l'empoiſonner.

(4) De poiſon.

Lee Troupeau s'en sentit : & tu te sentiras
Du choix de semblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
Le Grec le crut. Ceci montre aux Provinces
Que tout compté, mieux vaut en bonne-foi
S'abandonner à quelque puissant Roi,
Que s'appuyer de plusieurs petits Princes.

FABLE XIX.

L'avantage de la Science.

Entre deux Bourgeois d'une Ville,
S'émût jadis un différend.
L'un étoit pauvre, mais habile :
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Vouloit emporter l'avantage ;
Prétendoit que tout homme sage
Etoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme sot : car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite ?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disoit-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considérable ;
Mais, dites-moi, tenez-vous table ?
Que sert à vos pareils de lire incessamment ?
Ils sont toujours logés à la troisieme chambre,
Vêtus au mois de Juin comme au mois de Décembre,
Ayant pour tout Laquais leur ombre seulement.
La République a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien :
Je ne sais d'homme nécessaire,
Que celui dont le luxe épand beaucoup de biens

Nous en usons, Dieu sait: notre plaisir occupe
L'Artisan, le Vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, & vous, qui dédiez
A Messieurs les gens de Finance,
De méchans Livres bien payés.
Ces mots, remplis d'impertinence,
Eurent le sort qu'ils méritoient.
L'homme lettré se tût, il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satyre.
Mars (1) détruisit le lieu que nos gens habitoient.
L'un & l'autre quitta sa Ville.
L'ignorant resta sans asyle:
Il reçut par tout des mépris.
L'autre reçut par-tout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots; le savoir a son prix.

(1) La guerre ruina cette Ville.

FABLE XX.

Jupiter & les Tonnerres.

JUPITER, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs:
Remplissons de nouveaux hôtes (1)
Les Cantons de l'Univers,
Habités par cette race
Qui m'importune & me lasse.
Va-t'en, Mercure, aux Enfers:
Amene-moi la Furie
La plus cruelle des trois.

(1) D'autres hommes, après avoir exterminé ceux qui habitoient alors sur la terre.

Race, que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois.
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.

O vous, Rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez, entre la colere
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.

Le Dieu dont l'aîle est legere (2),
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires Sœurs.
A Tisiphone & Megere
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fiere,
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Seroit bien tôt du domaine
Des Déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide (3).
Il la renvoie : & pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le pere même de ceux
Qu'il menaçoit de ces feux,

(2) Mercure, Messager des Dieux.

(3) Nom général des Furies, que les Grecs nommerent *Eumenides*, du mot *Eumenès*, qui signifie en Grec *doux & benin* : ce peuple superstitieux s'imaginant apparemment que par ce titre flatteur, il pourroit adoucir Tisiphone & ses deux Sœurs, qui ne respiroient en effet que rage, fureur & malignité.

Se contenta de leur crainte ;
Il n'embrassa que l'enceinte
D'un Désert inhabité.
Tout pere frappe à côté (4).
Qu'arriva-il ? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit ;
Et l'assembleur de nuage (5)
Jura le Styx (6), & promit
De former d'autres orages :
Ils seroient sûrs. On sourît :
On lui dit qu'il étoit pere ;
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres Dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcan (7) entreprit l'affaire.
Ce Dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux.
L'un, jamais ne se fourvoie,
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie.
L'autre s'écarte en son cours :
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte ;
Bien souvent même il se perd,
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.

(4) Ayant peur de faire du mal à son Enfant.

(5) Epithete qu'Homere donne très souvent à Jupiter.

(6) Fleuve de l'Enfer, par qui les Dieux juroient.

(7) Ou Vulcain, Dieu du feu.



FABLE XXI.

Le Faucon & le Chapon.

UNE traîtresse voix bien souvent vous appelle ;
Ne vous pressez donc nullement :
Ce n'étoit pas un sot, non, non, & croyez m'en,
Que le Chien (1) de Jean de Nivelle.

Un Citoyen du Mans, Chapon de son métier,
Etoit sommé de comparoître
Pardevant les lares (2) du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui crioient, pour déguiser la chose ;
Petit, petit, petit : mais loin de s'y fier,
Le Normand & demi (3) laissoit les gens crier.
Serviteur, disoit-il, votre appât est grossier :
On ne m'y tient pas ; & pour cause.
Cependant un Faucon (4) sur sa perche voyoit
Notre Manceau qui s'enfuyoit.
Les Chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise, en un plat : honneur dont la volaille
Se seroit passée aisément.
L'Oiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné : Vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser, & revenir au Maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre ?

(1) Qui s'enfuyoit quand on l'appelloit.
(2) La Cuisine.
(3) Nom que l'on donne aux Manceaux.
(4) Oiseau dressé pour la chasse.

Il t'attend, es-tu sourd? Je n'entens que trop bien,
Repartit le Chapon : Mais que me veut-il dire?
Et ce beau Cuisinier armé d'un grand couteau?
Reviendrois-tu pour cet appeau?
Laisse-moi fuir, cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler,
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeller.
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de Faucons,
Que j'y vois mettre de Chapons,
Tu ne me ferois pas un semblable reproche.

FABLE XXII.

Le Chat & le Rat.

QUATRE animaux divers, le Chat Grippe-fromage,
Triste oiseau le Hibou, Ronge-maille le Rat,
Dame Belette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux & sauvage.
Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce Pin
L'homme tendit ses rets. Le Chat de grand matin
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet : il y tombe, en danger de mourir;
Et mon Chat de crier, & le Rat d'accourir :
L'un plein de désespoir, & l'autre plein de joie;
Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre Chat dit : Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit :
Viens m'aider à sortir du piege où l'ignorance
M'a fait tomber : c'est à bon droit

Que seul entre les tiens, par amour singuliere,
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, & j'en rends graces aux Dieux;
J'allois leur faire ma priere;
Comme tout dévot Chat en use les matins.
Ce rezeau me retient: ma vie est en tes mains:
Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense
En aurai-je? reprit le Rat.
Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le Chat.
Dispose de ma griffe, & sois en assurance:
Envers & contre tous je te protégerai;
Et la Belette mangerai
Avec l'époux de la Chouette:
Ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit, Idiot!
Moi ton Libérateur? Je ne suis pas si sot.
Puis il s'en va vers sa retraite.
La Belette étoit près du trou.
Le Rat grimpe plus haut; il y voit le Hibou:
Dangers de toutes parts: le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au Chat, & fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, & puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroît en cet instant.
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque tems de-là, notre Chat vit de loin
Son Rat qui se tenoit alerte & sur ses gardes.
Ah! mon frere, dit il, viens m'embrasser: ton soin
Me fait injure; tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie!
Et moi, reprit le Rat, pense-tu que j'oublie
Ton naturel? Aucun traité
Peut-il forcer un Chat à la reconnoissance?
S'assûre-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité?

FABLE XXIII.

Le Torrent & la Riviere.

Avec grand bruit & grand fracas
Un Torrent tomboit des montagnes :
Tout fuyoit devant lui, l'horreur suivoit ses pas ;
Il faisoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osoit passer
Une barriere si puissante :
Un seul vit des Voleurs ; & se sentant presser,
Il mit entr'eux & lui cette onde menaçante.
Ce n'étoit que menace & bruit sans profondeur :
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes Voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une Riviere dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible & tranquille
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile.
Point de bords escarpés, un sable pur & net.
Il entre ; & son cheval le met
A couvert des Voleurs, mais non de l'onde noire :
Tous deux au Styx allerent boire (1) ;
Tous deux à nager malheureux
Allerent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux :
Il n'en est pas ainsi des autres.

(1) Se noyerent.

FABLE XXIV.

L'Education.

Laridon & César, freres dont l'origine
Venoit de Chiens fameux, beaux, bien faits & hardis,
A deux maîtres divers échus au tems jadis,
Hantoient, l'un les Forêts, & l'autre la Cuisine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom:
Mais la diverse nourriture
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain Marmiton
Nomma celui-ci Laridon.
Son frere, ayant couru mainte haute aventure;
Mis maint Cerf aux abois, maint Sanglier abattu,
Fut le premier Cesar que la gente chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fît en ses enfans dégénérer son sang.
Laridon négligé témoignoit sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance:
Tourne-broches (1) par lui rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyans les hasards,
Peuple (2) antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses ayeux ni son pere:
Le peu de soin, le tems, tout fait qu'on dégénere.
Faute de cultiver la nature & ses dons,
O combien de Césars deviendront Laridons!

(1) Chiens dressés à faire tourner une roue, dont le mouvement fait tourner la broche.

(2) D'un naturel directement contraire à celui des Chiens hardis & courageux.

FABLE XXV.

Les deux Chiens & l'Ane mort.

Les Vertus devroient être sœurs,
Ainsi que les Vices sont freres :
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque guères ;
J'entens de ceux qui n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des Vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées,
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt : l'autre est prudent,
mais froid.

Parmi les animaux, le Chien se pique d'être
Soigneux, & fidelle à son maître :
Mais il est sot, il est gourmand.
Témoins ces deux Mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un Ane mort qui flottoit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos Chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens,
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes.
J'y crois voir quelque chose; Est-ce un Bœuf, un Cheval?
Hé ! qu'importe, quel animal ;
Dit l'un de ces Mâtins : voilà toujours curée (1).
Le point est de l'avoir : car le trajet est grand ;
Et de plus il nous faut nâger contre le vent.
Bûvons toute cette eau ; notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bien-tôt à sec, & ce sera
Provision pour la semaine.

(1) De quoi manger.

Voilà mes Chiens à boire : ils perdirent l'haleine ;
Et puis la vie : ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti. Quand un sujet l'enflamme ;
L'impossibilité disparoît à son ame.
Combien fait-il de vœux ? Combien perd-il de pas ?
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire.
Si j'arrondissois mes Etats !
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats !
Si j'apprenois l'Hébreu, les Sciences, l'Histoire !
Tout cela c'est la mer à boire.
Mais rien à l'homme ne suffit :
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudroit quatre corps ; encor loin d'y suffire,
A mi chemin je crois que tous demeureroient :
Quatre Mathusalems (1) bout à bout ne pourroient
Mettre à fin ce qu'un seul desire.

(1) Nul homme n'a vécu si long-tems que Mathusalem.

FABLE XXVI.

Démocrite (1) *& les Abdéritains.*

Que j'ai toujours haï les pensées du Vulgaire !
Qu'il me semble profane, injuste & téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chose & lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !
Le Maître d'Epicure (2) en fit l'apprentissage.

(1) Un des plus grands Philosophes de l'Antiquité, né à Abdere.

(2) Autre célebre Philosophe, à qui la Fontaine donne *Démocrite* pour Maître à très juste titre : car quoiqu'Epicure n'eût jamais vû Démocrite, c'est des Ouvrages de Démocrite qu'il tire les grands principes sur lesquels il bâtit son systême.

Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi ?
Aucun n'est prophete chez soi.
Ces gens étoient les fous, Démocrite le sage.
L'erreur alla si loin, qu'Abdere (3) députa
Vers Hippocrate (4), & l'invita,
Par lettres & par ambassade,
A venir rétablir la raison du Malade.
Notre Concitoyen, disoient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'estimerions plus, s'il étoit ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les Mondes ne limite (5) :
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce songe, il y joint les atômes,
Enfans d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;
Et mesurant les Cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connoît l'Univers, & ne se connoît pas.
Un tems fut qu'il savoit accorder les débats :
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin Mortel, sa folie est extrême.
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens (6) :
Cependant il partit : Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le Sort cause : Hippocrate arriva dans le tems
Que celui, qu'on disoit n'avoir raison ni sens,
Cherchoit, dans l'homme & dans la bête,
Quel siege a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes (7) d'un cerveau
L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume,

(3) Ville de Thrace, dont les Habitans étoient généralement fort stupides, au jugement des Grecs.

(4) Le Prince de la Médecine.

(5) Opinion particuliere de Démocrite, qui a été renouvellée de nos jours.

(6) par la raison marquée ci-devant dans la Note (3), où j'ai dit un mot des Habitans d'Abdere.

(7) Les ventricules, les sinuosités, les différentes parties du cerveau.

Et ne vit presque pas son ami s'avancer :
Attaché selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser.
Le Sage est ménager du tems & des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles ;
Et beaucoup raisonné sur l'homme & sur l'esprit,
Ils tomberent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un & l'autre dit.

Le récit précédent suffit
Pour montrer que le Peuple est Juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lû dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu ?

FABLE XXVII.

Le Loup & le Chasseur.

FUREUR d'accumuler, Monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des Dieux ;
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage ?
Quel tems demandes-tu pour suivre mes leçons ?
L'Homme, sourd à ma voix, comme à celle du Sage,
Ne dira-t-il jamais : C'est assez, jouissons ?
Hâte-toi, mon ami : tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre.
Jouis. Je le ferai. Mais quand donc ? Dès demain.
Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.
Jouis dès aujourd'hui : redoute un sort semblable
A celui du Chasseur & du Loup de ma Fable.

Le premier, de son arc avoit mis bas un Daim.

Un Fan de Biche passe, & le voilà soudain
Compagnon du défunt ; tous deux gisent sur l'herbe.
La proie étoit honnête, un Daim avec un Fan :
Tout modeste Chasseur en eût été content :
Cependant un Sanglier, monstre énorme & superbe,
Tente encor notre Archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque & ses ciseaux
Avec peine y mordoient : (1) la Déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abbatit.
C'étoit assez de biens. Mais quoi ? Rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le tems que le Porc revient à soi, l'Archer
Voit le long d'un sillon une Perdrix marcher ;
Surcroît chétif aux autres têtes,
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le Sanglier, rappellant les restes de sa vie,
Vient à lui, le décoût (2), meurt vengé sur son corps ;
Et la Perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse aux Convoiteux.
L'Avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit en passant ce spectacle piteux.
O Fortune ! dit-il, je te promets un Temple.
Quatre corps étendus ! Que de biens ! Mais pourtant
Il faut les ménager, ces rencontres sont rares.
(Ainsi s'excusent les avares.)
J'en aurai, dit le Loup, pour un mois, pour autant.
Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre semaines,
Si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours ; & mangeons cependant

(1) Le Sanglier conserva quelque tems un reste de vie, quoique sa blessure fût mortelle.

(2) Le déchire avec ses défenses.

La corde de cet arc ; il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau, l'odeur me le témoigne assez.
En disant ces mots il se jette
Sur l'arc qui se détend, & fait de la sagette (3)
Un nouveau Mort ; mon Loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte : il faut que l'on jouisse :
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun ;
La convoitise perdit l'un,
L'autre périt par l'avarice.

(3) La flèche dressée sur l'Arc. *Sagette*, vieux mot, formé de *Sagitta*, qui veut dire flèche. *Sagette* étoit encore en usage du tems de *Regnier* : témoin ces vers qui méritent d'être retenus.

Ainsi les actions aux langues sont sujettes :
Mais ces divers rapports sont de foibles sagettes,
Qui blessent seulement ceux qui sont mal armés.
Sat. V. v. 25, &c.

Fin du huitieme Livre.



LIVRE NEUVIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Dépositaire infidele.

GRACE aux Filles de Mémoire,
J'ai chanté des Animaux ;
Peut-être d'autres Héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le Loup, en langue des Dieux,
Parle au Chien dans mes ouvrages.
Les Bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages :
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant :
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la Scene
Des Trompeurs, des Scélérats,
Des Tyrans & des Ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force Sots, force Flatteurs.
Je pourrois y joindre encore
Des légions de Menteurs.

Tout homme ment, dit le Sage.
S'il n'y mettoit seulement
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes:
Mais que tous, tant que nous sommes,
Nous mentions, grand & petit,
Si quelqu'autre l'avoit dit,
Je soutiendrois le contraire.
Et même qui mentiroit
Comme Esope, & comme Homere,
Un vrai menteur ne seroit.
Le doux charme de maint songe,
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.
L'un & l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, & plus, s'il se peut.
Comme eux ne ment pas qui veut;
Mais mentir comme sut faire
Un certain Dépositaire
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant, & d'un sot.
Voici le fait. Un Trafiquant de Perse,
Chez son voisin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer, dit il, quand il fut de retour.
Votre fer! Il n'est plus: j'ai regret de vous dire
Qu'un Rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens: mais qu'y faire? Un grenier
A toujours quelque trou. Le Trafiquant admire
Un tel prodige, & feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin; puis à souper convie
Le pere, qui s'excuse, & lui dit en pleurant:
Dispensez moi, je vous supplie;

Tous plaiſirs pour moi ſont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie.
Je n'ai que lui : que dis-je ? hélas ! je ne l'ai plus.
On ne l'a dérobé. Plaignez mon infortune.
Le Marchand répartit : Hier au ſoir ſur la brune,
Un Chat-huant s'en vint votre fils enlever :
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le pere dit : Comment voulez vous que je croie
Qu'un Hibou pût jamais emporter cette proie ?
Mon fils, en un beſoin, eût pris le Chat-huant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment,
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je,
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les Chats-huants d'un pays,
Où le quintal (1) de fer par un ſeul Rat ſe mange,
Enlevent un garçon peſant un demi cent ?
L'autre vit où tendoit cette feinte aventure :
Il rendit le fer au Marchand,
Qui lui rendit ſa géniture.

Même diſpute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux étoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microſcope (2).
Tout eſt Géant chez eux : Ecoutez-les, l'Europe
Comme l'Afrique aura des monſtres à foiſon.
Celui-ci ſe croyoit l'hyperbole permiſe.
J'ai vu, dit il, un Chou plus grand qu'une maiſon.
Et moi, dit l'autre, un Pot auſſi grand qu'une Egliſe.
Le premier ſe moquant, l'autre reprit : Tout doux,
On le fit pour cuire vos choux.
L'homme au pot fut plaiſant : l'homme au fer fut habile.

(1) Le poids de cent livres.

(2) Verre qui groſſit beaucoup les objets qu'on regarde à travers.

Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir, par raison, combattre son erreur :
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

FABLE II.

Les deux Pigeons.

Deux Pigeons s'aimoient d'amour tendre:
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frere ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel. Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor si la saison s'avançoit davantage !
Attendez les Zéphirs : Qui vous presse ? Un Corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que Faucons, que rézeaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frere a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, & le reste ?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le desir de voir & l'humeur inquiete
L'emporterent enfin. Il dit, Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frere.

Je le desennuirai : quiconque ne voit guere
N'a guere à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étois là, telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : & voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Séche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie :
Dans un champ à l'écart voit du bled répandu,
Voit un Pigeon auprès, cela lui donne envie :
Il y vole, il est pris : ce bled couvroit d'un las
Les menteurs & traîtres appas.
Le las étoit usé, si bien que de son aîle,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt ; & le pis du destin
Fut qu'un certain Vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle,
Et les morceaux du las qui l'avoit attrapé,
Sembloit un forçat échappé (1).
Le Vautour s'en alloit le lier (2), quand des nues
Fond à son tour un Aigle aux aîles étendues.
Le Pigeon profita du conflit des voleurs (3),
S'envola, s'abbatit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiroient par cette aventure :
Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié,
Prit sa fronde, & du coup tua plus d'à-moitié
La volatille malheureuse,
Qui maudissant sa curiosité,

(1) Un Galérien qui s'est sauvé traînant sa chaîne.

(2) *Lier* se dit, lorsque l'Oiseau enleve sa proie dans ses serres.

(3) Du combat de ces Oiseaux de proie, qui se disputoient le pauvre Pigeon.

Traînant l'aîle, & tirant le pied,
Demi morte & demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna:
Que bien, que mal, elle arriva,
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints; & je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payerent leurs peines.

Amans, heureux Amans, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau:
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé: je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre & ses trésors,
Contre le Firmament & sa voûte céleste,
Changé les Bois, changé les lieux,
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable & jeune Bergere,
Pour qui, sous le fils de Cythere,
Je servis, engagé par mes premiers sermens.
Hélas! Quand reviendront de semblables momens?
Faut-il que tant d'objets, si doux & si charmans,
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiete?
Ah! Si mon cœur osoit encore se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le tems d'aimer?

FABLE III.

Le Singe & le Léopard.

Le Singe avec le Léopard
Gagnoient de l'argent à la Foire:
Ils affichoient chacun à part.

L'un d'eux disoit : Messieurs, mon mérite & ma gloire
Sont connus en bon lieu ; le Roi m'a voulu voir ;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, & mouchetée.
La bigarrure plaît : partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait, bientôt chacun sortit.
Le Singe de sa part disoit : Venez de grace,
Venez, Messieurs : je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité, dont on vous parle tant,
Mon voisin Léopard l'a sur soi seulement :
Moi je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette Ville
Arrive en trois bateaux (1), exprès pour vous parler ;
Car il parle, on l'entend, il sait danser, baler,
Faire des tours de toute sorte,

(1) C'est une façon de parler fort usitée encore parmi le peuple de Paris. Lorsqu'on lui surfait, par exemple, du poisson, comme le Merlan, le Maquereau, &c ; l'acheteur, pour en ravaler le prix, répond, ironiquement, au vendeur : *Oh ! je le vois bien, ce Poisson est venu en trois bateaux*. Celui qui, le premier, imagina ce trait, trouva plaisant de comparer la méchante petite barque d'un pêcheur à un vaisseau Marchand, richement chargé, qui auroit été escorté par deux Vaisseaux de guerre, d'où le propriétaire prend droit d'augmenter le prix de ses marchandises à proportion de ce que lui a coûté le convoi. La plaisanterie plût au Peuple : & ici la Fontaine a trouvé le moyen de la mettre agréablement en œuvre, quelque fade qu'elle soit en elle-même. Car pour relever plaisamment le merite du Singe, il lui fait dire à lui-même, qu'il vient d'arriver à Paris *en trois bateaux* : & par-là, tout le ridicule de cette expression, que le peuple n'emploie jamais que dans un sens ironique, tombe directement sur *Gille* :

Cousin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en son vivant.

Paſſer en des cerceaux : & le tout pour ſix blancs :
Non, Meſſieurs, pour un ſou : ſi vous n'êtes contens
Nous rendrons à chacun ſon argent à la porte.

Le Singe avoit raiſon : ce n'eſt pas ſur l'habit
Que la diverſité me plaît, c'eſt dans l'eſprit :
L'une fournit toujours des choſes agréables,
L'autre, en moins d'un moment, laſſe les regardans.
Oh, que de grands Seigneurs, au Léopard ſemblables,
N'ont que l'habit pour tous talens !

FABLE IV.

Le Glan & la Citrouille.

DIEU fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet Univers, & l'aller parcourant,
Dans les Citrouilles je la treuve.

Un Villageois, conſidérant
Combien ce fruit eſt gros, & ſa tige menue,
A quoi ſongeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette Citrouille là :
Hé, parbleu, je l'aurois pendue
A l'un des Chênes que voilà.
C'eût été juſtement l'affaire,
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'eſt dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conſeil de celui que prêche ton Curé :
Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
Le Glan, qui n'eſt pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend il pas en cet endroit ?
Dieu s'eſt mépris. Plus je contemple
Ces fruits ainſi placés, plus il ſemble à Garo

Que l'on a fait un quiproquo (1).
Cette réflexion embarrassant notre homme ;
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un Chêne aussi-tôt il va prendre son somme.
Un Glan tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille ; & portant la main sur son visage,
Il trouve encor le Glan pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage :
Oh, oh, dit-il, je saigne ! Et que seroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce Glan eût été Gourde (2) ?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison :
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison.

(1) Une mépri[s]e. moins grosse qu'une Ci-
(2) Espece de Calebasse trouille.

FABLE V.

L'Ecolier, le Pédant, & le Maître d'un Jardin.

CERTAIN Enfant, qui sentoit son College,
Doublement sot & doublement fripon,
Par le jeune âge & par le privilege
Qu'ont les Pédans de gâter la raison,
Chez un voisin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs & fruits. Ce voisin en Automne
Des plus beaux dons (1) que nous offre Pomone
Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportoit son tribut ;
Car au Printems il jouissoit encore

(1) Les plus beaux fruits.

Des plus beaux dons (2) que nous présente Flore (3).
Un jour dans son jardin il vit notre Ecolier,
Qui grimpant, sans égard, sur un arbre fruitier,
Gâtoit jusqu'aux boutons, douce & frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance.
Même il ébranchoit l'arbre; & fit tant à la fin
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au Maître de la Classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortege d'enfans.
Voilà le Verger plein de gens
Pires que le premier. Le Pédant, de sa grace,
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite:
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple; & dont toute sa suite
Se souvint à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile & Ciceron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant, que la maudite engeance
Eut le tems de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les Pieces d'eloquence
Hors de leur place, & qui n'ont point de fin;
Et ne sais bête au monde pire
Que l'Ecolier, si ce n'est le Pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement.

(2) Les plus belles fleurs. (3) Déesse des fleurs.

FABLE VI.

Le Statuaire & la Statue de Jupiter.

Un bloc de marbre (1) étoit si beau,
Qu'un Statuaire en fit l'emplette :
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
Sera-t-il Dieu, table ou cuvete ?

Il sera Dieu : même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains : faites des vœux :
Voilà le Maître de la Terre.

L'artisan exprima si bien
Le caractere de l'Idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter, que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'Image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du Sculpteur,
Le Poète autrefois n'en dut guere,
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.

Il étoit enfant en ceci :
Les enfans n'ont l'ame occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue

(1) Piece de marbre, telle qu'on l'a tirée de la carriere.

L'erreur Payenne qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment
Les intérêts de leur chimere.
Pigmalion (2) devint amant
De la Vénus dont il fut pere.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes.
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

(2) Sculpteur, qui devint amoureux d'une Statue d'ivoire qu'il avoit faite lui-même. Voyez les Métamorphoses d'*Ovide*, Liv. X. Fab. IX.

FABLE VII.

La Souris métamorphosée en Fille.

UNE Souris tomba du bec d'un Chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée ;
Mais un Bramin (1) le fit ; je le crois aisément,
Chaque Pays a sa pensée.
La Souris étoit fort froissée :
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu : mais le peuple Bramin
Le traite en frere : ils ont en tête
Que notre ame, au sortir d'un Roi,
Entre dans un Ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au Sort : c'est là l'un des points de leur loi.
Pythagore (2) chez eux a puisé ce mystere.
Sur un tel fondement le Bramin crut bien faire

(1) Nom qu'on donne aux Prêtres chez les Persans idolatres.

(2) Qui a enseigné la Métempsycose, ou le passage d'une ame dans plusieurs corps successivement.

De

De prier un Sorcier, qu'il logeât la Souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au tems jadis.
Le Sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, & telle & si gentille,
Que le fils de Priam (3) pour elle auroit tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la Grecque Beauté.
Le Bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux :
Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux.
En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
Soleil, s'écria lors le Bramin à genoux,
C'est toi qui seras notre gendre.
Non, dit-il, ce Nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits.
Je vous conseille de le prendre.
Eh bien, dit le Bramin au Nuage volant,
Es-tu né pour ma fille? Hélas, non ; car le Vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée (4).
Le Bramin fâché, s'écria :
O Vent donc, puisque Vent y a,
Viens dans les bras de notre Belle.
Il accouroit : un Mont en chemin l'arrêta.
L'étœuf (5) passant à celui-là,
Il le renvoie, & dit: J'aurois querelle
Avec le Rat ; & l'offenser

(3) Pâris, qui enleva la belle Helene, femme de Menelas.

(4) Vent du Nord, l'un des plus violens.

(5) Le mot d'*étœuf*, qui signifie proprement *la balle dont on joue à la longue paume*, est employé ici dans un sens figuré, pour désigner une fille, qui ayant été offerte en mariage à plusieurs différens partis, est renvoyée de l'un à l'autre, nul d'eux ne se croyant en droit de l'accepter. Enfin, échue au Mont, pour dire qu'elle est encore balottée par le Mont ; la Fontaine ajoute :
L'étœuf passant à celui-là,
Il le renvoie.
Ce qui fait une image assez juste & fort plaisante.

Ce seroit être fou, lui qui peut me percer.
Au mot de Rat, la Demoiselle
Ouvrit l'oreille ; il fut l'époux.
Un Rat ! Un Rat ; c'est de ces coups
Qu'Amour fait, témoin telle & telle :
Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient : Cette Fable
Prouve assez bien ce point : mais à la voir de près,
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
Car quel époux n'est point au Soleil préferable.
En s'y prenant ainsi ? Dirai-je qu'un Géant
Est moins fort qu'une Puce ? Elle le mord pourtant.
Le Rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,
La Belle au Chat, le Chat au Chien,
Le Chien au Loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay (5) jusqu'au Soleil eût enfin remonté ;
Le Soleil eût joui de la jeune Beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsycose :
Le Sorcier du Bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prens droit là-dessus contre le Bramin même :
Car il faut, selon son systême,
Que l'Homme, la Souris, le Ver, enfin chacun
Aille puiser son ame en un trésor commun,
Toutes sont donc de même trempe ;
Mais agissant diversement
Selon l'organe seulement,
L'une s'éleve, & l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps, si bien organisé,
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au Soleil ? un Rat eut sa tendresse.

Tout débattu, tout bien pesé,
Les ames des Souris, & les ames des Belles

(5) Auteur Indien, inventeur de quelques Fables.

Sont très différentes entre elles.
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire, à la loi par le Ciel établie.
Parlez au Diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

FABLE VIII.

Le Fou qui vend la Sagesse.

JAMAIS auprès des Fous ne te mets à portée :
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.
On en voit souvent dans les Cours.
Le Prince y prend plaisir; car ils donnent toujours
Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.

Un fol alloit criant par tous les carrefours,
Qu'il vendoit la sagesse : & les mortels crédules
De courir à l'achat, chacun fut diligent.
On essuyoit force grimaces :
Puis on avoit, pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plûpart s'en fâchoient; mais que leur servoit-il?
C'étoient les plus mocqués : le mieux étoit de rire,
Ou de s'en aller sans rien dire
Avec son soufflet & son fil.
De chercher du sens à la chose,
On se fut fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant
De ce que fait un fou? Le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil & du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes un jour alla trouver un Sage,

Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit: Ce sont ici Hiéroglyphes tout purs (1):
Les gens bien conseillés, & qui voudront bien faire,
Entre eux & les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil: sinon, je les tiens sûrs
De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé, ce fou vend la sagesse.

(1) Le Sage, que la Fontaine introduit ici, donnant un sens raisonnable à l'action d'un fou, laquelle, dans l'intention de ce fou, ne signifioit peut-être rien du tout, non plus qu'à l'égard de ceux à qui le fou s'étoit adressé, compare cette action à des Hiéroglyphes, figures mystérieuses, destinées à désigner des vices & des vertus, des qualités divines & humaines, sur des rapports plus arbitraires que réels entre la figure & la chose signifiée, ce qui, pour l'ordinaire, en rend l'explication fort obscure & fort incertaine pour tout autre que pour celui qui les a imaginées. Comme ces sortes de figures faisoient une partie considérable de la Religion des Egyptiens, ils les nommoient *Hiéroglyphes*, c'est-à-dire, *figures sacrées*.

FABLE IX.

L'Huître & les Plaideurs.

Un jour deux Pélerins sur le sable rencontrent
Une Huître, que le flot y venoit d'apporter:
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent;
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissoit déja pour amasser la proie,
L'autre le pousse, & dit: Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pû l'appercevoir
En sera le gobeur, l'autre le verra faire.
Si par-là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci;

Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre ; & je l'ai vûe avant vous, sur ma vie.
Eh bien, vous l'avez vûe, & moi je l'ai sentie.
Pendant tout ce bel incident
Perrin Dandin arrive (1) : ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'Huître, & la gruge,
Nos deux Messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit, d'un ton de Président,
Tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens, & qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui :
Comptez ce qu il en reste à beaucoup de familles :
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui ;
Et ne laisse aux Plaideurs que le sac & les quilles.

(1) Fameux Appointeur de debats, dont Rabelais a rendu le nom très célèbre. *Pantagruel*, Livre III. Chap. 37. 41.

FABLE X

Le Loup & le Chien maigre.

Autrefois Carpillon fretin,
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poële à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.
Le Pêcheur eut raison : Carpillon n'eut pas tort.
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors, de quelque trait encor.

Certain Loup, aussi sot que le Pêcheur fut sage,

Trouvant un Chien hors du village,
S'en alloit l'emporter : le Chien représenta
Sa maigreur. Jà ne plaise à votre Seigneurie
De me prendre en cet état-là :
Attendez, mon Maître marie
Sa fille unique ; & vous jugez
Qu'étant de nôce il faut malgré moi que j'engraisse.
Le Loup le croit, le Loup le laisse.
Le Loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son Chien n'est point meilleur à prendre.
Mais le drôle étoit au logis.
Il dit au Loup par un treillis :
Ami, je vais sortir ; & si tu veux attendre,
Le Portier du logis & moi
Nous serons tout-à-l'heure à toi.
Ce portier du logis étoit un Chien énorme,
Expédiant les Loups en forme (1).
Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il, & de courir. Il étoit fort agile,
Mais il n'étoit pas fort habile :
Ce Loup ne savoit pas encore bien son métier.

(1) Qui les étrangloit.

FABLE XI.

Rien de trop.

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempéramment
Que le Maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? Nullement.

Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guere.
Le bled, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien souvent épuise les guerets :
En superfluités s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins, tant le luxe fait plaire.
Pour corriger le bled, Dieu permit aux Moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons :
Tout au travers ils se jetterent,
Gâterent tout, & tout brouterent ;
Tant que le Ciel permit aux Loups
D'en croquer quelques-uns ; ils les croquerent tous ;
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâcherent :
Puis le Ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abuserent
A leur tour des ordres divins.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.
Il faudroit faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est ame vivante
Qui ne peche en ceci. *Rien de trop* est un point
Dont on parle sans cesse, & qu'on n'observe point.

FABLE XII.

Le Cierge.

C'EST du séjour des Dieux que les Abeilles viennent :
Les premieres, dit-on, s'en allerent loger

Au mont Hymette (1), & se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les Zéphyrs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du Ciel,
Enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en françois la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie:
Maint Cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre, en brique au feu durcie,
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie;
Et nouvel Empedocle (2), aux flammes condamné
Par sa propre & pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné;
Ce Cierge ne savoit grain de Philosophie.
Tout en tout est divers: ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empedocle de cire au brasier se fondit:
Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

(1) Hymette étoit une montagne célébrée par les Poëtes, située dans l'Attique, & où les Grecs recueilloient d'excellent miel. J'ai lû quelque part qu'à présent on le réserve tout pour le Grand Seigneur. C'est à la Fontaine qu'appartient cette Note jusqu'à ces mots *d'excellent miel.*

(2) Empedocle étoit un Philosophe ancien, qui ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jetta dedans par une vanité ridicule; & trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit, & que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du mont. Autre Note qui a été faite par la Fontaine.

FABLE XIII.

Jupiter & le Passager.

O COMBIEN le péril enrichiroit les Dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire!

Mais

Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guere
De ce qu'on a promis aux Cieux;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier:
Il ne se sert jamais d'Huissier.
Eh, qu'est-ce donc que le tonnerre?
Comment appellez-vous ces avertissemens?

Un Passager pendant l'orage
Avoit voué cent bœufs au Vainqueur des Titans,
Il n'en avoit pas un: vouer cent Eléphans
N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os, quand il fut au rivage:
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prens mon vœu, le voilà;
C'est un parfum de Bœuf que ta grandeur respire.
La fumée, est ta part: je ne te dois plus rien.
Jupiter fit semblant de rire:
Mais après quelques jours le Dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des Voleurs; & n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talens d'or,
Bien comptés, & d'un tel trésor:
On l'avoit enterré dedans telle Bourgade.
L'endroit parut suspect aux Voleurs, de façon
Qu'à notre Prometteur l'un dit: Mon camarade,
Tu te moques de nous; meurs, & va chez Pluton (1)
Porter tes cent talens en don.

(1) Dieu des Enfers.

FABLE XIV.

Le Chat & le Renard.

Le Chat & le Renard, comme beaux petits Saints,
S'en alloient en pélerinage.
C'étoient deux vrais Tartufs, deux *Archipatelins*.(1),
Deux francs Pate-pelus, qui des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, & partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputerent.
La dispute est d'un grand secours:
Sans elle on dormiroit toujours.
Nos Pélerins s'égosillerent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le Renard au Chat dit enfin:
Tu prétens être fort habile,
En sais tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac.
Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac,
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que-si, que-non, tous deux étant ainsi,
Une meute appaisa la noise.
Le Chat dit au Renard: Fouille en ton sac, ami;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagême sûr: Pour moi, voici le mien.
A ces mots sur un arbre il grimpa bel & bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent Terriers, mit cent fois en défaut (2)
Tous les confreres de Brifaut.
Par-tout il tenta des asyles;

(1) De francs hypocrites.
(2) Leur donna le change, les dérouta en cent manieres différentes.

Et ce fut par-tout sans succès :
La fumée (3) y pourvut, ainsi que les Bassets (4).
Au sortir d'un Terrier deux Chiens, aux pieds agiles,
L'étranglerent du premier bond.

Le trop d'expédiens peut gâter une affaire :
On perd du tems au choix: on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

(3) Quand un Renard est dans un Terrier, on l'enfume pour l'obliger d'en sortir.

(4) Certains petits Chiens qui entrent sous terre.

FABLE XV.

Le Mari, la Femme & le Voleur.

Un Mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa femme,
Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux.
Jamais œillade de la Dame,
Propos flatteur & gracieux,
Mot d'amitié, ni doux soûrire,
Déifiant (1) le pauvre Sire,
N'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois, c'étoit un mari.
Il ne tint point à l'hymenée,
Que, content de sa destinée,
Il n'en remerciât les Dieux.
Mais quoi ! Si l'amour n'assaisonne
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,
Et n'ayant caressé son mari, de sa vie ;

(1) Capable de le rendre heureux comme un Dieu.

Il en faifoit fa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre femme eut fi grand peur,
Qu'elle chercha quelque affurance
Entre les bras de fon époux.
Ami voleur, dit-il, fans toi ce bien fi doux
Me feroit inconnu. Prens donc en récompenfe
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienféance;
Prens le logis auffi. Les voleurs ne font pas
Gens honteux, ni fort délicats:
Celui-ci fit fa main. J'infere de ce conte
Que la plus forte paffion,
C'eft la peur : elle fait vaincre l'averfion,
Et l'amour quelquefois : quelquefois il la domte (1):
J'en ai pour preuve cet Amant,
Qui brûla fa maifon pour embraffer fa Dame,
L'emportant à travers la flamme.
J'aime affez cet emportement;
Le conte m'en a plû toujours infiniment.
Il eft bien d'une ame Efpagnole,
Et plus grande encore que folle.

(1) Et quelquefois c'eft l'Amour qui dompte la peur: témoin cet amant qui brûla fa maifon, pour emporter fa maîtreffe au travers des flammes.

FABLE XVI.

Le Tréfor & les deux Hommes.

Un homme n'ayant plus ni crédit, ni reffource,
Et logeant le diable en fa bourfe,
C'eft-à-dire, n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De fe pendre, & finir lui-même fa mifere;
Puifqu'auffi bien fans lui la faim le viendroit faire;

Genre de mort qui ne duit pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention, une vieille masure
Fut la scene (1) où devoit se passer l'aventure :
Il y porte une corde ; & veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille & peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse & l'emporte,
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter ; ronde au non, la somme plut au Sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, & trouve son argent
Absent.
Quoi ! dit il, sans mourir, je perdrai cette somme !
Je ne me pendrai pas ! Et vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai.
Le laqs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme :
Celui-ci se l'attache, & se pend bien & beau.
Ce qui le consola, peut-être,
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.
Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.

L'Avare rarement finit ses jours sans pleurs :
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parens, ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la fortune fit ?
Ce sont-là de ses traits : elle s'en divertit.
Plus le tour est bizarre, & plus elle est contente.
Cette Déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre :
Et celui qui se pendit,
S'y devoit le moins attendre.

(1) L'endroit, le lieu choisi.

FABLE XVII.

Le Singe & le Chat.

BERTRAND avec Raton, l'un Singe, & l'autre Chat,
Commensaux d'un logis, avoient un commun Maître.
D'animaux malfaisans c'étoit un très bon plat :
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage.
Bertrand déroboit tout : Raton, de son côté,
Etoit moins attentif aux Souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardoient rôtir des marons.
Les escroquer étoit une très bonne affaire :
Nos galans y voyoient double profit à faire,
Leur bien premierement, & puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : Frere, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître.
Tire-moi ces marons. Si Dieu m'avoit fait naitre
Propre à tirer marons du feu,
Certes, marons verroient beau jeu.
Aussi-tôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
D'une maniere délicate,
Ecarte un peu la cendre, & retire les doigts ;
Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un maron, puis deux, & puis trois en escroque ;
Et cependant Bertrand les croque.
Un servante vient : adieu mes gens. Raton
N'étoit pas content, ce dit-on.

Auſſi ne le ſont pas la plûpart de ces Princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des Provinces,
Pour le profit de quelque Roi.

FABLE XVIII.

Le Milan & le Roſſignol.

APRÈS que le Milan (1), manifeſte voleur,
Eut répandu l'allarme en tout le voiſinage,
Et fait crier ſur lui les enfans du village,
Un Roſſignol tomba dans ſes mains, par malheur.
Le héraut du Printems (2) lui demande la vie.
Auſſi-bien, que manger en qui n'a que le ſon ?
Ecoutez plutôt ma chanſon;
Je vous raconterai Terée & ſon envie.
Qui, Terée (3) ? Eſt-ce un mets propre pour les Milans ?
Non pas, c'étoit un Roi, dont les feux violens
Me firent reſſentir leur ardeur criminelle :
Je m'en vais vous en dire une chanſon ſi belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.
Le Milan alors lui replique :
Vraiment, nous voici bien ; lorſque je ſuis à jeun,
Tu me viens parler de Muſique.
J'en parle bien aux Rois. Quand un Roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles :
Pour un Milan, il s'en rira :
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

(1) Gros oiſeau de proie.
(2) Parcequ'il l'annonce par ſon chant.
(3) Mari de Prognée, ſœur de Philoméle. Celle-ci fut changée en Roſſignol, Prognée, en Hirondelle, & Terée en Hupe, pour avoir violé ſa belle ſœur.

FABLE XIX.

Le Berger & son Troupeau.

QUOI ! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécille !
Toujours le Loup m'en gobera !
J'aurai beau les compter : Ils étoient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin ;
Robin mouton qui, par la ville,
Me suivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit suivi jusques au bout du Monde.
Hélas ! De ma musette, il entendoit le son :
Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah ! le pauvre Robin mouton !
Quand Guillot eut fini cette oraison funebre ;
Et rendu de Robin la mémoire célebre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, & jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme ;
Cela seul suffiroit pour écarter les Loups.
Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous
De ne bouger non-plus qu'un terme (1).
Nous voulons, dirent ils, étouffer le glouton,
Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, & leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fut nuit,
Il arriva nouvel encombre.
Un Loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un Loup, ce n'en étoit que l'ombre.

(1) Pierre que l'on met dans les campagnes, pour distinguer le bien des différens propriétaires.

Haranguez de méchans soldats,
Ils promettront de faire rage :
Mais au moindre danger, adieu tout leur courage :
Votre exemple & vos cris ne les retiendront pas.

Fin du neuvieme Livre.





LIVRE DIXIEME.

FABLE PREMIERE.

Les deux Rats, le Renard & l'Œuf.

DISCOURS

A MADAME DE LA SABLIERE.

Iris, je vous louerois, il n'est que trop aisé;
Mais vous avez cent fois notre encens refusé,
En cela peu semblable au reste des mortelles
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point, je souffre cette humeur;
Elle est commune aux Dieux, aux Monarques, aux
Belles.
Ce breuvage vanté par le Peuple rimeur,
Le Nectar que l'on sert au Maître du Tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les Dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point.
D'autres propos chez vous récompensent ce point:
Propos, agréables commerces,
Où le hazard fournit cent matieres diverses:

Jusques-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde, & sa croyance :
La bagatelle, la science,
Les chimeres, le rien, tout est bon : Je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre, où Flore épand ses biens :
Sur differentes fleurs l'Abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais,
Qu'en ces Fables aussi j'entremêle des traits
De certaine Philosophie,
Subtile, engageante, & hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez-vous, ou non,
Oüi parler ? Ils disent donc
Que la Bête est une machine ;
Qu'en elle tout se fait sans choix & par ressorts :
Nul sentiment, point d'ame, en elle tout est corps.
Telle est la Montre, qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle & sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde.
La premiere y meut la seconde,
Une troisieme suit, elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la Bête est toute telle.
L'objet la frappe en un endroit :
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle :
Le sens de proche en proche aussi-tôt la reçoit.
L'impression se fait : mais comment se fait-elle ?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvemens, que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelqu'autre de ces états.
Mais ce n'est point cela ; ne vous y trompez pas.

Qu'eſt-ce donc? Une Montre. Et nous? C'eſt autre
choſe.
Voici de la façon que Deſcartes l'expoſe :
Deſcartes, ce mortel dont on eût fait un Dieu
Chez les Payens, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'eſprit; comme entre l'huître &
l'homme,
Le tient tel de nos gens, franche bête de ſomme.
Voici, dis-je, comment raiſonne cet Auteur.
Sur tous les Animaux, enfans du Créateur,
J'ai le don de penſer, & je ſais que je penſe.
Or, vous ſavez, Iris, de certaine ſcience,
Que quand la bête penſeroit,
La bête ne réfléchiroit
Sur l'objet, ni ſur ſa penſée.
Deſcartes va plus loin, & ſoutient nettement
Qu'elle ne penſe nullement.
Vous n'êtes point embarraſſée
De le croire; ni moi. Cependant, quand au Bois,
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ſes efforts
A confondre & brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux Cerf, & de dix cors,
En ſuppoſe un plus jeune, & l'oblige, par force,
A préſenter aux Chiens une nouvelle amorce :
Que de raiſonnemens pour conſerver ſes jours!
Le retour ſur ſes pas, les malices, les tours,
Et le change, & cent ſtratagêmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur
ſort!
On le déchire après ſa mort;
Ce ſont tous ſes honneurs ſuprêmes.

Quand la Perdrix
Voit ſes petits
En danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle,

Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la bleſſée, & va traînant de l'aîle,
Attirant le Chaſſeur & le Chien ſur ſes pas,
Détourne le danger, ſauve ainſi ſa famille;
Et puis quand le Chaſſeur croit que ſon Chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend ſa volée, & rit
De l'homme, qui confus, des yeux en vain la ſuit.

Non loin du Nord il eſt un Monde,
Où l'on ſait que les Habitans
Vivent, ainſi qu'aux premiers tems,
Dans une ignorance profonde.
Je parle des humains: car quant aux animaux,
Ils y conſtruiſent des travaux,
Qui des torrens groſſis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un & l'autre rivage.
L'édifice réſiſte, & dure en ſon entier:
Après un lit de bois, eſt un lit de mortier.
Chaque Caſtor agit: commune en eſt la tâche:
Le vieux y fait marcher le jeune ſans relâche.
Maint maître d'œuvre y court, & tient haut le bâton.
La République de Platon,
Ne ſeroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils ſavent en hyver élever leurs maiſons,
Paſſent les Etats ſur des ponts,
Fruit de leur art, ſavant ouvrage,
Et nos pareils ont beau le voir,
Juſqu'à préſent tout leur ſavoir
Eſt de paſſer l'onde à la nage.

Que ces Caſtors ne ſoient qu'un corps vuide d'eſprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.
Mais voici beaucoup plus: écoutez ce récit,
Que je tiens d'un Roi plein de gloire.
Le Défenſeur du Nord vous ſera mon garant;
Je vais citer un Prince aimé de la Victoire;

Son nom seul est un mur à l'Empire Ottoman:
C'est le Roi Polonois, jamais un Roi ne ment.
Il dit donc que sur sa frontiere
Des animaux, entr'eux, ont guerre de tout tems:
Le sang, qui se transmet des peres aux enfans,
En renouvelle la matiere.
Ces animaux, dit-il, sont germains du Renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siecle où nous sommes.
Corps-de-garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, & mille inventions
D'une pernicieuse & maudite science,
Fille du Styx, & Mere des Héros,
Exercent sur ces Animaux
Le bon sens & l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Acheron nous devroit
Rendre Homere. Ah! s'il le rendoit,
Et qu'il rendit aussi le Rival d'Epicure (1)!
Que diroit ce dernier sur ces exemples-ci?
Ce que j'ai déja dit, qu'aux Bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci;
Que la mémoire est corporelle;
Et que pour en venir aux exemples divers,
Que j'ai mis au jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même évenement.
Nous agissons tout autrement:
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine:

(1) Descartes.

Je ſens en moi certain agent:
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il eſt diſtinct du corps, ſe conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même:
De tous nos mouvemens, c'eſt l'arbitre ſuprême.
Mais comment le corps l'entend-il?
C'eſt-là le point. Je vois l'outil
Obéir à la main: mais la main, qui la guide?
Eh! qui guide les Cieux, & leur courſe rapide?
Quelque Ange eſt attaché peut-être à ces grands corps.
Un Eſprit vit en nous, & meut tous nos reſſorts:
L'impreſſion ſe fait: le moyen, je l'ignore.
On ne l'apprend qu'au ſein de la Divinité;
Et s'il faut en parler avec ſincérité,
Deſcarte l'ignoroit encore.
Nous & lui, là-deſſus, nous ſommes tous égaux.
Ce que je ſais, Iris, c'eſt qu'en ces animaux,
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet eſprit n'agit pas, l'homme ſeul eſt ſon temple.
Auſſi faut-il donner à l'animal un point,
Que la plante après-tout n'a point.
Cependant la plante reſpire:
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?

Deux Rats cherchoient leur vie, ils trouverent un œuf.
Le dîné ſuffiſoit à gens de cette eſpece:
Il n'étoit pas beſoin qu'ils trouvaſſent un Bœuf.
Pleins d'appetit & d'allegreſſe,
Ils alloient de leur œuf manger chacun ſa part;
Quand un Quidam parut. C'étoit maître Renard:
Rencontre incommode & fâcheuſe.
Car comment ſauver l'œuf? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant enſemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner,

C'étoit chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue ;
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
Puis, malgré quelques heurts & quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit.

Pour moi, si j'en étois le maître,
Je leur en donnerois aussi-bien qu'aux enfans.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerois à l'animal,
Non point une raison selon notre maniere,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort (2).
Je subtiliserois un morceau de matiere (3),
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atôme (4), extrait de la lumiere (5),
Je ne sais quoi, plus vif & plus mobile encor
Que le feu : car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée ; & sort-il pas de l'or

(2) Tel que Descartes *l'attribue* à tous les Animaux différens de l'Homme.

(3) Je le supposerois, je l'imaginerois composé de parties extrêmement subtiles. *Pour savoir ce que l'esprit humain peut inférer de cette supposition*, *Voyez* la Note (6).

(4) Dont les parties seroient de beaucoup plus petites que le plus petit atôme.

(5) Et plus subtiles que les parties qui composent la lumiere.

Des

Des entrailles du plomb ? Je rendrois mon ouvrage (6)
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un Singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois notre lot infiniment plus fort ;
Nous aurions un double trésor :
L'un, cette ame pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, foûs, enfans, idiots,
Hôtes de l'Univers, sous le nom d'Animaux :
L'autre, encore une autre ame entre nous & les Anges,
Commune en un certain degré :
Et ce trésor à part créé
Suivroit parmi les airs les célestes phalanges (7),
Entreroit dans un point sans en être pressé,
Ne finiroit jamais quoiqu'ayant commencé :
Choses réelles quoiqu'étranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du Ciel en nous ne paroîtroit
Qu'une tendre & foible lumiere :
L'organe étant plus fort, la raison perceroit
Les ténebres de la matiere,
Qui toujours envelopperoit
L'autre ame imparfaite & grossiere.

(6) Mais cet Ouvrage n'étant toujours que pure matiere, on aura beau donner à cette matiere des parties mille & mille fois plus subtiles & plus mobiles que celles du Feu & de la Lumiere, nul Philosophe, assez sincere pour n'affirmer que ce qu'il comprend véritablement, ne pourra jamais nous faire comprendre, ni comprendre lui-même, qu'à force de subtiliser la matiere, & d'augmenter l'activité de ses parties, on puisse *la rendre capable de sentir & de juger* : & c'est aussi ce qu'il ne se croira jamais en droit d'affirmer, quoi qu'en puissent dire des Philosophes d'un autre caractere, qui ne font pas de difficulté de décider pour les autres, ce qu'ils ne sauroient se prouver à eux-mêmes.

(7) Les Esprits bienheureux.

FABLE II.

L'Homme & la Couleuvre.

Un homme vit une Couleuvre :
Ah! Méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'Univers.
A ces mots, l'animal pervers
(C'est le Serpent que je veux dire,
Et non l'homme, on pourroit aisément s'y tromper)
A ces mots, le Serpent se laissant attrapper,
Est pris, mis en un sac; & ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue.
Symbole des ingrats, être bon aux méchans,
C'est être sot : meurs donc. Ta colere & tes dents
Ne me nuiront jamais. Le Serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : S'il falloit condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourroit-on pardonner?
Toi-même tu te fais ton procès. Je me fonde
Sur tes propres leçons; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les : ta justice
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :
Selon ces loix condamne-moi;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise,
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le Serpent, c'est l'homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles :
Je pourrois décider; car ce droit m'appartient :

Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le reptile.
Une Vache étoit-là : l'on l'appelle, elle vient ;
Le cas est proposé. C'étoit chose facile,
Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeller ?
La Couleuvre a raison, pourquoi dissimuler ?
Je nourris celui-ci depuis longues années :
Il n'a, sans mes bienfaits, passé nulles journées ;
Tout n'est que pour lui seul ; mon lait & mes enfans
Le font à la maison revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avoient altérée ; & mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin, me voilà vieille ; il me laisse en un coin
Sans herbe : s'il vouloit encore me laisser paître !
Mais je suis attachée ; & si j'eusse eu pour maître
Un Serpent, eût-il sû jamais pousser si loin
L'ingratitude ? Adieu : j'ai dit ce que je pense.
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au Serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit ?
C'est une radoteuse, elle a perdu l'esprit.
Croyons ce Bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le Bœuf vient à pas lents :
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portoit les soins les plus pesans,
Parcourant, sans cesser, ce long cercle de peines,
Qui revenant sur soi ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, & vend aux animaux :
Que cette suite de travaux
Pour récompense avoit, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré : puis quand il étoit vieux,
On croyoit l'honorer, chaque fois que les hommes
Achetoient de son sang l'indulgence des Dieux (1).
Ainsi parla le Bœuf. L'homme dit : Faisons taire

(1) L'égorgeoient, pour appaiser les Dieux par son sang.

Cet ennuyeux déclamateur.
Il cherche de grands mots, & vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. L'Arbre étant pris pour Juge,
Ce fut bien pis encor. Il servoit de refuge,
Contre le chaud, la pluie, & la fureur des vents:
Pour nous seuls il ornoit les jardins & les champs.
L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sût faire;
Il courboit sous les fruits: cependant pour salaire
Un rustre l'abattoit, c'étoit-là son loyer,
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au Printems, ou du fruit en Automne;
L'ombre, l'Eté; l'Hiver, les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondoit-on (2) sans prendre la coignée (3)?
De son tempérament il eût encore vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là.
Du sac & du Serpent aussi-tôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les Grands.
La raison les offense: ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupedes & gens,
Et Serpens.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire?
Parler de loin; ou bien se taire.

(2) Que n'en coupoit-on les branches inutiles?

(3) Pour l'abattre tout-à-fait.



FABLE III.

La Tortue & les deux Canards.

Une Tortue étoit, à la tête legere (1),
Qui lasse de son trou voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangere:
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux Canards, à qui la Commere
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire:
Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique (2).
Vous verrez mainte République,
Maint Royaume, maint peuple; & vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant (3). On ne s'attendoit guere
De voir Ulysse en cette affaire.
La Tortue écouta la proposition.
Marché fait, les Oiseaux forgent une machine
Pour transporter la Pélérine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher prise:
Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.
La Tortue enlevée, on s'étonne par-tout,
De voir aller, en cette guise,
L'animal lent & sa maison,
Justement au milieu de l'un & l'autre Oison.
Miracle, crioit-on: Venez voir dans les nues
Passer la Reine des Tortues.
La Reine: Vraiment oui; je la suis en effet:

(1) Folle, imprudente.

(2) Une des quatre parties du Monde.

(3) Héros Grec, qui fut engagé dans de longs voyages, après la Prise de Troye.

Ne vous en moquez point. Elle eut beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose ;
Car lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle créve aux pieds des regardans.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, & sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage,
Ce sont enfans tous d'un lignage.

FABLE IV.

Les Poissons & le Cormoran.

Il n'étoit point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un Cormoran (1) n'eût mis à contribution.
Viviers & réservoirs lui payoient pension :
Sa cuisine alloit bien : mais lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal (2),
La même cuisine alla mal.
Tout Cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets, ni rezeaux,
Souffroit une disette extrême.
Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagême,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un Etang
Cormoran vit une Ecrevisse.
Ma Commere, dit il, allez tout à l'instant
Porter un avis important

(1) Gros Oiseau qui se nourrit de poisson.
(2) Lui eut ôté les forces nécessaires, pour aller à la pêche lui-même.

A ce peuple. Il faut qu'il périsse :
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'Ecrevisse en hâte s'en va
Conter le cas : grande est l'émûte.
On court, on s'assemble, on députe
A l'Oiseau. Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis ? Quel est votre garant ?
Etes-vous sûr de cette affaire ?
N'y savez-vous remede ? & qu'est-il bon de faire ?
Changer de lieu, dit-il. Comment le ferons-nous ?
N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,
L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul, que Dieu seul & moi, n'en connoît les chemins :
Il n'est demeure plus secrette.
Un vivier, que Nature y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république.
On le crut. Le peuple aquatique,
L'un après l'autre fut porté,
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là ; Cormoran, le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit, à leurs dépens,
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu ; puisque l'humaine engeance
En auroit aussi bien croqué sa bonne part ;
Qu'importe qui vous mange ? Homme, ou Loup : toute pance
Me paroît une à cet égard :
Un jour plutôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

**

FABLE V.

L'Enfouisseur & son Compere.

Un Pincemaille (1) avoit tant amassé,
Qu'il ne savoit où loger sa finance.
L'avarice, compagne & sœur de l'ignorance,
Le rendoit fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire :
Car il en vouloit un : Et voici sa raison.
L'objet tente : il faudra que ce monceau s'altere,
Si je le laisse à la maison :
Moi-même de mon bien je serai le larron.
Le larron ? Quoi jouir, c'est se voler soi-même !
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprens de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on peut s'en défaire;
Sans cela, c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge & des tems qui n'en ont plus que faire ?
La peine d'acquérir, le soin de conserver
Otent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire.
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pû trouver des gens sûrs au besoin;
Il aima mieux la terre, & prenant son compere,
Celui-ci l'aide : ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque-tems l'homme va voir son or.
Il ne trouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le Compere, il va vîte
Lui dire : Apprêtez-vous; car il me reste encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
Le Compere aussi-tôt va remettre en sa place
L'argent volé, prétendant bien

(1) Un Avare outré.

Tout

Tout reprendre à ſa fois, ſans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut ſage :
Il retint tout chez lui, réſolu de jouir,
Plus n'entaſſer, plus n'enfouir.
Et le pauvre voleur ne trouvant plus ſon gage,
Penſa tomber de ſa hauteur.

Il n'eſt pas mal-aiſé de tromper un trompeur.

FABLE VI.

Le Loup & les Bergers.

Un Loup, rempli d'humanité (1),
(S'il en eſt de tels dans le monde)
Fit un jour ſur ſa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par néceſſité,
Une réflexion profonde.
Je ſuis haï, dit-il : & de qui ? de chacun.
Le Loup eſt l'ennemi commun :

(1) De douceur, d'affection pour les Animaux de toute eſpece. Les Hommes, bien éloignés d'avoir cette humanité-là, ne paroiſſent pas même reſpecter, ou plutôt connoître une autre ſorte d'humanité, qui ne concerne que les animaux de leur eſpéce. Comme elle eſt la baſe de toute véritable ſociété, & de toute bonne Religion, & qu'elle n'oblige les hommes qu'à ne point maltraiter les autres hommes, qu'à leur rendre à tous les mêmes ſervices, à avoir pour eux les mêmes égards, qu'en pareil cas chaque homme ſe croit en droit d'exiger des autres hommes; il ſemble que la pratique de cette vertu leur devroit être auſſi naturelle que la reſpiration. Mais la maniere dont ils ſe traitent les uns les autres, montre évidemment, qu'en général l'homme n'a guere plus d'humanité pour les autres hommes, qu'en eut pour les Brebis de ſon voiſinage le Loup, dont parle ici la Fontaine.

Chiens, Chasseurs, Villageois, s'assemblent pour sa perte ;
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :
C'est par-là que de Loups, l'Angleterre est déserte ;
On y mit notre tête à prix.
Il n'est Hobereau (2) qui ne fasse
Contre nous tels bans publier (3) ;
Il n'est Marmot osant crier,
Que du Loup aussi-tôt sa mere ne menace.
Le tout pour un Ane rogneux,
Pour un Mouton pourri, pour quelque Chien hargneux
Dont j'aurai passé mon envie.
Eh bien, ne mangeons plus de chose ayant eu vie ;
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle ?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle ?
Disant ces mots, il vit des Bergers, pour leur rôt,
Mangeant un Agneau cuit en broche.
Oh ! oh ! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent : Voilà ses gardiens
S'en repaissant eux & leurs Chiens ;
Et moi, Loup, j'en ferai scrupule ?
Non, par tous les Dieux ! non : je serois ridicule.
Thibaut l'Agnelet passera,
Sans qu'à la broche je le mette :
Et non-seulement lui, mais la mere qu'il tette,
Et le pere qui l'engendra.
Le Loup avoit raison. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux ; & nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or (4) autant que nous pourrons ?

(2) Vieux mot qu'on n'emploie qu'ironiquement, pour désigner un petit Gentilhomme de campagne.

(3) Déclaration faite à cri public, par laquelle on promet récompense à qui tuera un Loup, &c.

(4) Des premiers tems, où les hommes vivoient de glands & de légumes.

Ils n'auront ni croc, ni marmitte ?
Bergers, Bergers, le Loup n'a tort
Que quand il n'eſt pas le plus fort :
Voulez-vous qu'il vive en hermite ?

FABLE VII.

L'Araignée & l'Hirondelle.

O JUPITER, qui ſus de ton cerveau,
Par un ſecret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas (1), jadis mon ennemie,
Entens ma plainte une fois en ta vie.
Progné (2) me vient enlever les morceaux :
Caracolant, friſant l'air & les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte :
Miennes je puis les dire ; & mon rézeau
En feroit plein ſans ce maudit oiſeau :
Je l'ai tiſſu de matiere aſſez forte.
Ainſi, d'un diſcours inſolent,
Se plaignoit l'Araignée autrefois tapiſſiere,
Et qui lors étant filandiere,
Prétendoit enlacer tout inſecte volant.
La ſœur de Philomele (3), attentive à ſa proie,
Malgré le beſtion happoit mouches dans l'air (4),
Pour ſes petits, pour elle, impitoyable joie,
Que ſes enfans gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi formé, bégayante couvée,

(1) Déeſſe, fille de Jupiter, qui changea Aragné en Araignée.

(2) Princeſſe qui fut changée en Hirondelle.

(3) Autre Princeſſe, changée en Roſſignol.

(4) .... *Ipſaſque volantes Ore ferunt dulcem nidis immitibus eſcam.* Virg. Georg. L. IV. v. 20. 21. On ne peut guere douter que la Fontaine n'ait eu deſſein d'imiter ce dernier vers de Virgile.

Demandoient par des cris encore mal entendus ;
La pauvre Aragne n'ayant plus
Que la tête & les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée.
L'Hirondelle, en passant, emporta toile, & tout ;
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde ;
L'adroit, le vigilant, & le fort, sont assis
A la premiere (5) ; & les petits
Mangent leur reste à la seconde.

(5) La mieux servie.

FABLE VIII.

La Perdrix & les Coqs.

PARMI de certains Coqs, incivils, peu galans ;
Toujours en noise & turbulens,
Une Perdrix étoit nourrie.
Son sexe & l'hospitalité,
De la part de ces Coqs, peuple a l'amour porté,
Lui faisoient espérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple cependant, fort souvent en furie,
Pour la Dame étrangere ayant peu de respect,
Lui donnoit fort souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée :
Mais si-tôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entrebattre elle-même, & se percer les flancs,
Elle se consola Ce sont leurs mœurs, dit-elle :
Ne les accusons point : plaignons plutôt ces gens.
Jupiter sur un seul modele
N'a pas formé tous les esprits.

Il eſt des naturels de Coqs & de Perdrix.
S'il dépendoit de moi, je paſſerois ma vie
En plus honnête compagnie.
Le Maître de ces lieux en ordonne autrement.
Il nous prend avec des tonnelles (1),
Nous loge avec des Coqs, & nous coupe les aîles:
C'eſt de l'homme qu'il faut ſe plaindre ſeulement.

(1) Filets dont on ſe ſert pour prendre les Perdrix, dans le tems qu'elles ſont arrêtées par un Chien.

FABLE IX.

Le Chien à qui on coupé les oreilles.

QU'AI-JE fait, pour me voir ainſi
Mutilé par mon propre maître?
Le bel état où me voici!
Devant les autres Chiens oſerai-je paroître?
O Rois des animaux, ou plutôt leurs Tyrans,
Qui vous feroit choſes pareilles?
Ainſi crioit Mouflar, jeune dogue; & les gens,
Peu touchés de ſes cris douloureux & perçans,
Venoient de lui couper, ſans pitié, les oreilles.
Mouflar y croyoit perdre. Il vit avec le tems
Qu'il y gagnoit beaucoup: car étant de nature
A piller ſes pareils, mainte méſaventure
L'auroit fait retourner chez lui,
Avec cette partie en cent lieux altérée.
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laiſſer de priſe aux dents d'autrui,
C'eſt le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'eſclandre.

Témoin maître Mouflar, armé d'un gorgerin (1),
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main :
Un Loup n'eût sû par où le prendre.

(1) Quelque sens qu'on donne au mot de *Gorgerin*, dans les Dictionnaires, il ne peut signifier ici qu'un gros collier hérissé de pointes de fer, qui sert à défendre le Chien contre les attaques du Loup.

FABLE X.

Le Berger & le Roi.

Deux Démons, à leur gré, partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison.
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.
Si vous me demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un, Amour ; & l'autre, Ambition.
Cette derniere étend le plus loin son empire :
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir : mais mon but est de dire
Comme un Roi fit venir un Berger à sa Cour.
Le conte est du bon tems (1), non du siecle où nous sommes.
Ce Roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grace aux soins du Berger, de très notables sommes.
Le Berger plut au Roi par ses soins diligens.
Tu mérites, dit-il, d'être Pasteur de gens :
Laisse-là tes moutons, viens conduire des hommes.
Je te fais Juge souverain.
Voilà notre Berger la balance (2) à la main.
Quoiqu'il n'eût gueres vû d'autres gens qu'un Hermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, & puis c'est tout,

(1) Du vieux tems, qu'on croit meilleur que le présent.

(2) C'est le symbole de la Justice.

Il avoit du bon ſens : le reſte vient enſuite.
Bref, il en vint fort bien à bout.
L'Hermite, ſon voiſin, accourut pour lui dire :
Veillai-je, n'eſt-ce point un ſonge que je vois ?
Vous favori ! Vous Grand ! Défiez-vous des Rois ;
Leur faveur eſt gliſſante, on s'y trompe ; & le pire,
C'eſt qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs
Ne produiſent jamais que d'illuſtres malheurs.
Vous ne connoiſſez pas l'attrait qui vous engage.
Je vous parle en ami. Craignez tout. L'autre rit ;
Et notre Hermite pourſuivit :
Voyez combien déja la Cour vous rend peu ſage.
Je crois voir cet aveugle, à qui dans un voyage
Un Serpent, engourdi de froid ;
Vint s'offrir ſous la main : il le prit pour un fouet :
Le ſien s'étoit perdu tombant de ſa ceinture.
Il rendoit grace au Ciel de l'heureuſe aventure,
Quand un paſſant cria : Que tenez-vous ! ô Dieux !
Jettez cet animal traître & pernicieux,
Ce Serpent. C'eſt un fouet. C'eſt un Serpent, vous dis-je ;
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
Prétendez-vous garder ce tréſor ? Pourquoi non ?
Mon fouet étoit uſé, j'en retrouve un fort bon :
Vous n'en parlez que par envie.
L'aveugle enfin ne le crut pas,
Il en perdit bien-tôt la vie :
L'animal dégourdi piqua ſon homme au bras.
Quant à vous, j'oſe vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque choſe de pire.
Eh, que me ſauroit-il arriver que la mort ?
Mille dégoûts viendront, dit le Prophête Hermite.
Il en vint en effet : l'Hermite n'eut pas tort.
Mainte peſte de Cour (3) fit tant par maint reſſort,
Que la candeur du Juge, ainſi que ſon mérite,

(3) Les envieux & médiſans.

Furent suspects au Prince. On cabale, on suscite
Accusateurs & gens grevés (4) par ses arrêts.
De nos biens, dirent ils, il s'est fait un Palais.
Le Prince voulut voir ses richesses immenses,
Il ne trouva par-tout que médiocrité,
Louanges du désert & de la pauvreté :
C'étoient-là ses magnificences.
Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.
Lui-même ouvrit ce coffre, & rendit bien surpris
Tous les Machineurs d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, Panetiere, houlette,
Et je pense aussi sa musette.
Doux trésor ! ce dit-il, chers gages qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie & le mensonge,
Je vous reprens : sortons de ces riches Palais
Comme l'on sortiroit d'un songe.
Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
J'avois prévu ma chûte en montant sur le faîte.
Je m'y suis trop complu : mais, qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition ?

(4) Opprimés, condamnés injustement par ses décisions.

FABLE XI.

Les Poissons & le Berger qui joue de la flûte.

TIRCIS, qui pour la seule Annette,
Faisoit résonner les accords
D'une voix & d'une musette
Capable de toucher les Morts,

Chantoit un jour, le long des bords
D'une onde arrosant des prairies,
Dont Zéphire habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchoit:
Mais nul poisson ne s'approchoit.
La Bergere perdoit ses peines.
Le Berger, qui, par ses chansons,
Eût attiré des inhumaines,
Crut, & crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci: Citoyens de cette onde,
Laissez votre Nayade (1) en sa grote profonde;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle:
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
Vous serez traités doucement;
On n'en veut point à votre vie:
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal.
Et quand à quelques-uns l'appas seroit fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet:
L'auditoire étoit sourd aussi-bien que muet.
Tircis eut beau prêcher: ces paroles mielées
S'en étant au vent envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris:
Voilà les poissons mis aux pieds de la Bergere.

O vous, Pasteurs d'humains & non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangere,
Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout;
Il y faut une autre maniere;
Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout.

(1) Espece de Nymphe qui sejourne dans les eaux, selon les Poëtes.

⁂

FABLE XII.

Les deux Perroquets, le Roi & son fils.

Deux Perroquets, l'un pere & l'autre fils,
Du rôt d'un Roi faisoient leur ordinaire.
Deux Demi-dieux, l'un fils & l'autre pere,
De ces oiseaux faisoient leurs favoris.
L'âge lioit une amitié sincere
Entre ces gens. Les deux peres s'aimoient :
Les deux enfans, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre s'accoûtumoient,
Nourris ensemble & compagnons d'école.
C'étoit beaucoup d'honneur au jeune Perroquet,
Car l'enfant étoit Prince, & son pere Monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque (1),
Il aimoit les Oiseaux. Un Moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la Province,
Faisoit aussi sa part des délices du Prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouans,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le Passereau, peu circonspect,
S'attira de tels coups de bec,
Que demi mort & traînant l'aîle,
On crut qu'il n'en pourroit guérir.
Le Prince indigné fit mourir
Son Perroquet Le bruit en vint au pere (2).
L'infortuné Vieillard crie & se desespere.
Le tout en vain : ses cris sont superflus :
L'oiseau parleur est déja dans la barque :

(1) Qui, au dire des Poëtes, préside à la naissance des hommes, & déter mine leurs inclinations durant tout le cours de leur vie.

(2) Du jeune Perroquet, qui venoit d'être mis à mort

Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus,
Fait qu'en fureur sur le fils du Monarque,
Son pere s'en va fondre, & lui creve les yeux.
Il se sauve aussi-tôt; & choisit pour asyle
Le haut d'un Pin. Là, dans le sein des Dieux,
Il goûte sa vengeance en lieu sûr & tranquille.
Le Roi lui-même y court, & dit pour l'attirer:
Ami, reviens chez moi: que nous sert de pleurer?
Haine, vengeance & deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous: mon fils fut l'agresseur.
Mon fils! Non: C'est le sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avoit écrit de tout tems en son livre,
Que l'un de nos enfans devoit cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, & reviens dans ta cage.
Le Perroquet dit: Sire Roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi?
Tu m'allegues le Sort: prétens tu, par ta foi,
Me leurer de l'appas d'un profane langage?
Mais que la Providence, ou bien que le destin
Regle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut (3) qu'au faîte de ce Pin,
Ou dans quelque Forêt profonde,
J'acheverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juste sujet
De haine & de fureur. Je sais que la vengeance
Est un morceau de Roi (4), car vous vivez en Dieux.
Tu veux oublier cette offense,
Je le crois: cependant, il me faut, pour le mieux,
Eviter ta main & tes yeux.
Sire Roi, mon ami, va-t'en, tu perds ta peine,
Ne me parle point de retour:

(3) Dans le Ciel.

(4) Comme pour les Dieux, qui se sont réservé la vengeance.

L'abſence eſt auſſi-bien un remede à la haine,
Qu'un appareil contre l'amour.

FABLE XIII.

La Lionne & l'Ours.

Mere Lionne avoit perdu ſon Fan (1):
Un Chaſſeur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Pouſſoit un tel rugiſſement,
Que toute la Forêt étoit importunée.
La nuit, ni ſon obſcurité,
Son ſilence & ſes autres charmes,
De la Reine des Bois n'arrêtoient les vacarmes.
Nul animal n'étoit du ſommeil viſité.
L'Ours enfin lui dit : ma commere,
Un mot ſans plus : Tous les enfans
Qui ſont paſſés entre vos dents,
N'avoient-ils ni pere ni mere ?
Ils en avoient. S'il eſt ainſi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de meres ſe ſont tues,
Que ne vous taiſez-vous auſſi ?
Moi, me taire ? Moi, malheureuſe !
Ah, j'ai perdu mon fils ! Il me faudra traîner
Une vieilleſſe douloureuſe.
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ?
Hélas ! C'eſt le deſtin qui me hait. Ces paroles
Ont été de tout tems en la bouche de tous.

Miſérables Humains, ceci s'adreſſe à vous.
Je n'entens réſonner que des plaintes frivoles.

(1) Son petit.

Quiconque, en pareil cas, se croit haï des Cieux ;
Qu'il considere Hécube (2), il rendra graces aux Dieux.

(2) Femme du Roi Priam, réduite en esclavage après avoir vû mettre à mort son mari, & la plûpart de ses enfans, &c.

FABLE XIV.

Les deux Aventuriers & le Talisman.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin, qu'Hercule & ses travaux.
Ce Dieu n'a guere de rivaux :
J'en vois peu dans la Fable, encore moins dans l'Histoire.
En voici pourtant un, que de vieux Talismans (1)
Firent chercher fortune au pays des Romans (2).
Il voyageoit de compagnie :
Son camarade & lui trouverent un poteau,
Ayant au haut cet écriteau :
Seigneur Aventurier, s'il te prend quelque envie
De voir ce que n'a vû nul Chevalier errant (3),
Tu n'as qu'à passer ce torrent,

(1) Certaines figures gravées ou taillées sur quelque pierre ou métal avec plusieurs vaines observations sur les caracteres & les dispositions des Corps célestes : auxquelles figures les Charlatans attribuent des vertus merveilleuses.

(2) Histoire de pure invention, dont la plûpart sont composées de faits arrivés dans des lieux tout aussi chimériques que ces faits. Telle est l'aventure qui fait le sujet de cette Fable.

(3) Qui court de contrée en contrée pour chercher les Aventures.

Puis, prenant dans tes bras un Eléphant de pierre,
Que tu verras couché par terre,
Le porter, d'une haleine,, au sommet de ce mont
Qui menace les Cieux de son superbe front.
L'un des deux Chevaliers saigna du nez (4). Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il, & supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'Eléphant s'aller embarrasser ?
Quelle ridicule entreprise !
Le sage l'aura fait par tel art & de guise,
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas;
Mais jusqu'au haut du mont, d'une haleine, il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel, à moins que la figure
Ne soit d'un Eléphant nain, pigmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton :
Au quel cas, où l'honneur d'une telle aventure ?
On nous veut attraper dedans cette écriture :
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant.
C'est pourquoi je vous laisse avec votre Eléphant.
Le raisonneur parti, l'Aventurier se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter ; & selon l'écriteau,
Il vit son Eléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, & puis une cité.
Un cri par l'Eléphant aussi-tôt est jetté.
Le peuple aussi tôt sort en armes.
Tout autre Aventurier, au bruit de ces allarmes,
Auroit fui. Celui ci, loin de tourner le dos.
Veut vendre au moins sa vie, & mourir en Héros.
Il fut tout étonné d'ouir cette cohorte,
Le proclamer Monarque au lieu de son Roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte.
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort,

(4) Fut rebuté d'une telle entreprise.

Sixte (5) en disoit autant quand on le fit Saint Pere,
(Seroit-ce bien une misere
Que d'être Pape, ou d'être Roi ?)
On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le Sage quelquefois fait bien d'exécuter,
Avant que de donner le tems à la sagesse
D'envisager le fait, & sans la consulter.

(5) Cinquieme du nom, quand il fut élu Pape.

FABLE XV.

Les Lapins.

DISCOURS

A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, & qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le Roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses Sujets ; & la Nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits (1).
J'entens les esprits corps, & pêtris de matiere.
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affut, soit lorsque la lumiere
Précipite ses traits dans l'humide séjour (2) ;

(1) Qui sont dans le sang. (2) Un peu avant la nuit.

Soit lorsque le Soleil rentre dans sa carriere,
Et que n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque Bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie à discrétion
Un Lapin qui n'y pense guere.
Je vois fuir aussi-tôt toute la nation
Des Lapins, qui sur la bruyere,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient, & de thym parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité:
Mais le danger s'oublie, & cette peur si grande
S'évanouit bientôt Je revois les lapins
Plus gais qu'auparavant revenir sous mes mains.

Ne reconnoît-on pas en cela les humains?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port,
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage.
Vrais Lapins, on les revoit
Sous les mains de la fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit,
Je laisse à penser quelle fête,
Les chiens du lieu, n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces passans
Jusqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de biens, de grandeur & de gloire,
Aux Gouverneurs d'Etats, à certains Courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,

Pille

Piller le ſurvenant, nous jetter ſur ſa peau.
La coquette & l'auteur ſont de ce caractere :
Malheur à l'Ecrivain nouveau.
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau (3),
C'eſt le droit du jeu, c'eſt l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon diſcours :
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
Tous les Maîtres de l'art, & tiens qu'il faut laiſſer
Dans les plus beaux ſujets quelque choſe à penſer :
Ainſi ce diſcours doit ceſſer.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de ſolide,
Et dont la modeſtie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter ſans pudeur
La louange la plus permiſe,
La plus juſte, & la mieux acquiſe,
Vous enfin, dont à-peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du tems & des Cenſeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui des ans & des peuples connu,
Fait honneur à la France en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'Univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde,
Que vous m'avez donné le ſujet de ces Vers.

(3) Un bien qui eſt à partager entre pluſieurs.



FABLE XVI.

Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre, & le fils de Roi.

QUATRE chercheurs de nouveaux Mondes (1),
Presque nuds, échappés à la fureur des ondes,
Un Trafiquant, un Noble, un Pâtre (2), un fils de Roi,
Réduits au sort de Bellizaire (3),
Demandoient aux passans de quoi
Pouvoir soulager leur misere.
De raconter quel sort les avoit assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine.
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le Prince s'étendit sur le malheur des Grands.
Le Pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fît de son mieux, & s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons: c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un Pâtre ainsi parler! Ainsi parler? Croit-on
Que le Ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit & de la raison?
Et que de tout Berger, comme de tout Mouton,

(1) Engagés dans de longs voyages par mer.

(2) Un Paysan qui mene paître les Bestiaux.

(3) Bellizaire étoit un grand Capitaine, qui ayant commandé les Armées de l'Empereur, & perdu les bonnes graces de son Maître, tomba dans un tel point de misere, qu'il demandoit l'aumône sur les grands chemins.

Cette Note a été mise ici par la Fontaine.

Les connoiſſances ſoient bornées ?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un, c'étoit le Marchand, ſavoit l'Arithmétique,
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enſeignerai la Politique,
Reprit le fils de Roi. Le Noble pourſuivit :
Moi je ſais le Blaſon (4), j'en veux tenir école :
Comme ſi, devers l'Inde, on eût eu dans l'eſprit
La ſotte vanité de ce jargon frivole.
Le Pâtre dit : Amis, vous parlez bien : mais quoi :
Le mois a trente jours ; juſqu'à cette échéance
Jeûnerons nous par votre foi ?
Vous me donnez une eſpérance
Belle, mais éloignée ; & cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain ?
Ou plutôt ſur quelle aſſurance
Fondez-vous, dites moi, le ſouper d'aujourd'hui ?
Avant tout autre c'eſt celui
Dont il s'agit : votre ſcience
Eſt courte là-deſſus : ma main y ſuppléera.
A ces mots le Pâtre s'en va
Dans un Bois : il y fit des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée & pendant la ſuivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant,
Qu'ils allaſſent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure,
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conſerver ſes jours,
Et grace aux dons de la nature,
La main eſt le plus sûr & le plus prompt ſecours.

(4) La Science des Armoiries.

Fin du dixieme Livre.



LIVRE ONZIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Lion.

SULTAN (1) Léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine (2),
Force Bœufs dans ses prés, force Cerfs dans ses Bois,
Force Moutons parmi la plaine.
Il naquit un Lion dans la Forêt prochaine.
Après les complimens & d'une & d'autre part,
Comme entre Grands il se pratique,
Le Sultan fit venir son Visir (3) le Renard,
Vieux routier & bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, Lionceau (4) mon voisin:
Son pere est mort, que peut-il faire ?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire;

(1) Riche & puissant Seigneur,
(2) Confiscation, certain droit de Seigneur.
(3) Ministre d'un grand Prince d'Orient, tel que le Turc, le Persan, le Grand Mogol.
(4) Jeune Lion.

Et devra beaucoup au destin,
S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête.
Le Renard dit, branlant la tête :
Tels orphelins, Seigneur, ne me font point pitié ;
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire,
Avant que la griffe & la dent
Lui soit crûe, & qu'il soit en état de nous nuire ;
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre.
Ce sera le meilleur Lion
Pour ses amis, qui soit sur terre,
Tâchez donc d'en être, sinon
Tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
Le Sultan dormoit lors ; & dedans son domaine
Chacun dormoit aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le Lionceau devint vrai Lion. Le tocsin (5)
Sonne aussi-tôt sur lui : l'allarme se promene
De toutes parts, & le Visir
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
Pourquoi l'irritez-vous ? La chose est sans remede.
En vain nous appellons mille gens à notre aide.
Plus ils sont, plus il coûte, & je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des Moutons.
Appaisez le Lion : seul il passe en puissance
Ce Monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le Lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jettez-lui promptement sous la griffe un Mouton :
S'il n'en est pas content, jettez-en davantage.
Joignez-y quelque Bœuf ; choisissez pour ce don
Tout le plus gras du pâturage :
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas,
Il en prit mal ; & force Etats

(5) Cloche qu'on frappe à coups pressés, pour avertir le peuple de prendre les armes à l'approche de l'ennemi.

Voisins du Sultan en pâtirent,
Nul n'y gagna, tous y perdirent:
Quoi que fit ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignoient fut le maître.
Proposez-vous d'avoir le Lion pour ami,
Si vous voulez le laisser croître.

FABLE II.

Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter.

POUR MONSEIGNEUR

LE DUC DU MAINE (1).

JUPITER eut un fils, qui, se sentant du lieu
Dont il tiroit son origine,
Avoit l'ame toute divine.
L'enfance n'aime rien (2): celle du jeune Dieu
Faisoit sa principale affaire
Des doux soins d'aimer & de plaire.
En lui, l'amour & la raison
Devancerent le tems, dont les aîles legeres
N'amenent que trop tôt, hélas! chaque saison.
Flore (3) aux regards rians, aux charmantes manieres,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien (4).
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentimens délicats & remplis de tendresse,

(1) Fils légitimé de Louis XIV, Roi de France.

(2) Les enfans ne s'attachent à rien, pour l'ordinaire.

(3) Déesse des fleurs, jeune & brillante.

(4) Parceque Jupiter est maître des Cieux ou de l'Olympe.

Pleurs, soupirs, tout en fut: bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, & d'autres dons des Cieux,
Que les enfans des autres Dieux.
Il sembloit qu'il n'agît que par reminiscence (5),
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement.
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les Dieux, & dit: J'ai sû conduire
Seul & sans compagnon jusqu'ici l'Univers:
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux Dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jetté la vûe.
C'est mon sang: tout est plein déja de ses Autels.
Afin de mériter le rang des Immortels,
Il faut qu'il sache tout. Le Maître du tonnerre
Eut à-peine achevé, que chacun applaudit.
Pour savoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'esprit.
Je veux, dit le Dieu de la guerre (6),
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints Héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe & grossi cet Empire.
Je serai son Maître de Lyre:
Dit le blond & docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule à la peau de Lion,
Son Maître à surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme Hydres renaissans sans cesse dans les cœurs!
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui menent aux honneurs sur les pas des vertus.
Quand ce vint au Dieu de Cythere (7),

(5) Le souvenir du passé, selon les principes de Platon, qui supposoit que les ames avoient existé long-tems avant que de venir animer nos corps sur la terre.

(6) Mars.

(7) L'Amour.

Il dit qu'il lui montreroit tout.
L'Amour avoit raison. De quoi ne vient à bout
L'esprit joint au desir de plaire ?

FABLE III.

Le Fermier, le Chien & le Renard.

Le Loup & le Renard sont d'étranges voisins :
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettoit à toute heure
Les Poules d'un Fermier : & quoique des plus fins,
Il n'avoit pû donner atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étoient pas au compere un embarras leger.
Hé quoi ! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi ?
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie,
Ses Chapons, sa poulaille : il en a même au croc :
Et moi, maître passé, quand j'attrappe un vieux coq,
Je suis au comble de la joie !
Pourquoi Sire Jupin m'a t il donc appellé
Au métier de Renard ? Je jure les Puissances
De l'Olympe & du Styx, il en sera parlé.
Roulant en son cœur ses vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots (1).
Chacun étoit plongé dans un profond repos :
Le Maître du logis, les Valets, le chien même,
Poulets, Poules, Chapons, tout dormoit. Le Fermier
Laissant ouvert son poulaillier,
Commit une sottise extrême.

(1) Les pavots assoupissent & font dormir.

Le

Le voleur tourne tant, qu'il entre au lieu guetté ;
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité !
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'Aube (2) : on vit un étalage
De corps sanglans, & de carnage.
Peut s'en fallut que le Soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, & d'un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride (3)
Joncha son camp de morts : on vit presque détruit
L'ost (4) des Grecs, & ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente,
Ajax (5), à l'ame impatiente,
De Moutons & de Boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse (6)
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le Renard, autre Ajax aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le Maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son Chien : c'est l'ordinaire usage.
Ah ! Maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage ?
Que ne l'évitiez-vous ? C'eut été plutôt fait,
Si vous, Maître & Fermier, à qui touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, Chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos ?
Ce Chien parloit très à propos :
Son raisonnement pouvoit être

(2) Au point du jour.
(3) Agamemnon, fils d'Atrée.
(4) Le Camp des Grecs, vieux mot.
(5) Prince Grec, qui se distingua par une valeur extraordinaire au Siege de Troye.
(6) Autre Prince Grec, qui entra en débat contre Ajax, pour les armes d'Achille.

Fort bon dans la bouche d'un Maître,
Mais n'étant que d'un simple Chien,
On trouva qu'il ne valoit rien :
On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô pere de famille,
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur)
T'attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors, c'est erreur.
Couche-toi le dernier, & vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par Procureur (7).

(7) Par le moyen d'une autre personne.

FABLE IV.

Le Songe d'un Habitant du Mogol.

JADIS certain Mogol (1) vit en songe un Visir (2)
Aux champs Elysiens (3), possesseur d'un plaisir
Aussi pur, qu'infini tant en prix qu'en durée :
Le même songeur vit en une autre contrée
Un Hermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange & contre l'ordinaire,
Minos (4) en ces deux morts sembloit s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystere,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'Interpréte lui dit : Ne vous étonnez point,
Votre songe a du sens ; & si j'ai sur ce point

(1) Habitant d'un Royaume des Indes, ainsi nommé.
(2) Un grand Ministre.
(3) Séjour des bienheureux aux Enfers.
(4) Le grand Juge des morts.

Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des Dieux. Pendant l'humain sejour,
Ce Visir quelquefois cherchoit la solitude (5);
Cet Hermite aux Visirs alloit faire sa cour (6).

Si j'osois ajouter au mot de l'Interpréte,
J'inspirerois ici l'amour de la retraite;
Elle offre à ses amans des biens sans embarras,
Biens purs, présens du Ciel, qui naissent sous les pas.

Solitude, où je trouve une douceur secrette,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais (7),
Loin du monde & du bruit, goûter l'ombre & le frais?
O, qui m'arrêtera sous vos sombres asyles!
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des Cours & des Villes,
M'occuper tout entier, & m'apprendre des Cieux
Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,

(5) Se retiroit en particulier pour penser à son salut.

(6) Quittoit la solitude par ambition.

(7) *Flumina amem sylvasque inglorius ....*
..O, qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, & ingenti ramorum protegat umbrâ!
Virg. Georg. L. II. v. 486, &c.
Me verò primum dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti perculsus amore,
Accipiant, Cœlique vias & sidera monstrent.
Id. *ibid.* v. 475, &c.

Oserai-je dire que dans la paraphrase que la Fontaine nous donne ici de ces beaux vers de Virgile, il s'oublie un peu lui-même, lorsqu'après avoir souhaité d'apprendre les noms & les vertus des Planettes qu'il nomme *Clartés errantes*, il s'avise, comme pour enchérir sur Virgile, d'ajouter :
Par qui sont nos destins, & nos mœurs différentes.
Car par-là il adopte tout ouvertement les principes chimériques de l'Astrologie judiciaire, qu'il a réfutés fort solidement ailleurs, où il dit:
Je ne crois point que la Nature
Se soit lié les mains, & nous les lie encor,
Jusqu'au point de marquer dans les Cieux notre sort.
Et ce qui suit, *Fable* XVI, *Liv.* VIII. Voyez aussi *Fable* XIII, *Liv.* II.

Les noms & les vertus de ces clartés errantes,
Par qui sont nos destins & nos mœurs différentes!
Que si je ne suis né pour de si grands projets (8),
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La Parque à filets d'or n'ourdira (9) point ma vie,
Je ne dormirai point sous les riches lambris;
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond, & moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soin, & mourrai sans remors.

(8) *Sin, has ne possim naturæ accedere partes, Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis; Rura mihi, & rigui placeant in vallibus amnes.* Virg. *Georg.* L. II. v. 485, &c.

(9) *Ourdir*, terme de Tisserand: *ne me donnera point de grandes richesses*

FABLE V.

Le Lion, le Singe, & les deux Anes.

Le Lion, pour bien gouverner
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le Singe, Maître-ès-arts (1) chez la gent animale;
La premiere leçon que donna le Régent
Fut celle-ci: Grand Roi, pour regner sagement,
Il faut que tout Prince préfere
Le zele de l'Etat à certain mouvement,
Qu'on appelle communément
Amour propre; car c'est le pere,
C'est l'auteur de tous les défauts

(1) Docteur qui est, ou doit être, capable d'enseigner les autres.

Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite,
Qu'on en vienne à bout en un jour:
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par-là votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste.
Donne-moi, répartit le Roi,
Des exemples de l'un & l'autre.
Toute espece, dit le Docteur,
(Et je commence par la nôtre)
Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes,
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus j'argumente très bien,
Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, & certain art de se faire valoir,
Mieux sû des ignorans, que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
Deux Anes, qui, prenant tour à tour l'encensoir,
Se louoient tour à tour, comme c'est la maniere.
J'ouis que l'un des deux disoit à son confrere:
Seigneur, trouvez vous pas bien injuste & bien sot
L'homme, cet animal si parfait? Il profane
Notre auguste nom, traitant d'Ane
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot:
Il abuse encore d'un mot,
Et traite notre rire & nos discours de braire.
Les humains sont plaisans de vouloir exceller
Par-dessus nous; non, non; c'est à vous de parler,
A leurs Orateurs de se taire.

Voilà les vrais braillards ; mais laissons-là ces gens :
Vous m'entendez, je vous entens :
Il suffit ; & quant aux merveilles,
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomele (2) est, au prix, novice dans cet art :
Vous surpassez Lambert (3). L'autre Baudet repart :
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces Anes, non contens de s'être ainsi gratés,
S'en allerent dans les Cités
L'un l'autre se prôner. Chacun d'eux croyoit faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendroit sur lui.
J'en connois beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les Baudets, mais parmi les Puissances,
Que le Ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeroient entr'eux les simples Excellences (4),
S'ils osoient, en des Majestés (4).
J'en dis peut être plus qu'il ne faut ; & suppose
Que votre Majesté gardera le secret.
Elle avoit souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fit voir, entre autre chose,
L'amour propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y faut plus de tems.
Ainsi parla ce Singe. On ne m'a pas sû dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat ;
Et notre Maître-ès-Arts, qui n'étoit pas un fat,
Regardoit ce Lion comme un terrible Sire (5).

(2) Qui fut changée en Rossignol.

(3) Excellent Musicien François, sous le regne de Louis XIV.

(4) Se donneroient des titres d'honneur supérieurs à ceux qui appartiennent à leur rang, comme les Princes qui affecteroient d'être traités en Rois.

(5) Qu'il avoit peur d'irriter, en parlant trop ouvertement contre l'injustice.

FABLE VI.

Le Loup & le Renard.

Mais d'où vient qu'au Renard, Esope accorde un point ?
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie (1).
J'en cherche la raison, & ne la trouve point.
Quand le Loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en fait-il pas autant que lui ?
Je crois qu'il en fait plus, & j'oserois peut-être,
Avec quelque raison, contredire mon Maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers (2). Un soir il apperçut
La Lune au fond d'un puits (3) : l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisoient le liquide élément.
Notre Renard, pressé par une faim canine (4),
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenoit suspendu :
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur ; mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine.
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misere,
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire ?
Deux jours s'étoient passés sans qu'aucun vînt au puits :

(1) Ruse, finesse.
(2) Trous où les Renards se cachent.
(3) La forme ronde de la Lune dans l'eau.
(4) Très grande faim, à laquelle sont sujets les Chiens, & bien d'autres animaux.

Le tems, qui toujours marche, avoit, pendant deux nuits,
Echancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire (5).
Sire Renard étoit desespéré.
Compere Loup, le gosier altéré,
Passe par-là : l'autre dit : Camarade,
Je veux vous régaler ; voyez-vous cet objet?
C'est un fromage exquis. Le Dieu Faune (6) l'a fait,
La Vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure,
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire ;
Le Loup fut un sot de le croire :
Il descend, & son poids emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître Renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement ;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint, & ce qu'il desire.

(5) Vers très figuré, qui signifie que la Lune commençoit à décroître, ne paroissoit plus ronde.

(6) Dieu des Troupeaux.



FABLE VII.

Le Paysan du Danube.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.

Jadis, l'erreur du Souriceau (1)
Me servit à prouver le discours que j'avance.
J'ai, pour le fonder à-présent,
Le bon Socrate (2), Esope, & certain Paysan
Des rives du Danube (3), homme dont Marc-Aurele (4)
Nous fait un portrait fort fidele.
On connoît les premiers : quant à l'autre, voici
Le personnage en racourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffue,
Toute sa personne velue
Représentoit un Ours, mais un Ours mal léché.
Sous un sourcil épais, il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse levre,
Portoit sayon (5) de poil de chevre,
Et ceinture de Joncs marins.
Cet homme, ainsi bâti, fut député des Villes
Que lave le Danube : il n'étoit point d'asyle
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors, & ne portât les mains.

(1) Qui, charmé de l'air doucereux du Chat, fut sur le point de s'aller livrer entre ses pattes. *Liv.* VI. *Fab.* 5.

(2) Le plus sage des Philosophes, & le plus moral, mais d'un extérieur à-peu-près aussi disgracié que celui qu'on donne communément à Esope.

(3) Grand fleuve d'Allemagne.

(4) Sage Empereur Romain du second siecle.

(5) Sorte d'habit grossier.

Le Député vint donc, & fit cette harangue :
Romains, & vous Sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie, avant tout, les Dieux de m'assister :
Veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris.
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits,
Que tout mal & toute injustice :
Faute d'y recourir on viole leurs loix.
Témoins nous que punit la Romaine avarice :
Rome est, par nos forfaits (6), plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez, que le Ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs & la misere ;
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévere,
Il ne vous fasse, en sa colere,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'Univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivions en paix d'heureux champs ; & nos mains
Etoient propres aux arts, ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains (7) ?
Ils ont l'adresse & le courage :
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, & la violence,
Peut-être, en votre place, ils auroient la puissance,
Et sauroient en user sans inhumanité.
Celle que vos Préteurs (8) ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.

(6) Le mal que nous avons fait aux autres, est puni par celui qu'ils nous font.

(7) Les Allemans.

(8) Gouverneurs Romains, en Allemagne.

La majesté de vos Autels,
Elle-même en est offensée ;
Car sachez que les Immortels
Ont les regards sur nous. Graces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux & de leurs Temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre, & le travail de l'homme
Font, pour les assouvir, des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les Cités, nous fuyons aux montagnes ;
Nous laissons nos cheres compagnes :
Nous ne conversons plus qu'avec des Ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler, pour Rome, un Pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfans déja nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos Préteurs, au malheur, nous font joindre le crime.
Retirez-les, ils ne nous apprendront
Que la mollesse, & que le vice.
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine & d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire ?
Point de pourpre à donner ? C'est en vain qu'on espere
Quelque refuge aux loix : encore leur ministere
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincere.
A ces mots, il se couche ; & chacun étonné,
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du Sauvage ainsi prosterné.
On le créa Patrice (9) ; & ce fut la vengeance

(9) Senateur.

Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit
D'autres Préteurs ; & par écrit
Le Sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour servir de modele aux parleurs à venir.
On ne fut pas long-tems à Rome
Cette éloquence entretenir.

FABLE VIII.

Le Vieillard & les trois jeunes Hommes.

Un Octogénaire (1) plantoit.
Passe encore de bâtir ; mais planter à cet âge !
Disoient trois Jouvenceaux (2), enfans du voisinage ;
Assurément il radotoit.
Car, au nom de Dieu, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir.
Autant qu'un Patriarche (3) il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées.
Quittez le long espoir & les vastes pensées :
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le Vieillard. Tout établissement
Vient tard & dure peu. La main des Parques blêmes

(1) Un homme de quatre-vingts ans.

(2) Par le titre de cette Fable, la Fontaine fait entendre à tous ses Lecteurs ce que c'est que *Jouvenceau* ; terme, qui, bien qu'exclus du style sublime, est d'ailleurs assez connu & fort bon François.

(3) Tels que ceux dont il est parlé dans l'Histoire Sainte.

De vos jours & des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée (4)
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arriere-neveux me devront cet ombrage :
Hé bien, défendez-vous au Sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, & quelques jours encore ;
Je puis enfin compter l'Aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le Vieillard eut raison : l'un des trois Jouvenceaux
Se noya dès le Port, allant à l'Amérique (5).
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars, servant la République,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés :
Le troisieme tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter :
Et, pleurés du Vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

(4) C'est-à-dire, doit être le dernier jour de sa vie.

(5) Une des quatre parties du monde.

FABLE IX.

Les Souris & le Chathuant.

Il ne faut jamais dire aux gens,
Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.
Savez vous si les écoutans
En feront une estime à la vôtre pareille ?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté :
Je le maintiens prodige, & tel que d'une Fable

Il a l'air & les traits, encor que véritable.

On abattit un Pin pour son antiquité,
Vieux Palais d'un Hibou, triste & sombre retraite
De l'Oiseau qu'Atropos (1) prend pour son interprete.
Dans son tronc caverneux, & miné par le tems,
Logeoient, entre autres habitans,
Force Souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de blé,
Et de son bec avoit leur troupeau mutilé (2).
Cet Oiseau raisonnoit, il faut qu'on le confesse.
En son tems, aux Souris le compagnon chassa,
Les premieres qu'il prit du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite. Et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,
Aujourd'hui l'une & demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre:
Elle alloit jusqu'à leur porter
Vivres & grains pour subsister.
Puis, qu'un Cartésien s'obstine
A traiter ce Hibou de montre & de machine:
Quel ressort lui pouvoit donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue (3)?
Si ce n'est pas-là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.

(1) Celle des trois Parques qui donne la mort.

(2) Estropié, en lui coupant les jambes

(3) Enfermé pour être engraissé. On appelle *Mue* une espece de cage longue, étroite & obscure, où l'on enferme la volaille pour l'engraisser. Et lorsqu'on nourrit des Chapons, des Oisons, &c. dans cette cage, on dit qu'on les a mis en mue. Ainsi, le Hibou, qui vouloit nourrir ses Souris pour les manger quand il en auroit envie, se servit du tronc caverneux d'un Pin, pour les y *mettre en mue*, dit la Fontaine. L'image est plaisante, & d'une justesse admirable.

Voyez que d'argumens il fit.
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit :
Donc il faut le croquer aussi tôt qu'on le hape.
Tout ; il est impossible. Et puis, pour le besoin
N'en dois-je pas garder ? Donc il faut avoir soin
De le nourrir, sans qu'il échappe.
Mais comment ? Otons lui les pieds Or trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite.
Quel autre art de penser Aristote (5) & sa suite
Enseignent-ils, par votre foi ? (*)

(5) Chef d'une Secte de Philosophes, qu'on nomme Aristotéliciens, & Pépipatéticiens.

(*) Ceci n'est point une Fable ; & la chose, quoique merveilleuse & presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce Hibou ; car je ne prétens pas établir dans les Bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci : mais ces exagérations sont permises à la Poésie, sur-tout dans la maniere d'écrire dont je me sers.

Il est aisé de voir que c'est ici la Fontaine qui entretient ses Lecteurs

EPILOGUE (1).

C'est ainsi que ma Muse aux bords d'une onde pure,
Traduisoit, en langue des Dieux,
Tout ce que disent sous les Cieux
Tant d'Etres, empruntant la voix de la Nature.
Truchement de peuples divers
Je les faisois servir d'Acteurs à mon Ouvrage,
Car tout parle dans l'Univers :
Il n'est rien qui n'ait son langage,
Plus éloquens chez eux qu'ils ne sont dans mes Vers.
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidele,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modele,
J'ai du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une derniere main.

(1) Conclusion.

Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise :
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper.
Pendant le doux emploi de ma Muse innocente,
Louïs dompte l'Europe ; & d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un Monarque (2).
Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du tems & de la Parque.

(2) Espece d'imitation de ces beaux Vers de Virgile, qui font la conclusion de ses Georgiques.

Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam,
Et super arboribus : Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes ;
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo ;
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti.

Fin du onzieme Livre.



FABLES

FABLES CHOISIES.

LIVRE DOUZIEME.





A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE (1).

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes Fables, de Protection qui me soit plus glorieuse que

(1) Fils du Dauphin, & qui Dauphin ensuite lui-même, mourut âgé de trente ans, le 18 Février 1712. Il laissa un Fils, qui successeur de Louis XIV, est à-présent sur le Trône, en 1757, & porte le nom de LOUIS XV.

la vôtre. Ce goût exquis, & ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au-delà d'un âge où à-peine les autres Princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat; tout cela joint au devoir de vous obéir, & à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un Ouvrage dont l'Original a été l'admiration de tous les siecles, aussi-bien que celle de tous les Sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; & si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, & où vous avez jetté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les Muses, ni aucunes des Divinités du Parnasse. Elles se rencontrent dans les présens que vous a faits la Nature, & dans cette science de bien juger des Ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déja celle de connoître toutes les regles qui y conviennent. Les Fables d'Esope sont une ample matiere pour ces talens. Elles embrassent toutes sortes d'évenemens & de caracteres. Ces mensonges sont proprement une maniere d'histoire, où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets. Les Animaux sont les Précepteurs des Hommes, dans mon Ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage

là-dessus : Vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en Orateurs & en Poëtes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons Politiques & en bons Généraux d'Armée ; & vous vous tromperez aussi peu au choix des Personnes, qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie. Quand vous souhaiterez quelque Fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y puissiez trouver des louanges dignes du Monarque (1) qui fait maintenant le destin de tant de Peuples & de Nations, & qui rend toutes les Parties du Monde attentives à ses Conquêtes, à ses Victoires, & à la Paix qui semble se rapprocher, & dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un Conquérant qui veut mettre des bornes à sa Gloire & à sa Puissance, & de qui on pourroit dire à meilleur titre, qu'on ne l'a dit d'Alexandre : Qu'il va tenir les Etats de l'Univers, en obligeant les Ministres de tant de Princes de s'assembler, pour terminer une

(1) Louis XIV, son ayeul.

guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs Maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures Plumes que la mienne ; & je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votrès humble, très obéissant
& très fidele Serviteur,

DE LA FONTAINE.



LIVRE DOUZIEME.

FABLE PREMIERE.

Les Compagnons d'Ulysse.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

PRINCE, l'unique objet du soin des Immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos Autels.
Je vous offre un peu tard ces présens de ma Muse :
Les ans & les travaux me serviront d'excuse :
Mon esprit diminue : au lieu qu'à chaque instant,
On apperçoit le vôtre aller en augmentant.
Il ne va pas, il court, il semble avoir des aîles :
Le Héros (1) dont il tient des qualités si belles,
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :
Il ne tient pas à lui, que forçant la Victoire,
Il ne marche à pas de Géant
Dans la carriere de la gloire.

(1) Louis Daupin, fils de Louis XIV.

Quelque Dieu le retient, (c'est notre Souverain) (2)
Lui qu'un mois a rendu maître & vainqueur du Rhin.
Cette rapidité fut alors nécessaire,
Peut-être elle seroit aujourd'hui téméraire.
Je m'en tais; aussi bien les Ris & les Amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer de longs discours.
De ces sortes de Dieux votre Cour se compose,
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres Divinités n'y tiennent le haut bout:
Le sens & la raison y réglent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudens & peu circonspects,
S'abandonnerent à des charmes
Qui métamorphosoient en Bêtes les humains.

Les Compagnons d'Ulysse (3), après dix ans d'allarmes
Erroient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils aborderent au rivage
Où la fille du Dieu du jour,
Circé, tenoit alors sa Cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison:
Quelques momens après, leurs corps & leur visage
Prennent l'air & les traits d'animaux différens.
Les voilà devenus Ours, Lions, Eléphans;
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme:
Il s'en vit de petits, *exemplum ut Talpa*:
Le seul Ulysse en échappa,
Il sut se défier de la liqueur traitresse.
Comme il joignoit à la sagesse
La mine d'un Héros & le doux entretien,

(2) Le Roi, son pere.

(3) Le reste des Soldats qu'il avoit amenés au Siege de Troyes, & qu'il tâchoit de ramener à Itaque.

Il

Il fit tant, que l'Enchanteresse
Prit un autre poison peu différent du sien.
Une Déesse dit tout ce qu'elle a dans l'ame:
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture:
Il obtint qu'on rendroit à ses Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la Nymphe, accepter?
Allez le proposer de ce pas à la troupe.
Ulysse y court, & dit: L'empoisonneuse coupe
A son remede encore, & je viens vous l'offrir,
Chers amis: voulez-vous hommes redevenir?
On vous rend déja la parole.
Le Lion dit, pensant rugir,
Je n'ai pas la tête si folle:
Moi, renoncer aux dons que je viens d'acquérir!
J'ai griffe & dent, & mets en piece qui m'attaque:
Je suis Roi, deviendrai-je un Citadin d'Ithaque (4)?
Tu me rendras, peut-être, encore simple Soldat?
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse, du Lion court à l'Ours: Eh! mon frere,
Comme te voilà fait! Je t'ai vu si joli.
Ah! Vraiment, nous y voici,
Reprit l'Ours à sa maniere;
Comme me voilà fait! Comme doit être un Ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je m'en rapporte aux yeux d'une Ourse mes amours.
Te déplais-je? Va-t'en, suis ta route & me laisse.
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse;
Et te dis, tout net & tout plat,
Je ne veux point changer d'état.
Le Prince Grec, au Loup va proposer l'affaire;
Il lui dit, au hazard d'un semblable refus,
Camarade, je suis confus,

(4) Petite Isle où regnoit Ulysse.

Qu'une jeune & belle Bergere
Conte aux Echos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eut vû sauver sa bergerie :
Tu menois une honnête vie.
Quitte ces Bois, & redeviens,
Au lieu de Loup, homme de bien.
En est-il, dit le Loup : Pour moi, je n'en vois guere ;
Tu t'en viens me traiter de bête carnaciere :
Toi, qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le Village ?
Si j'étois homme, par ta foi
Aimerois-je moins le carnage ?
Pour un mot, quelquefois, vous vous étranglez tous :
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des Loups ?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme,
Que scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un Loup qu'un homme :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse fit à tous une même semonce :
Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les Bois, suivre leur appétit,
C'étoit leurs délices suprêmes :
Tous renonçoient au los (5) des belles actions.
Ils croyoient s'affranchir, suivant leurs passions ;
Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :
C'étoit sans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.
Les Compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts :
Ils ont force pareils en ce bas Univers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure & votre haine.

(5) A la louange.

FABLE II.

Le Chat & les deux Moineaux.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

Un Chat, contemporain d'un fort jeune Moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau
La cage & le panier avoient mêmes Pénates (1).
Le Chat étoit souvent agacé par l'Oiseau ;
L'un s'escrimoit du bec, l'autre jouoit des pattes.
Ce dernier, toutefois, épargnoit son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.
Le Passereau, moins circonspect,
Lui donnoit force coups de bec.
En sage & discrette personne,
Maître Chat excusoit ces jeux.
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connoissoient tous deux dès leur bas-âge,
Une longue habitude en paix les maintenoit ;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit :
Quand un Moineau du voisinage
S'en vint les visiter, & se fit compagnon
Du pétulant Pierrot, & du sage Raton.
Entre les deux oiseaux il arriva querelle :
Et Raton de prendre parti.

(1) Etoient dans la même maison.

Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle
D'insulter ainsi notre ami ;
Le Moineau du voisin viendra manger le nôtre ?
Non, de par tous les Chats. Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. Vraiment, dit notre Chat,
Les Moineaux ont un goût exquis & délicat.
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
Sans cela, toute Fable est un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits ; mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
Ce sont des jeux pour vous, & non point pour ma Muse :
Elle & ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

FABLE III.

Du Thésauriseur & du Singe.

Un homme accumuloit. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.
Celui-ci ne songeoit que Ducats & Pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.
Pour sûreté de son Trésor ;
Notre Avare habitoit un lieu, dont Amphitrite (1)
Défendoit aux Voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté, selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassoit toujours.
Il passoit les nuits & les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche :

(1) La mer entouroit sa maison.

Calculant, suppputant, comptant comme à la tâche,
Car il trouvoit toujours du mécompte à son fait :
Un gros Singe, plus sage, à mon sens, que son Maître,
Jettoit quelques Doublons toujours par la fenêtre,
Et rendoit le compte imparfait.
La chambre bien cadenacée
Permettoit de laisser l'argent sur le comptoir.
Un beau jour Dom Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir (2).
Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce Singe à ceux de cet Avare,
Je ne sais bonnement auquel donner le prix.
Dom Bertrand gagneroit près de certains esprits :
Les raisons en seroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau, tantôt quelque Doublon,
Un Jacobus, un Ducaton,
Et puis quelque Noble à la Rose (3),
Eprouvoit son adresse & sa force à jetter
Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter
Par les humains, sur toute chose.
S'il n'avoit entendu son Compteur à la fin
Mettre la clef dans la serrure,
Les Ducats auroient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure.
Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint & maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint & maint Financier
Qui n'en fait pas meilleur usage.

(2) A la mer. (3) Espece de vieille monnoie.



FABLE IV.

Les deux Chevres.

Dés que les Chevres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route & sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces Dames vont promener leurs caprices ;
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux Chevres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quitterent les bas piés, chacune de sa part.
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, & pour pont une planche :
Deux Belettes à peine auroient passé de front
Sur ce pont :
D'ailleurs, l'onde rapide & le ruisseau profond
Devoient faire trembler de peur ces Amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, & l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louïs le Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'Isle de la Conference (1).
Ainsi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez, nos Aventurieres,
Qui toutes deux étant fort fieres,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
De compter dans leur race (à ce que dit l'Histoire)

(1) Près Saint Jean de Lus, où la Paix entre Louis XIV & Philippe IV fut signée en 1659.

L'une, certaine Chevre, au mérite sans pair,
Dont Polyphême (2) fit présent à Galathée ;
Et l'autre, la Chevre Amalthée (3)
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chûte fut commune :
Toutes deux tomberent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.

(2) Fameux Cyclope, amant de la Nymphe Galathée.

(3) Qui fut pour cela placée parmi les Astres.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui avoit demandé à M. de la Fontaine une Fable, qui fut nommée

LE CHAT ET LA SOURIS.

Pour plaire au jeune Prince à qui la Renommée
Destine un Temple en mes Ecrits,
Comment composerai-je une Fable nommée
Le Chat & la Souris?

Dois-je représenter dans ces Vers une Belle,
Qui douce en apparence, & toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris,
Comme le Chat, de la Souris,

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune?
Rien ne lui convient mieux : & c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis,
Comme le Chat fait la Souris.

Introduirai-je un Roi, qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, Roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
Et qui, des plus puissans, quand il lui plaît, se joue
Comme le Chat, de la Souris ?

Mais, insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre ; & , si je ne m'abuse,
Je pourrois tout gâter par de plus longs récits.
Le jeune Prince alors se joueroit de ma Muse
Comme le Chat, de la Souris.

FABLE V.

Le vieux Chat & la jeune Souris.

UNE jeune Souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux Chat, implorant sa clémence ;
Et payant de raisons le Rominagrobis.
Laissez-moi vivre : une Souris
De ma taille & de ma dépense,
Est-elle à charge en ce logis ?
Affamerois-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, & tout leur monde ?
D'un grain de bled je me nourris :
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre : attendez quelque tems
Réservez ce repas à Messieurs vos enfans.
Ainsi parloit au Chat la Souris attrapée.
L'autre lui dit : Tu t'es trompée.
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?
Tu gagnerois autant de parler à des sourds.
Chat, & vieux, pardonner ! Cela n'arrive gueres.
Selon ces loix, descens là-bas,
Meurs, & va-t'en tout de ce pas

Haranguer les sœurs Filandieres.
Mes enfans trouveront assez d'autres repas.
Il tint parole. Et pour ma Fable
Voici le sens moral qui peut y convenir.

La jeunesse se flatte, & croit tout obtenir ;
La vieillesse est impitoyable.

FABLE VI.

Le Cerf malade.

En pays pleins de Cerfs, un Cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
Eh ! Messieurs, laissez-moi mourir :
Permettez qu'en forme commune
La Parque m'expédie, & finissez vos pleurs.
Point du tout : les Consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquitterent ;
Quand il plut à Dieu s'en allerent :
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire, sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les Bois du voisinage.
La pitance du Cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire ;
D'un mal il tomba dans un pire ;
Et se vit réduit à la fin
A jeûner & mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps & de l'ame.
O tems, ô mœurs ! J'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

FABLE VII.

La Chauve-Souris, le Buisson & le Canard.

Le Buisson, le Canard & la Chauve-Souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, & font bourse commune.
Ils avoient des Comptoirs, des Facteurs, des Agens,
Non moins soigneux qu'intelligens,
Des Registres exacts de mise & de recette.
Tout alloit bien, quand leur emplette,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils, & fort étroits,
Et de trajet très difficile,
Alla toute emballée au fond des magasins,
Qui du Tartare (1) sont voisins.
Notre Trio poussa maint regret inutile,
Ou plutôt il n'en poussa point.
Le plus petit Marchand est savant sur ce point:
Pour sauver son crédit il faut cacher sa perte.
Celle que par malheur nos gens avoient soufferte,
Ne put se réparer: le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le bonnet vert (2).
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le sort principal, & les gros intérêts,
Et les Sergens, & les Procès,
Et le créancier à la porte
Dès devant la pointe du jour,

(1) C'est-à-dire au fond des eaux. Tartare, l'un des noms dont les Poëtes se servent pour désigner les Enfers.

(2) Qu'autrefois les Banqueroutiers étoient obligés de porter.

N'occupoient le Trio qu'à chercher maint détour,
Pour contenter cette cohorte.
Le Buisson accrochoit les Passans à tous coups :
Messieurs, leur disoit-il, de grace apprênez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises.
Le Plongeon, sous les eaux s'en alloit les chercher.
L'Oiseau, Chauve-Souris, n'osoit plus approcher,
Pendant le jour, nulle demeure :
Suivi des Sergens à toute heure,
En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur, qui n'est ni Souris-Chauve,
Ni Buisson, ni Canard ; ni dans tel cas tombé,
Mais simple grand Seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé.

FABLE VIII.

La querelle des Chiens & des Chats, & celle des Chats & des Souris.

La discorde a toujours régné dans l'Univers,
Notre Monde en fournit mille exemples divers.
Chez nous cette Déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les Elémens :
Vous serez étonnés de voir qu'à tous momens
Ils seront appointés contraire.
Outre ces quatre Potentats,
Combien d'Etres de tous états
Se font une guerre éternelle ?

Autrefois un logis plein de Chiens & de Chats,
Par cent Arrêts rendus en forme solemnelle,

Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant reglé leurs emplois, leur repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entr'eux comme cousins.
Cette union si douce, & presque fraternelle
Edifioit tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Représenter un tel outrage.
J'ai vu des Chroniqueurs attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avoit une Chienne en gésine.
Quoi qu'il en soit, cet altercas
Mit en combustion la salle & la cuisine :
Chacun se déclara pour son Chat, pour son Chien.
On fit un Réglement dont les Chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur Avocat disoit, qu'il falloit bel & bien
Recourir aux Arrêts. En vain ils les chercherent
Dans un coin où d'abord leurs Agens les cacherent,
Les Souris enfin les mangerent.
Autre Procès nouveau : le peuple Souriquois
En pâtit. Maint vieux Chat, fin, subtil & narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main basse.
Le Maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les Cieux
Nul animal, nul être, aucune créature
Qui n'ait son opposé : c'est la loi de Nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, & je n'en sais pas plus.
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du tems.

Humain, il vous faudroit encore à soixante ans
Renvoyer chez les Barbacoles (1).

(1) Comme de petits enfans, qui toujours prêts à s'emporter & à se quereller fort sérieusement pour de pures bagatelles, doivent être corrigés de cette humeur *rioteuse* par leurs Maîtres, que la Fontaine nomme *Barbacoles*, terme plaisant & burlesque, emprunté des Italiens, qui l'ont inventé, pour désigner un Maître d'Ecole qui, pour se rendre plus vénérable à ses Ecoliers, porte une longue barbe, *Barbam colit*.

FABLE IX.

Le Loup & le Renard.

D'ou vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état ?
Tel voudroit bien être Soldat,
A qui le Soldat porte envie (1).

Certain Renard voulut, dit-on,
Se faire Loup. Hé, qui peut dire
Que pour le métier de Mouton,
Jamais aucun Loup ne soupire ?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans,
Un Prince (2) en Fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de tems
Des Vers moins sensés que sa Prose.

(1) Legere imitation du commencement de la premiere Satyre d'Horace.

Qui fit, Maecenas, ut nemo quam sibi sortem,
Seu ratio dederit, seu sors objecerit, illâ
Contentus vivat, laudet diversa sequentes ?

(2) Monseigneur le Duc de Bourgogne.

Les traits dans la Fable semés,
Ne sont en l'Ouvrage du Poëte
Ni tous ; ni si bien exprimés.
Sa louange en est plus complette.

De la chanter sur la Musette,
C'est mon talent ; mais je m'attens,
Que mon Héros, dans peu de tems,
Me fera prendre la Trompette.

Je ne suis pas un grand Prophête,
Cependant je lis dans les Cieux
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homeres ;
Et ce tems-ci n'en produit gueres.

Laissant à part tous ces mysteres ;
Essayons de conter la Fable avec succès.

Le Renard dit au Loup : Notre cher, pour tous mets,
J'ai souvent un vieux Coq, ou de maigres Poulets :
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chere avec moins de hasard.
J'approche des maisons, tu te tiens à l'écart.
Apprens-moi ton métier, camarade, de grace !
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque Mouton gras,
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le Loup : Il m'est mort un mien frere,
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint, & le Loup dit : Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les Mâtins du Troupeau.
Le Renard ayant mis la peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit son maître
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien ;
Puis enfin il n'y manqua rien.

A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un Troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y
court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle(3) mit l'allarme au Camp & dans la Ville :
Meres, Brus & Vieillards, au Temple couroient tous,
L'ost du peuple bêlant crut voir cinquante Loups :
Chien, Berger & Troupeau, tout fuit vers le Village,
Et laisse seulement une Brebis pour gage.
Le Larron s'en saisit. A quelques pas de là
Il entendit chanter un Coq du voisinage.
Le Disciple aussi-tôt droit au Coq s'en alla,
Jettant bas sa robe de classe,
Oubliant les Brebis, les leçons, le Régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse ?
Prétendre ainsi changer, est une illusion :
L'on reprend sa premiere trace
A la premiere occasion.

De votre esprit que nul autre n'égale,
Prince, ma Muse tient tout entier ce projet,
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue & la morale.

(3) Prince Grec, ami d'Achille. Il fut tué & dépouillé des armes d'Achille par Hector.



FABLE X.

L'Ecreviſſe & ſa Fille.

Les Sages quelquefois, ainſi que l'Ecreviſſe,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'eſt l'art des Matelots : c'eſt auſſi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puiſſant effort,
Enviſagent un point directement contraire,
Et font, vers ce lieu-là, courir leur adverſaire.
Mon ſujet eſt petit, cet acceſſoire eſt grand :
Je pourrois l'appliquer à certain Conquérant
Qui tout ſeul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, & ce qu'il entreprend
N'eſt d'abord qu'un ſecret, puis devient des conquêtes.
En vain on a les yeux ſur ce qu'il veut cacher,
Ce ſont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher :
Le torrent, à la fin, devient inſurmontable.
Cent Dieux ſont impuiſſans contre un ſeul Jupiter.
LOUIS & le Deſtin me ſemblent, de concert,
Entraîner l'Univers. Venons à notre Fable.

Mere Ecreviſſe un jour à ſa Fille diſoit ;
Comme tu vas, bon Dieu ! Ne peux-tu marcher droit.
Et comme vous allez vous-même ! dit la Fille.
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu ?
Elle avoit raiſon ; la vertu
De tout exemple domeſtique
Eſt univerſelle, & s'applique
En bien, en mal, en tout ; fait des ſages, des ſots ;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A ſon but, j'y reviens, la méthode en eſt bonne,

Surtout au métier de Bellone (1) :
Mais il faut le faire à propos.

(1) A la Guerre. Bellone étoit Déesse de la Guerre.

FABLE XI.

L'Aigle & la Pie.

L'AIGLE, Reine des airs, avec Margot la Pie,
Différentes d'humeur, de langage & d'esprit,
Et d'habit,
Traversoient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'Agasse eut peur : mais l'Aigle ayant fort bien dîné
La rassure, & lui dit : Allons de compagnie.
Si le Maître des Dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'Univers ;
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, & sans cérémonie.
Caquet bon bec alors de jaser au plus drû :
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace (1),
Disant le bien, le mal, à travers champs, n'eût sû
Ce qu'en fait de babil y savoit notre Agasse.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplû,
L'Aigle lui dit tout en colere :
Ne quittez point votre séjour,
Caquet bon bec, ma mie : adieu, je n'ai que faire
D'une babillarde à ma Cour :
C'est un fort méchant caractere.
Margot ne demandoit pas mieux.

(1) Le bon Vulteius, comme dit Horace :
Dicenda, tacenda locutus, Epist. VII, Lib. 1.

Ce n'eſt pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les
Dieux :
Cet honneur a ſouvent de mortelles angoiſſes.
Rediſeurs, Eſpions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout different, s'y rendent odieux :
Quoiqu'ainſi que la Pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux Paroiſſes (2).

(2) Etre toujours prêt à jouer divers perſonnages, directement oppoſés.

FABLE XII.

Le Roi, le Milan & le Chaſſeur.

A SON ALTESSE SERENISSIME.

MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTY.

COMME les Dieux ſont bons, ils veulent que les
Rois
Le ſoient auſſi : c'eſt l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'eſt votre avis. On ſait que le courroux
S'éteint en votre cœur, ſi-tôt qu'on y voit naître
Achille, qui du ſien ne put ſe rendre maître,
Fut par-là moins Héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes,
Qui, comme en l'âge d'Or, font cent biens ici-bas.
Peu de Grands ſont nés tels en cet âge où nous
ſommes.
L'Univers leur ſait gré du mal qu'ils ne font pas.

Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des Temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa Lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le Palais des Dieux.
Un siecle de séjour ici doit vous suffire.
Hymen veut séjourner tout un siecle chez vous.
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce tems à-peine bornées!
Et la Princesse (1) & vous n'en méritez pas moins;
J'en prens ses charmes pour témoins:
Pour témoins j'en prens les merveilles
Par qui le Ciel, pour vous prodigue en ses présens,
De qualités qui n'ont qu'en vous seuls leurs pareilles,
Voulut orner vos jeunes ans.
BOURBON, de son esprit ses graces assaisonne.
Le Ciel joignit en sa personne
Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer.
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie:
Je me tais donc, & vais rimer
Ce que fit un Oiseau de Proie.

Un Milan, de son nid antique possesseur,
Etant pris vif par un Chasseur,
D'en faire au Prince un don, cet homme se propose.
La rareté du fait donnoit prix à la chose.
L'Oiseau, par le Chasseur, humblement présenté,
Si ce Conte n'est apocrife,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de Sa Majesté.
Quoi! sur le nez du Roi? Du Roi même en personne.
Il n'avoit donc alors ni Sceptre ni Couronne?
Quand il en auroit eu, ç'auroit été tout un.

(1) Fille légitimée de Louis XIV, mariée en 1680.

Le nez Royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des Courtisans les clameurs & la peine,
Seroit se consumer en efforts impuissans.
Le Roi n'éclata point : les cris sont indécens
A la Majesté souveraine.
L'Oiseau garda son poste. On ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.
Son Maître le rappelle, & crie, & se tourmente,
Lui présente le leurre, & le poing, mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente,
Nicheroit là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudroit passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.
I quitte enfin le Roi, qui dit : Laissez aller
Ce Milan, & celui qui m'a cru régaler.
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en Milan, & l'autre en citoyen des Bois.
Pour moi, qui sais comment doivent agir les Rois,
Je les affranchis du supplice.
Et la Cour d'admirer. Les Courtisans ravis
Elevent de tels faits, par eux si mal suivis.
Bien peu, même des Rois, prendroient un tel modele;
Et le Veneur l'échappa belle,
Coupable seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du Maître.
Ils n'avoient appris à connoître
Que les Hôtes des Bois : Etoit-ce un si grand mal ?

Pilpay (2) fait, près du Gange (3), arriver l'aventure.
Là, nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher :
Le Roi même feroit scrupule d'y toucher.

(2) Auteur Indien. *Voyez* ci-dessus ce que la Fontaine en dit dans un Avertissement, II. Part, page 3.

(3) Grand fleuve des Indes.

Savons-nous, disent-ils, si cet Oiseau de Proie
N'étoit point au siege de Troie?
Peut-être y tint il lieu d'un Prince ou d'un Héros,
Des plus hupés & des plus hauts.
Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'être encore.
Nous croyons après Pithagore (4),
Qu'avec les animaux de forme nous changeons,
Tantôt Milans, tantôt Pigeons,
Tantôt Humains, puis Volatilles.
Ayant dans les airs leurs familles.

Comme l'on conte en deux façons
L'accident du Chasseur, voici l'autre maniere.
Un certain Fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un Milan (ce qui n'arrive guere)
En voulut au Roi faire un don,
Comme de chose singuliere.
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans,
C'est le *non plus ultrà* (5) de la Fauconnerie.
Ce Chasseur perce donc un gros de Courtisans.
Plein de zele, échauffé s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon de présens
Il croyoit sa fortune faite.
Quand l'animal porte-sonette,
Sauvage encor & tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier,
Prend le nez du Chasseur, hape le pauvre Sire.
Lui de crier, chacun de rire,
Monarque & Courtisans Qui n'eût ri? Quant à moi
Je n'en eusse quitté ma part pour un Empire.
Qu'un Pape rie, en bonne foi
Je n'ose l'assurer : mais je tiendrois un Roi
Bien malheureux s'il n'osoit rire:
C'est le plaisir des Dieux. Malgré son noir souci,

(4) Philosophe, qui a cru que les ames passoient dans le corps de différens animaux.

(5) Le cas le plus rare, le plus extraordinaire.

Jupiter, & le peuple immortel rit aussi.
Il en fit des éclats, à ce que dit l'histoire (6),
Quand Vulcain, clopinant, vint lui donner à boire.
Que le peuple immortel se montrât sage ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison;
Car puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du Chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau? L'on a vû de tout tems
Plus de sots Fauconniers, que de Rois indulgens.

(6) *Homere* dans l'Iliade, Liv. I, où ce Poète dit que les Dieux éclaterent d'*un ris inextinguible*, ce qui paroît peu digne de leur caractere, comme la Fontaine l'insinue assez ouvertement.

FABLE XIII.

Le Renard, les Mouches & le Hérisson.

Aux traces de son sang, un vieux hôte des Bois,
Renard fin, subtil & matois,
Blessé par des Chasseurs, & tombé dans la fange,
Autrefois attira ce Parasite (1) aîlé,
Que nous avons Mouche appellé.
Il accusoit les Dieux, & trouvoit fort étrange
Que le Sort à tel point le voulût affliger,
Et le fit aux Mouches manger.
Quoi! se jetter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des Forêts
Depuis quand les Renards sont-ils un si bon mets?
Et que me sert ma queue? Est-ce un poids inutile?
Va, le Ciel te confonde, animal importun:
Que ne vis-tu sur le commun!

(1) Celui qui fait métier d'aller impudemment manger où il n'est pas appellé.

Un Hérisson du voisinage,
Dans mes Vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité.
Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin Renard, dit-il, & terminer tes peines.
Garde-t'en bien, dit l'autre: ami, ne le fais pas:
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont saouls: une troupe nouvelle
Viendroit fondre sur moi, plus âpre & plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici bas:
Ceux-ci sont Courtisans, ceux-là sont Magistrats.
Aristote appliquoit cet Apologue aux Hommes.
Les exemples en sont communs,
Sur-tout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns (2).

(2) On fait un conte, qui vrai ou faux, peut servir également à illustrer cette ancienne Fable. Un riche Financier, qui s'étoit engraissé des malheurs de la France, sous le regne de Louis XIV, se trouvant un jour à la campagne, comme il se promenoit dans ses jardins délicieux, ordre lui vint de se démettre de son Emploi. Surpris de cette nouvelle, il dit à celui qui la lui annonçoit! *J'en suis fâché; car après avoir fait mes affaires, j'allois faire celles du Roi.*

FABLE XIV.

L'Amour & la Folie.

TOUT est mystere dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance:

Ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour,
Que d'épuiſer cette Science.
Je ne prétens donc point tout expliquer ici :
Mon but eſt ſeulement de dire à ma maniere
Comment l'Aveugle que voici,
(C'eſt un Dieu) comment, dis-je, il perdit la lumiere;
Quelle ſuite eut ce mal, qui peut-être eſt un bien.
J'en fais Juge un Amant, & ne décide rien.

La Folie & l'Amour jouoient un jour enſemble.
Celui-ci n'étoit pas encore privé des yeux.
Une diſpute vint : l'Amour veut qu'on aſſemble
Là-deſſus le Conſeil des Dieux.
L'autre n'eut pas la patience.
Elle lui donne un coup ſi furieux
Qu'il en perd la clarté des Cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme & mere, il ſuffit pour juger de ſes cris :
Les Dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, & Néméſis (1),
Et les Juges d'Enfer, enfin toute la bande.
Elle repréſenta l'énormité du cas.
Son fils, ſans un bâton, ne pouvoit faire un pas.
Nulle peine n'étoit pour ce crime aſſez grande.
Le dommage devoit être auſſi réparé.
Quand on eut bien conſidéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le réſultat enfin de la ſuprême Cour
Fut de condamner la Folie
A ſervir de guide à l'Amour.

(1) La Déeſſe de la Juſtice vengereſſe.



FABLE

FABLE XV.

Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue, & le Rat.

A MADAME DE LA SABLIERE (1).

JE vous gardois un Temple dans mes Vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'Univers.
Déja ma main en fondoit la durée
Sur ce bel Art (2) qu'ont les Dieux inventé,
Et sur le nom de la Divinité
Que dans ce Temple on auroit adorée.
Sur le Portail j'aurois ces mots écrits :
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS.
Non celle-là qu'a Junon à ses gages ;
Car Junon même & le Maître des Dieux
Serviroient l'autre, & seroient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'Apothéose (3) à la voute eût paru.
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un Dais de lumiere.
Les murs auroient amplement contenu
Toute sa vie ; agréable matiere,
Mais peu féconde en ces évenemens,
Qui des Etats font les renversemens.
Au fond du Temple eût été son Image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire & de n'y penser pas,
Ses agrémens à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ses pieds des Mortels,
Et des Héros, des Demi-dieux encore,

(1) Dame illustre par son beau génie.
(2) La Poésie.
(3) L'Histoire de son entrée dans le Ciel.

Même des Dieux : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses Autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son ame
Tous les trésors, quoiqu'imparfaitement ;
Car ce cœur vif & tendre infiniment,
Pour ses amis, & non point autrement ;
Car cet esprit, qui né du Firmament,
A beauté d'homme, avec graces de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un dégré suprême,
Vous, que l'on aime à l'égal de soi-même,
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre Cour,
Laissons le donc) agréez que ma Muse
Achève un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée & le projet,
Pour plus de grace, au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque-tems amuser votre esprit.
Non que céci se passe entre Monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un Roi qui ne sait point aimer,
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue,
Vivoient ensemble unis : douce société.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assuroit leur félicité.
Mais quoi! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez aux milieu des déserts,
Aux fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embuches secrettes,

La Gazelle s'alloit ébattre innocemment ;
Quand un Chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit : & le Rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restans : D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés ?
La Gazelle déja nous a-t-elle oubliés ?
A ces paroles, la Tortue
S'écrie, & dit : Ah ! si j'étois
Comme un Corbeau d'aîles pourvue,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied leger :
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le Corbeau part à tire d'aîle :
Il apperçoit de loin l'imprudente Gazelle
Prise au piege & se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant.
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle ;
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un Maître d'Ecole,
Il avoit trop de jugement.
Le Corbeau donc vole & revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la Gazelle est prise.
L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent quand arriveroit-elle ?
Après la mort de la Gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chere & fidelle compagne,
Pauvre chevrette de montagne.

La Tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts, avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
Le Chasseur vient, & dit : Qui m'a ravi ma proie ?
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le Corbeau sur un arbre, en un bois la Gazelle :
Et le Chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Apperçoit la Tortue, & retient son courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le Corbeau n'en eût averti la Chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse & vient se présenter.
L'homme de suivre, & de jetter
Tout ce qui lui pesoit : si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opere & travaille
Qu'il délivre encor l'autre sœur
Sur qui s'étoit fondé le soupé du Chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Iliade ou l'Odyssée.
Rongemaille feroit le principal Héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Porte-maison l'Infante y tient de tels propos (4),
Que Monsieur du Corbeau va faire
Office d'Espion, & puis de Messager.
La Gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager

(4) Des discours si pressans, si pathétiques, qu'à sa persuasion le Corbeau va faire office d'Espion, &c.

Le Chasseur à donner du tems à Rongemaille.
Ainsi, chacun en son endroit
S'entremet, agit & travaille.
A qui donner le prix? Au cœur, si l'on m'en croit.
Que n'ose & que ne peut l'amitié violente!
Cet autre sentiment, que l'on appelle Amour,
Mérite moins d'honneur: cependant chaque jour
Je le célebre, & je le chante.
Hélas! Il n'en rend pas mon ame plus contente.
Vous protégez sa sœur, il suffit; & mes Vers
Vont s'engager pour elle à des tons tous divers.
Mon maître étoit l'Amour, j'en vais servir un autre (5);
Et porter, par tout l'Univers,
Sa gloire aussi-bien que la vôtre.

(5) Amour fondé sur l'estime, & dont le nom propre est *Amitié*.

FABLE XVI.

La Forêt & le Bucheron.

Un Bucheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché sa coignée.
Cette perte ne pût si-tôt se réparer
Que la Forêt n'en fût quelque-tems épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche
Afin de faire un autre manche.
Il iroit employer ailleurs son gagne-pain:
Il laisseroit debout maint Chêne & maint Sapin,
Dont chacun respectoit la vieillesse & les charmes.
L'innocente Forêt lui fournit d'autres armes.

Elle en eut du regret. Il emmanche son fer.
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornemens.
Elle gémit à tous momens :
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde, & de ses Sectateurs :
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages ;
Qui ne se plaindroit là-dessus ?
Hélas ! J'ai beau crier, & me rendre incommode (1) ;
L'ingratitude & les abus
N'en seront pas moins à la mode.

(1) Par mes remontrances.

FABLE XVII.

Le Renard, le Loup & le Cheval.

Un Renard, jeune encor, quoique des plus madrés ;
Vit le premier Cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain Loup, franc novice : Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand, j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous ? dit le Loup en riant :
Fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étois quelque Peintre, ou quelque Etudiant ;
Repartit le Renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez : Que fait-on ? Peut-être est-ce une
proie

Que la fortune nous envoie.
Ils vont ; & le Cheval, qu'à l'herbe on avoit mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.
Seigneur, dit le Renard, vos humbles serviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le Cheval, qui n'étoit dépourvu de cervelle,
Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs,
Mon Cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le Renard s'excusa sur son peu de savoir.
Mes parens, reprit il, ne m'ont point fait instruire.
Ils sont pauvres, & n'ont qu'un trou pour tout avoir.
Ceux du Loup, gros Messieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le Loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents. Le Cheval lui desserre
Un coup ; & haut le pied : Voilà mon Loup par terre,
Mal en point, sanglant & gâté.
Frere, dit le Renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la machoire écrit
Que de tout inconnu le Sage se méfie.

FABLE XVIII.

Le Renard & les Poulets d'Inde.

Contre les assauts d'un Renard
Un arbre à des Dindons servoit de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria ; Quoi, ces gens se moqueront de moi !
Eux seuls seront exemts de la commune loi ?

Non. par tous les Dieux, non. Il accomplit son dire,
La Lune, alors luisant, sembloit, contre le Sire,
Vouloir favoriser la Dindonniere gent.
Lui, qui n'étoit novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de differens personnages.
Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul Dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassoit en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tomboit quelqu'un : autant de pris,
Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le Compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger,
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

FABLE XIX.

Le Singe.

Il est un Singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme.
Singe en effet d'aucuns maris,
Il la battoit. La pauvre Dame
En a tant soupiré qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte,
Il éclate en cris superflus.
Le pere en rit ; sa femme est morte :
Il a déja d'autres amours,

Que l'on croit qu'il battra toujours.
Il hante la taverne, & souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il soit Singe, ou qu'il fasse un Livre.
La pire espece c'est l'Auteur.

FABLE XX.

Le Philosophe Scythe (1).

Un Philosophe austere, & né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs; & vit en certains lieux
Un Sage, assez semblable au Vieillard de Virgile (2),
Homme égalant les Rois, homme approchant des Dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait & tranquile.
Son bonheur consistoit aux beautés d'un Jardin.
Le Scythe l'y trouva, qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ebranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant par-tout la Nature
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda,
Pourquoi cette ruine? Etoit-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres Habitans?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage:
Laissez agir la faulx du Temps:
Ils iront assez tôt border le noir rivage.
J'ôte le superflu, dit l'autre; & l'abbattant,

(1) Cette Fable nous a été conservée par *Aulugelle*, Liv. XIX, ch. 12.

(2) *Regum æquabat opes animis*, dit Virgile, Liv. IV des Georg. v. 132.

Le reste en profite d'autant.
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe & taille à toute heure :
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abbatis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son Verger contre toute raison,
Sans observer tems ni saison,
Lunes ni vieilles, ni nouvelles (3).
Tout languit & tout meurt. Ce Scythe exprime bien
Un indiscret Stoïcien (4) :
Celui-ci retranche de l'ame,
Desirs & passions, le bon & le mauvais,
Jusqu'aux plus innocens souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi je reclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort.
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

(3) Le tems propre à tailler les arbres.

(4) *Sic isti apathiæ sectatores, qui videri se esse tranquillos, & intrepidos, & immobiles volunt, dum nihil cupiunt, nihil dolent, nihil irascuntur, nihil gaudent; omnibus vehementioribus animi officiis amputatis, in corpore ignava & quasi enervata vita consenescunt.* Paroles pleines de force & de sens, qui font la conclusion de cette Fable, dans Aulugelle, & dont la Fontaine n'a pas laissé échapper un seul trait digne d'être conservé.

FABLE XXI.

L'Eléphant, & le Singe de Jupiter.

Autrefois l'Eléphant & le Rhinocéros,
En dispute du pas & des droits de l'Empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire

Que le Singe de Jupiter,
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit l'Histoire.
Aussi-tôt l'Eléphant de croire
Qu'en qualité d'Ambassadeur
Il venoit trouver sa grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend Maître Gille, & le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son excellence.
L'autre étoit préparé sur la légation:
Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyoit que les Dieux eussent à sa querelle
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du Firmament,
Qu'on soit Mouche ou bien Eléphant?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même.
Mon cousin Jupiter, dit il, verra dans peu
Un assez beau combat, de son Trône suprême:
Toute sa Cour verra beau jeu.
Quel combat? dit le Singe, avec un front severe.
L'Eléphant repartit: Quoi! vous ne savez pas
Que le Rhinocéros me dispute le pas?
Qu'Eléphantide (1) a guerre avecque Rhinocere (2)?
Vous connoissez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment, je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit Maître Gille, on ne s'entretient guere
De semblables sujets dans nos vastes lambris.
L'Eléphant, honteux & surpris,
Lui dit: Et parmi nous, que venez-vous donc faire?
Partager un brin d'herbe entre quelques Fourmis.
Nous avons soin de tout: Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le Conseil des Dieux.
Les petits & les grands sont égaux à leurs yeux.

(1) Terme inventé, pour dire la capitale des Eléphans.

(2) De même, Ville feinte des Rhinocéros.

FABLE XXII.

Un Fou & un Sage.

Certain Fou poursuivoit àcoups de pierre un Sage.
Le Sage se retourne, & lui dit : Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci :
Tu fatigues assez pour gagner davantage;
Toute peine, dit-on, est digne de loyer.
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer ;
Adresse lui tes dons, ils auront leur salaire.
Amorcé par le gain, notre Fou s'en va faire
Même insulte à l'autre Bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint Estafier accourt : on vous happe notre homme.
On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des Rois il est de pareils fous.
A vos dépens ils font rire le Maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter ? Vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger.



FABLE XXIII.

Le Renard Anglois.

A MADAME HARVAY.

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens:
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'ame, un talent pour conduire
Et les affaires & les gens,
Une humeur franche & libre, & le don d'être amie,
Malgré Jupiter même, & les tems orageux;
Tout cela méritoit un éloge pompeux:
Il en eut été moins, selon votre génie,
La Pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie:
J'ai donc fait celui ci court & simple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de votre patrie:
Vous l'aimez. Les Anglois pensent profondément,
Leur esprit, en cela, suit leur tempérament,
Creusant dans les sujets, & forts d'expériences,
Ils étendent par-tout l'empire des Sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour.
Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres;
Même les Chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos Renards sont plus fins, je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour se sauver,
Mit en usage un stratagême
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.
Le scélérat, réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces Chiens au bon nez,
Passa près d'un patibulaire.
Là, des animaux ravissans,

Blereaux, Renards, Hiboux, race encline à mal-faire,
Pour l'exemple pendus, instruisoient les passans.
Leur confrere, aux abois, entre ces Morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
Met leur Chef en défaut, ou leur donne le change,
Et fait, en vieux Renard, s'échapper de leurs mains.
Les clefs de meute (1) parvenues
A l'endroit où, pour mort, le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris: leur Maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant.
Mes Chiens n'appellent point au-delà des colonnes
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle. Il y vint, à son dam.
Voilà maint Basset clabaudant;
Voilà notre Renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux;
Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux (2);
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagême.
Le Chasseur, pour trouver sa propre sureté,
N'auroit pas cependant un tel tour inventé;
Non point par peu d'esprit: Est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne provision?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet;
Tout long éloge est un projet

(1) *Clef de meute*, terme de Vénerie, pour désigner les meilleurs Chiens qui servent à conduire & à redresser les autres Chiens de la meute. Quelquefois c'est un seul Chien qui est la Clef de la meute.

(2) Pour dire, *perdit la vie.* Voyez, sur cette expression, le Dictionnaire de l'Académie Françoise, au mot *Houseau.*

Peu favorable pour ma Lyre :
Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens flatteur amusent l'Univers ;
Et se font écouter des Nations étranges.
Votre Prince vous dit un jour,
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma Muse :
C'est peu de chose : elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitans
Tirés de l'Isle de Cithere ?
Vous voyez par-là que j'entens
Mazarin (3), des Amours Déesse tutelaire.

(3) La belle *Hortense*, Duchesse de Mazarin, niece du Cardinal Mazarin, laquelle pour vivre éloignée de son mari, se retira en Angleterre, où elle finit ses jours en 1699.

FABLE XXIV.

Daphnis & Alcimadure.

IMITATION DE THEOCRITE.

A MADAME DE LA MESANGERE.

AIMABLE fille d'une mere
A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en cette Préface

Je ne partage entre elle & vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnaſſe,
Et que j'ai le ſecret de rendre exquis & doux.
Je vous dirai donc.... Mais tout dire,
Ce ſeroit trop, il faut choiſir,
Ménageant ma voix & ma Lyre,
Qui bientôt vont manquer de force & de loiſir.
Je louerai ſeulement un cœur plein de tendreſſe,
Ces nobles ſentimens, ces graces, cet eſprit:
Vous n'auriez en cela ni Maître ni Maîtreſſe,
Sans celle dont ſur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roſes
De trop d'épines, ſi jamais
L'Amour vous dit les mêmes choſes:
Il les dit mieux que je ne fais;
Auſſi ſait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ſes conſeils: Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Mépriſoit, de ce Dieu, le ſouverain pouvoir,
On l'appelloit Alcimadure:
Fier & farouche objet, toujours courant aux Bois,
Toujours ſautant aux prés, danſant ſur la verdure,
Et ne connoiſſant autres loix
Que ſon caprice: au reſte égalant les plus belles,
Et ſurpaſſant les plus cruelles
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ſes rigueurs,
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ſes faveurs!
Le jeune & beau Daphnis, Berger de noble race,
L'aima pour ſon malheur: jamais la moindre grace,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une pourſuite vaine,
Il ne ſongea plus qu'à mourir;
Le deſeſpoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas! Ce fut aux vents qu'il raconta ſa peine;

On

On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où parmi ses Compagnes
L'ingrate, pour le jour de sa nativité,
Joignoit aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins & des vertes campagnes :
J'espérois, cria-t-il, expirer à vos yeux,
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon pere, après ma mort, & je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux avec mon Chien,
Et que du reste de mon bien
Mes Compagnons fondent un Temple,
Où votre image se contemple,
Renouvellant de fleurs l'Autel à tout moment :
J'aurai, près de ce Temple, un simple monument :
On gravera sur la bordure :
Daphnis mourut d'amour ; passant, arrête-toi :
Pleure, & dit : Celui-ci succomba sous la loi
De la cruelle Alcimadure.
A ces mots, par la Parque il se sentit atteint :
Il auroit poursuivi, la douleur le prévint.
Son ingrate sortit triomphante & parée.
On voulut, mais envain, l'arrêter un moment,
Pour donner quelques pleurs au sort de son Amant.
Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
Menant dès ce soir même, au mépris de ses loix,
Ses Compagnes danser au tour de sa Statue.
Le Dieu tomba sur elle, & l'accabla du poids :
Une voix sortit de la nue,
Echo redit ces mots dans les airs épandus :
Que tout aime à-présent ; l'Insensible n'est plus.
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
Frémit, & s'étonna la voyant accourir

Tout l'Erebe entendit cette belle homicide
S'excuser au Berger qui ne daigna l'ouir,
Non plus qu'Ajax Ulysse, & Didon son perfide.

FABLE XXV.

Le Juge Arbitre, l'Hospitalier, & le Solitaire.

Trois Saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendoient au même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses.
Tous chemins vont à Rome : ainsi nos concurrens
Crurent pouvoir choisir des sentiers différens.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses
Qu'en appanage on voit aux Procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des Loix, l'Homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie.
La moitié ? Les trois quarts, & bien souvent le tout.
Le Conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle & détestable envie.
Le second de nos Saints choisit les Hôpitaux.
Je le loue ; & le soin de soulager les maux
Est une charité que je préfere aux autres.
Les malades d'alors étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre Hospitalier ;
Chagrins, impatiens, & se plaignant sans cesse :
Il a pour tels & tels un soin particulier,
Ce sont ses amis : il nous laisse.
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
Où se trouva réduit l'Appointeur de débats.
Aucun n'étoit content ; la Sentence arbitrale

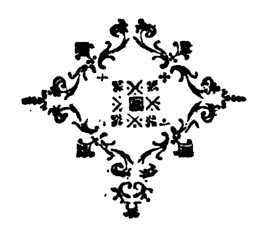
A nul des deux ne convenoit,
Jamais le Juge ne tenoit
A leur gré la balance égale.
De semblables discours rebutoient l'Appointeur (1).
Il court aux Hôpitaux, va voir leur Directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte & que murmure,
Affligés, & contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des Bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du Soleil,
Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conseil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
Qui mieux que vous sait vos besoins ?
Apprendre à se connoître est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la Majesté suprême.
Vous êtes vous connus dans le monde habité ?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien, est une erreur extrême.
Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?
Agitez celle-ci : Comment nous verrions-nous ?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du crystal nous venons d'opposer.
Mes Freres, dit le Saint, laissez-la reposer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au désert.
Ainsi parla le Solitaire.
Il fut cru ; l'on suivit ce conseil salutaire.
Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide, & qu'on meurt, & qu'on devient malade,
Il faut des Médecins, il faut des Avocats.
Ces secours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas,
Les honneurs & le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
O vous, dont le Public emporte tous les soins,

(1) Celui qui vouloit accommoder les Procès.

Magistrats, Princes, & Ministres,
Vous, que do vent troubler mille accidens sinistres,
Que le malheur abbat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages:
Puisse-t-elle être utile aux siecles à venir!
Je la présente aux Rois, je la propose aux Sages.
Par où saurois-je mieux finir?

FIN DES FABLES.



AVIS.

CE douzieme & dernier Livre, qui ne contient que vingt cinq Fables, en contient vingt-neuf dans l'Edition de Claude Barbin, imprimée en 1694, in-douze, y compris PHILEMON ET BAUCIS, LES FILLES DE MINÉE, LA MATRONE D'EPHESE, ET BELPHEGOR : quatre Pieces qu'on a jugé à propos d'imprimer ici séparées des Fables du douzieme Livre, parceque ces quatre Pieces sont d'un genre fort différent, quoiqu'elles portent le nom de Fable dans l'Edition de Barbin.



PHILEMON ET BAUCIS (1).

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOSME.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux;
Ces deux Divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquile;
Des soucis dévorans c'est l'éternel asyle,
Véritable Vautour, que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toît est exempt d'un tribut si funeste;
Le Sage y vit en paix, & méprise le reste.
Content de ses douceurs, errant parmi les Bois;
Il regarde à ses pieds les favoris des Rois;
Il lit, au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour?
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.
Philemon & Baucis nous en offrent l'exemple,
Tous deux virent changer leur cabane en un Temple.
Hymenée & l'Amour, par des desirs constans,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printems:
Ni le tems, ni l'hymen, n'éteignirent leur flamme;
Clothon prenoit plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos & leur champ par deux fois vingt Etés;
Eux seuls ils composoient toute leur République:
Heureux de ne devoir à pas un domestique

(1) Sujet tiré des Métamorphoses d'Ovide, Liv. VIII.

Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient.
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendoient ;
L'amitié modera leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encore se produire.
Ils habitoient un Bourg, plein de gens, dont le cœur
Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils le Dieu de l'Eloquence (2) ;
Tous deux en Pélerins vont visiter ces lieux :
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux Dieux.
Près enfin de quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitaliere, humble & chaste maison.
Mercure frappe, on ouvre ; aussi tôt Philemon
Vient au-devant des Dieux, & leur tient ce langage :
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous : usez du peu que nous avons :
L'aide des Dieux a fait que nous le conservons,
Usez-en : saluez ces Penates d'argile.
Jamais le Ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même étoit de simple bois ;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde ;
Encor que le pouvoir au desir ne réponde,
Nos Hôtes agréeront les soins qui leur sont dûs.
Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumerent :
Des branches de bois sec aussi-tôt s'enflammerent.
L'onde tiede, on lava les pieds des Voyageurs.
Philemon les pria d'excuser ces longueurs ;
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les Dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe & la grandeur des Rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers & les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.

(2) Mercure.

Cependant

Cependant, par Baucis le festin se prépare.
La table, où l'on servit le champêtre repas,
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'Histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le tems l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelans
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solemnelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cerès.
Les divins Voyageurs, altérés de leur course,
Mêloient au vin grossier le crystal d'une source.
Plus le vase versoit, moins il s'alloit vuidant.
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillerent :
A ce signe d'abord leurs yeux se décillerent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils,
Qui font trembler les Cieux sur leurs pôles assis.
Grand Dieu, dit Philemon ; excusez notre faute.
Quels humains auroient cru recevoir un tel Hôte ?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux,
Mais quand nous serions Rois, que donner à des Dieux ?
C'est le cœur qui fait tout : que la terre & que l'onde
Apprêtent un repas pour les Maîtres du monde,
Ils lui préféreront les seuls présens du cœur.
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur ;
Dans le verger couroit une Perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée :
Elle en veut faire un mets, & la poursuit en vain :
La volaille échappe à sa tremblante main :
Entre les pieds des Dieux elle cherche un asyle.
Ce recours, à l'oiseau, ne fut pas inutile :
Jupiter intercede. Et déja les vallons
Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.

Les Dieux sortent enfin, & font sortir leurs Hôtes.
De ce Bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :
Suivez-nous : Toi, Mercure, appelle les Vapeurs.
O gens durs, vous n'ouvrez vos logis, ni vos cœurs.
Il dit : & les Autans (3) troublent déja la plaine.
Nos deux Epoux suivoient, ne marchant qu'avec peine.
Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans.
Moitié secours des Dieux, moitié peur, se hâtans,
Sur un mont assez proche enfin ils arriverent.
A leurs pieds aussi-tôt cent nuages creverent.
Des ministres du Dieu les escadrons flottans (4).
Entraînerent, sans choix, animaux, habitans,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure ;
Sans vestige du Bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploroient ces severes destins.
Les animaux périr ! Car encor les humains,
Tous avoient dû tomber sous les célestes armes ;
Baucis en répandit en secret quelques larmes.
Cependant l'humble toît devient Temple, & ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues.
En moins de deux instans s'élevent jusqu'aux nues,
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris ;
Tous ces événemens sont peints sur les lambris.
Loin, bien loin les Tableaux de Zeuxis & d'Apelle (5),
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux Epoux surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures ;
Aurions-nous bien le cœur & les mains assez pures

(3) Les vents du midi, qui excitent de violentes tempêtes.

(4) Les torrens causés par l'orage.

(5) Deux des plus fameux Peintres de l'Antiquité.

Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et Prêtres, vous offrir les vœux des Pélerins?
Jupiter exauça leur priere innocente.
Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos Autels;
Clothon feroit d'un coup ce double sacrifice;
D'autres mains nous rendroient un vain & triste office:
Je ne pleurerois point celle-ci; ni ses yeux
Ne troubleroient non-plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter, à ce vœu, fut encore favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour, qu'assis tous deux dans le sacré Parvis,
Ils contoient cette histoire aux Pélerins ravis,
La troupe, à l'entour d'eux debout, prêtoit l'oreille;
Philémon leur disoit: Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de Temple aux Immortels:
Un bourg étoit autour, ennemi des Autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies:
Du céleste courroux tous furent les hosties:
Il ne resta que nous d'un si triste débris:
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris.
Jupiter l'y peignit. En contant ces Annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles:
Elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras;
Il veut lui tendre aussi les siens, & ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée:
L'un & l'autre se dit adieu de la pensée;
Le corps n'est tantôt plus que feuillage & que bois.
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort, à leur fin les entraîne:
Baucis devient Tilleul, Philémon devient Chêne.
On les va voir encor, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des Epoux séjournent sous leur ombre,

Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah ! Si.... Mais autre part j'ai porté mes présens.
Célébrons seulement cette Métamorphose.
De fideles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces Vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'Univers.
Quelque jour on verra chez les Races futures ;
Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.
Vendôme, consentez au lôs que j'en attens ;
Faites-moi triompher de l'Envie & du Tems :
Enchaînez ces Démons, que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des Héros & de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut,
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer seroit œuvre infinie :
L'entreprise demande un plus vaste génie ;
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer ?
Sans parler de celui qui force à vous aimer.
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages ;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages ;
Don du Ciel, qui peut seul tenir lieu des présens
Que nous font à regret le travail & les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des Dieux les possede, c'est vous ;
Je l'ose, dans ces Vers, soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homere,
Vient de les retoucher attentive à vous plaire :
On dit qu'elle & ses Sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet (6) tout le sacré Vallon :
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages !
Puissent-ils, tout-d'un-coup, élever leur sourcis,
Comme on vit autrefois Philémon & Baucis !

(6) Beau Château de M. le Duc de Vendôme.

LES FILLES DE MINE'E.

Je chante dans mes Vers les Filles de Minée (1),
Troupe, aux arts (2) de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux,
Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.
Tout Dieu veut aux humains se faire reconnoître.
On ne voit point les champs répondre aux soins du
Maître,
Si dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
Il ne marche en triomphe en l'honneur de Cérès.

La Gréce étoit en jeux pour le fils de Sémele.
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zele:
Alcithoé l'aînée, ayant pris ses fuseaux,
Dit aux autres: Quoi donc! toujours des Dieux
nouveaux?
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers
De ce Dieu (3) qui purgea de monstres l'Univers.
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles?
Affoiblir les plus sains? Enlaidir les plus belles?
Souvent mener au Styx par de tristes chemins?
Et nous irons chommer la peste des humains!
Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.
Se donne ce jour-ci, qui voudra, du relâche:
Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
Que nous rendions le tems moins long par des récits.
Toutes trois, tour à tour, racontons quelque histoire.
Je pourrois retrouver sans peine en ma mémoire

(1) Habitant de Thebes, dont les Filles furent changées en Chauve-souris.

(2) Ouvrages de laine ou de soie.

(3) Hercule.

Du Monarque des Dieux les divers changemens ;
Mais, comme chacun sait tous ces événemens,
Disons ce que l'Amour inspire à nos pareilles :
Non toutefois qu'il faille, en contant ses merveilles,
Accoutumer nos cœurs à goûter son poison ;
Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison.
Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent.
Alcithoé se tut, & ses sœurs applaudirent.
Après quelques momens, haussant un peu la voix,
Dans Thebes ; reprit-elle, on conte (4) qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse :
Pyrame, c'est l'amant, eut Thisbé pour maîtresse.
Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux :
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
Tous deux dignes de plaire : ils s'aimerent sans peine ;
D'autant plutôt épris, qu'une invincible haine,
Divisant leurs parens, ces deux Amans unit,
Et concourut aux traits dont l'Amour se servit.
Le hasard, non le choix, avoit rendu voisines
Leurs maisons où régnoient ces guerres intestines ;
Ce fut un avantage à leurs desirs naissans.
Le cours en commença par des jeux innocens ;
La premiere étincelle eut embrasé leur ame,
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme.
Chacun favorisoit leurs transports mutuels,
Mais c'étoit à l'insû de leurs parens cruels.
La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne
Les plaisirs, & sur-tout ceux que l'amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
Nos Amans à se dire avec signe leurs soins.
Ce leger réconfort ne les put satisfaire ;
Il fallut recourir à quelque autre mystere.
Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons ;
Le tems avoit miné ses antiques cloisons :

(4) Sujet tiré des Métamorphoses d'Ovide, Livre IV.

Là, souvent de leurs maux ils déploroient la cause;
Les paroles passoient, mais c'étoit peu de chose.
Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour:
Chere Thisbé, le Ciel veut qu'on s'aide en amour.
Nous avons à nous voir une peine infinie:
Fuyons de nos parens l'injuste tyrannie:
J'en ai d'autres en Grece, il se tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un asyle chez eux:
Leur amitié, leurs biens, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir,
Car je n'ose parler, hélas! de mon desir.
Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice?
De crainte de vains bruits faut-il que je languisse?
Ordonnez, j'y consens; tout me semblera doux;
Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrois dire autant, lui repartit l'Amante;
Votre amour étant pure encore que véhémente,
Je vous suivrai par-tout: notre commun repos
Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos.
Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
Je rirai des discours d'une langue indiscrette,
Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,
Contente que je suis des soins de ma pudeur.
Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles;
Je n'en fais point ici de peintures frivoles.
Suppléez au peu d'art que le Ciel mit en moi:
Vous-même peignez-vous cet Amant hors de soi.
Demain, dit-il, il faut sortir avant l'Aurore;
N'attendez point les traits que son char fait éclore:
Trouvez-vous aux degrés du terme de Cérès:
Là, nous nous attendrons, le rivage est tout près,
Une barque est au bord, les Rameurs, le vent même,
Tout, pour notre départ, montre une hâte extrême;
L'augure en est heureux, notre sort va changer;
Et les Dieux sont pour nous, si je sais bien juger.

isbé consent à tout : elle en donne pour gage
ux baisers, par le mur arrêtés au passage.
:ureux mur ! tu devois servir mieux leur desir ;
n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.
lendemain Thisbé sort, & prévient Pyrame ;
mpatience, hélas ! maîtresse de son ame,
fait arriver seule & sans guide aux dégrés ;
›mbre & le jour luttoient dans les champs azurés.
ıe Lionne vint, monstre imprimant la crainte,
un carnage récent sa gueule est toute teinte.
isbé fuit ; & son voile, emporté par les airs,
ırce d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.
Lionne le voit, le souille, le déchire ;
l'ayant teint de sang, aux forêts se retire.
isbé s'étoit cachée en un buisson épais.
rame arrive, & voit ces vestiges tous frais.
Dieux ! Que devient-il ? Un froid court dans ses
veines,
ıpperçoit le voile étendu dans ces plaines,
e leve ; & le sang, joint aux traces des pas,
mpêche de douter d'un funeste trépas.
isbé, s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perdue !
voilà, par ma faute, aux Enfers descendue !
l'ai voulu : c'est moi qui suis le monstre affreux
qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux :
:ns-moi, je te vais rejoindre aux rives sombres.
s m'oserai-je à toi présenter chez les Ombres (5) ?
is au moins du sang que je te vais offrir,
heureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.
:, & d'un poignard coupe aussi-tôt sa trame.
bé vient ; Thisbé voit tomber son cher Pyrame.
devient-elle aussi ? Tout lui manque à la fois,
:ns & les esprits aussi-bien que la voix.
evient enfin ; Clothon (6), pour l'amour d'elle,
: à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle,

Les morts. (6) Une des Parques.

Il ne regarde point la lumiere des Cieux :
Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit lui parler, sa langue est retenue :
Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thisbé prend le poignard ; & découvrant son sein,
Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,
Bien moins encor l'erreur de ton ame allarmée :
Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur
N'a, non plus que le tien, mérité son malheur.
Cher Amant, reçois donc ce triste sacrifice.
Sa main & le poignard font alors leur office :
Elle tombe, & tombant range ses vêtemens,
Dernier trait de pudeur, même aux derniers momens.
Les Nymphes d'alentour lui donnerent des larmes ;
Et du sang des Amans teignirent par des charmes
Le fruit d'un Murier proche, & blanc jusqu'à ce jour,
Eternel monument d'un si parfait amour.
Cette histoire attendrit les Filles de Minée :
L'une accusoit l'Amant, l'autre la destinée ;
Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
De cette passion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente :
L'est-elle ? Elle devient aussi-tôt languissante :
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit,
Et cependant l'hymen est ce qui la détruit.
Il y joint, dit Climene, une âpre jalousie,
Poison le plus cruel dont l'ame soit saisie.
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris :
Alcithoé, ma sœur, attachant vos esprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite ;
Celles que je vais dire ont aussi leur mérite.
J'accourcirai le tems, ainsi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phœbus ne partage le jour ;
A ses rayons perçans opposons quelques voiles :
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.

Je veux que sur la mienne, avant que d'être au soir,
Un progrès tout nouveau se fasse appercevoir :
Cependant donnez-moi quelque heure de silence,
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence ;
Souffrez-en les défauts ; & songez seulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet évenement.

Céphale (7) aimoit Procris, il étoit aimé d'elle :
Chacun se proposoit leur hymen pour modele ;
Ce qu'Amour fait sentir de piquant & de doux,
Combloit abondamment les vœux de ces Epoux.
Ils ne s'aimoient que trop : leurs soins & leur tendresse
Approchoient des transports d'Amant & de Maîtresse.
Le Ciel même envia cette félicité :
Céphale eut à combattre une Divinité.
Il étoit jeune & beau ; l'Aurore en fut charmée,
N'étant pas à ces biens, chez elle accoûtumée.
Nos Belles cacheroient un pareil sentiment :
Chez les Divinités on en use autrement.
Celle-ci déclara son amour à Céphale.
Il eut beau lui parler de la foi conjugale,
Les jeunes Déités, qui n'ont qu'un vieil Epoux (8),
Ne se soumettent point à ces loix comme nous.
La Deesse enleva ce Héros si fidele.
De modérer ses feux il pria l'Immortelle.
Elle le fit : l'amour devint simple amitié :
Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié ;
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne :
Recevez seulement ces marques de la mienne.

(7) Ce conte est tiré des Métamorphoses d'Ovide, Liv. VII ; mais où ce Poëte n'avoit garde de le mettre dans la bouche d'une des Filles de Minée, ayant déja dit, Liv. IV, qu'elles avoient été changées toutes trois en Chauve-Souris.

(8) Le vieux Thiton, époux de l'Aurore.

(C'étoit un Javelot toujours sûr de ses coups).
Un jour cette Procris, qui ne vit que pour vous,
Fera le desespoir de votre ame charmée,
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
Tout Oracle est douteux, & porte un double sens;
Celui-ci mit d'abord notre Epoux en suspens:
J'aurai regret aux voeux que j'ai formés pour elle!
Et comment? N'est-ce point qu'elle m'est infidelle?
Ah! finissent mes jours plutôt que de le voir!
Eprouvons toutefois ce que peut son devoir.
Des Mages aussi-tôt consultant la science,
D'un feint adolescent il prend la ressemblance,
S'en va trouver Procris, éleve jusqu'aux Cieux
Ses beautés qu'il soutient être dignes des Dieux,
Joint les pleurs aux soupirs, comme un Amant sait faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup,
Aux présens: il offrit, donna, promit beaucoup;
Promit tant que Procris lui parut incertaine.
Toute chose a son prix: voilà Céphale en peine;
Il renonce aux Cités, s'en va dans les Forêts,
Conte aux vents, conte aux bois ses déplaisirs secrets;
S'imagine en chassant dissiper son martyre.
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire
Oblige d'implorer l'haleine des Zéphirs.
Doux Vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des soupirs,
Venez, legers Démons, par qui nos champs fleurissent:
Aure (9), fais-les venir: je sais qu'ils t'obéissent;
Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer.
On l'entendit; on crut qu'il venoit de nommer
Quelque objet de ses voeux, autre que son Epouse.
Elle en est avertie, & la voilà jalouse.
Maint voisin charitable entretient ses ennuis;

(9) Vent frais en Eté.

Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits;
Il aime donc cette Aure, & me quitte pour elle?
Nous vous plaignons: il l'aime, & sans cesse il l'appelle:
Les Echos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois,
Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos Bois.
Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.
Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne.
L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger.
Elle en profite, hélas! & ne fait qu'y songer.
Les Amans sont toujours de legere croyance:
S'ils pouvoient conserver un rayon de prudence,
(Je demande un grand point, la prudence en amours)
Ils seroient aux rapports insensibles & sourds.
Notre Epouse ne fut l'une ni l'autre chose:
Elle se leve un jour; & lorsque tout repose,
Que de l'Aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au sommeil, hormis quelque Chasseur,
Elle cherche Céphale: un Bois l'offre à sa vue.
Il invoquoit déja cette Aure prétendue.
Viens me voir, disoit-il, chere Déesse, accours:
Je n'en puis plus, je meurs; fais que par ton secours
La peine que je sens se trouve soulagée.
L'Epouse se prétend par ces mots outragée:
Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachoient,
Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient.
O triste jalousie! O passion amere!
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mere!
Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras,
Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas.
Procris s'étoit cachée en la même retraite
Qu'un Fan de Biche avoit pour demeure secrete.
Il en sort; & le bruit trompe aussi-tôt l'Epoux.
Céphale prend le dard, toujours sûr de ses coups,
Le lance en cet endroit, & perce sa jalouse:
Malheureux assassin d'une si chere Epouse.

Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur ;
Il accourt, voit sa faute ; & tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore & les Destins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent.
L'infortuné Mari sans cesse s'affligeant,
Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,
Si la Déesse enfin, pour terminer ses peines,
N'eût obtenu du Sort, que l'on tranchât ses jours :
Triste fin d'un Hymen bien divers en son cours.
Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire.
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses loix,
N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois.
Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,
A revoir leur travail se montrent empressées.
Climene, en un tissu riche, pénible & grand,
Avoit presque achevé le fameux différend (10)
D'entre le Dieu des eaux & Pallas la savante.
On voyoit en lointain une Ville naissante.
L'honneur de la nommer, entr'eux deux contesté ;
Dépendoit du présent de chaque Déité.
Neptune fit le sien d'un symbole de guerre.
Un coup de son Trident fit sortir de la terre
Un animal fougueux, un Coursier plein d'ardeur ;
Chacun de ce présent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'Olivier, qui de paix est la marque assurée :
Elle emporta le prix, & nomma la Cité.
Athene offrit ses vœux à cette Déité.
Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,

(10) Entre Neptune & Pallas, à qui nommeroit la Ville d'Athene.

Cette Description n'a aucun rapport dans les Métamorphoses d'Ovide, Liv. VI. au travail des Filles de Minée ; quoique la Fontaine ait trouvé bon de le transporter de-là ici, comme partie de l'ouvrage de ces Filles.

Toutes sachant broder, aussi sages que belles.
Les premieres portoient force présens divers.
Tout le reste entouroit la Déesse aux yeux pers (11).
Avec un doux soûris elle acceptoit l'hommage.
Climene ayant enfin reployé son ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots son récit:

Rarement pour les pleurs mon talent réussit,
Je suivrai toutefois la matiere imposée.
Télamon (12) pour Cloris avoit l'ame embrasée:
Cloris pour Télamon brûloit de son côté.
La naissance, l'esprit, les graces, la beauté,
Tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans le siecle où nous sommes.
Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.
Ces Amans, quoiqu'épris d'un desir mutuel,
N'osoient au blond Hymen sacrifier encore;
Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en passeroit, l'autre état ne le peut:
Soit raison, soit abus, le sort ainsi le veut.
Cette loi, qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune Amant d'une autre erreur suivie.
Le Démon des Combats vint troubler l'Univers.
Un Pays contesté par des Peuples divers,
Engagea Télamon dans un dur exercice.
Il quitta pour un tems l'amoureuse milice.
Cloris y consentit, mais non pas sans douleur.
Il voulut mériter son estime & son cœur.

(11) *Pers*, vieux mot, qui signifie *de couleur entre le verd & le bleu : MINERVE aux yeux pers*. On peut voir sur l'origine de *Pers*, le Dictionnaire Etymologique de Menage.

(12) Pour cette aventure de *Télamon* & de *Cloris*, & celle de *Zoon*; elles ont l'air moderne ; & si la Fontaine n'en est pas l'inventeur, je ne sais d'où il les a tirées. Il paroît cependant que la derniere a quelque rapport avec celle de Cimon, dans Boccace.

Pendant que ſes exploits terminent la querelle,
Un parent de Cloris meurt, & laiſſe à la Belle
D'amples poſſeſſions & d'immenſes tréſors:
Il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.
La Belle s'y tranſporte, & par tout révérée,
Par-tout, des deux partis Cloris conſidérée,
Voit de ſes propres yeux les champs où Télamon,
Venoit de conſacrer un trophée à ſon nom.
Lui, de ſa part accourt; & tout couvert de gloire
Il offre à ſes amours les fruits de ſa victoire.
Leur rencontre ſe fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux Amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints ſans myſtere:
L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens,
Qu'au ſein de ſa Patrie, & de l'aveu des ſiens.
Tout chemin, hors la mer, allongeant leur ſouffrance,
Ils commettent aux flots cette douce eſpérance.
Zéphire les ſuivoit: quand, preſque en arrivant,
Un Pirate ſurvient, prend le deſſus du vent,
Les attaque, les bat. En vain, par ſa vaillance,
Télamon juſqu'au bout porte ſa réſiſtance:
Après un long combat ſon parti fut défait,
Lui pris; & ſes efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un eſclavage indigne. O Dieux, qui l'eût pû croire!
Le ſort, ſans reſpecter, ni ſon ſang, ni ſa gloire,
Ni ſon bonheur prochain, ni les vœux de Cloris,
Le fit être forçat auſſi-tôt qu'il fut pris.
Le deſtin ne fut pas à Cloris ſi contraire;
Un célebre Marchand l'achete du Corſaire;
Il l'emmene; & bien-tôt, la Belle, malgré ſoi,
Au milieu de ſes fers, range tout ſous ſa loi.
L'Epouſe du Marchand la voit avec tendreſſe:
Ils en font leur compagne, & leur fils ſa maîtreſſe.
Chacun veut ces hymens: Cloris à leurs deſirs
Répondoit ſeulement par de profonds ſoupirs.

Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux langage:
Vous soupirez toujours, toujours votre visage
Baigné de pleurs nous marque un déplaisir secret.
Qu'avez-vous? Vos beaux yeux verroient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits, & l'excès de ma flamme?
Rien ne vous force ici, découvrez-nous votre ame;
Cloris, c'est moi qui suis l'esclave, & non pas vous.
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux?
Parlez, nous sommes prêts à changer de demeure,
Mes parens m'ont promis de partir tout-à-l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus?
Tout le nôtre est à vous, ne le dédaignez plus.
J'en sais qui l'agréroient; j'ai sû plaire à plus d'une:
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune:
Quelle que soit la nôtre, usez-en: vous voyez
Ce que nous possédons, & nous mêmes à vos pieds.
Ainsi parle Damon: & Cloris toute en larmes,
Lui répond en ces mots accompagnés de charmes:
Vos moindres qualités, & cet heureux séjour
Même aux filles des Dieux donneroient de l'amour:
Jugez donc si Cloris, esclave & malheureuse,
Voit l'offre de ces biens, d'une ame dédaigneuse.
Je sais quel est leur prix: mais de les accepter,
Je ne puis; & voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage:
Si toujours la naissance éleva mon courage,
Je me vois, grace aux Dieux, en des mains où je puis
Garder ces sentimens malgré tous mes ennuis.
Je puis même avouër (hélas! faut-il le dire?)
Qu'un autre a, sur mon cœur, conservé son empire.
Je chéris un Amant, ou mort, ou dans les fers;
Je prétens le chérir encor dans les Enfers.
Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante?
Je ne suis déja plus aimable ni charmante,
Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux,
Et, doublement esclave, est indigne de vous.
Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle:

Fuyons

Fuyons, dit-il, en soi, j'oublirai cette Belle :
Tout passe, & même un jour ses larmes passeront :
Voyons ce que l'absence & le tems produiront.
A ces mots il s'embarque, & quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde en lieu sauvage ;
Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
Et sur le bord d'un Bois à chasser occupés.
Télamon, de ce nombre, avoit brisé sa chaîne :
Aux regards de Damon il se présente à peine,
Que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire son destin :
Puis le plaint, puis l'emmene, & puis lui dit sa flamme.
D'une esclave, dit il, je n'ai pû toucher l'ame :
Elle chérit un mort ! Un mort, ce qui n'est plus,
L'emporte dans son cœur ! Mes vœux sont superflus.
Là-dessus, de Cloris il lui fait la peinture.
Télamon dans son ame admire l'aventure,
Dissimule, & se laisse emmener au séjour
Où Cloris lui conserve un si parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile & commune.
On apprend leur retour & leur débarquement ;
Cloris, se présentant à l'un & l'autre Amant,
Reconnoît Télamon sous un faix qui l'accable :
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoissable :
Un œil indifférent à le voir eût erré,
Tant la peine & l'amour l'avoient défiguré.
Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle ;
Cloris le reconnoît, & tombe à ce spectacle :
Elle perd tous ses sens & de honte & d'amour.
Télamon, d'autre part, tombe presque à son tour.
On demande à Cloris la cause de sa peine :
Elle la dit ; ce fut sans s'attirer de haine
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des cœurs prévenus d'une juste amitié.
Damon dit que son zele avoit changé de face,

On le crut. Cependant, quoi qu'on dise & qu'on
    fasse,
D'un triomphe si doux l'honneur & le plaisir
Ne se perd qu'en laissant des restes de desir.
On crut pourtant Damon. Il restreignit son zele
A sceller de l'Hymen une union si belle;
Et, par un sentiment à qui rien n'est égal,
Il pria ses parens de doter son Rival.
Il l'obtint, renonçant dès-lors à l'hymenée.
Le soir étant venu de l'heureuse journée,
Les nôces se faisoient à l'ombre d'un ormeau:
L'enfant d'un voisin vit s'y percher un Corbeau;
Il fait partir de l'arc une fleche maudite,
Perce les deux Epoux d'une atteinte subite.
Cloris mourut du coup, non sans que son Amant
Attirât ses regards en ce dernier moment.
Il s'écrie en voyant finir ses destinées:
Quoi! La Parque a tranché le cours de ses années!
Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas
Que la haine du Sort avançât mon trépas.
En achevant ces mots, il acheva de vivre;
Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre;
Blessé legerement, il passa chez les Morts.
Le Styx vit nos Epoux accourir sur ses bords.
Même accident finit leurs précieuses trames:
Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs
    ames.
Quelques uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)
Que chacun d'eux devint Statue & marbre dur.
Le couple infortuné face à face repose,
Je ne garantis point cette métamorphose:
On en doute. On le croit plus que vous ne pensez,
Dit Climene; & cherchant dans les siecles passés
Quelque exemple d'amour & de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par le sage Interprète.
J'admirai, je plaignis ces Amans malheureux;
On les alloit unir; tout concouroit pour eux;

Ils touchoient au moment ; l'attente en étoit ſûre :
Hélas ! il n'en eſt point de telle en la nature.
Sur le point de jouïr, tout s'enfuit de nos mains ;
Les Dieux ſe font un jeu de l'eſpoir des humains.
Laiſſons, reprit Iris, cette triſte penſée.
La Fête eſt vers ſa fin, grace au Ciel, avancée ;
Et nous avons paſſé tout ce tems en récits,
Capables d'affliger les moins ſombres eſprits !
Effaçons, s'il ſe peut, leur image funeſte :
Je prétens de ce jour mieux employer le reſte ;
Et dire un changement, non de corps, mais de cœur :
Le miracle en eſt grand : Amour en fut l'auteur :
Il en fait tous les jours de diverſe maniere.
Je changerai de ſtyle en changeant de matiere.

Zoon plaiſoit aux yeux, mais ce n'eſt pas aſſez,
Son peu d'eſprit, ſon humeur ſombre,
Rendoient ces talens mal placés :
Il fuyoit les Cités, il ne cherchoit que l'ombre,
Vivoit parmi les Bois, Concitoyen des Ours,
Et paſſoit ſans aimer les plus beaux de ſes jours.
Nous avons condamné l'Amour, m'allez-vous dire ;
J'en blâme en nous l'excès ; mais je n'approuve pas
Qu'inſenſible aux plus doux appas,
Jamais un homme ne ſoupire.
Hé quoi ! ce long repos eſt-il d'un ſi grand prix ?
Les Morts ſont donc heureux ? ce n'eſt pas mon avis.
Je veux des paſſions ; & ſi l'état le pire
Eſt le néant, je ne ſais point
De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie, & le voilà frappé :
Voilà ſon cœur développé.
Amour, par ſon ſavoir ſuprême,
Ne l'eut pas fait Amant, qu'il en fit un Héros.
Zoon rend grace au Dieu qui troubloit ſon repos ;

Il regarde en tremblant cette jeune merveille.
A la fin Iole s'éveille :
Surprise & dans l'étonnement,
Elle veut fuir, mais son Amant
L'arrête, & lui tient ce langage :
Rare & charmant Objet, pourquoi me fuyez-vous?
Je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage :
C'est l'effet de vos traits, aussi puissans que doux ;
Ils m'ont l'ame & l'esprit, & la raison donnée.
Souffrez que vivant sous vos loix,
J'emploie à vous servir des biens que je vous dois.
Iole, à ce discours, encor plus étonnée,
Rougit, & sans répondre elle court au hameau ;
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses Compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle :
Zoon suit en triomphe, & chacun applaudit.
Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit ;
Ni ses soins pour plaire à la Belle.
Leur hymen se conclut : un Satrape voisin,
Le propre jour de cette fête,
Enleve à Zoon sa conquête.
On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
Poursuit le ravisseur, & le joint, & l'engage
En un combat de main à main.
Iole en est le prix, aussi-bien que le juge.
Le Satrape vaincu trouve encor du refuge
En la bonté de son rival.
Hélas! cette bonté lui devint inutile :
Il mourut du regret de cet hymen fatal.
Aux plus infortunés la tombe sert d'asyle.
Il prit pour héritiere, en finissant ses jours,
Iole, qui mouilla de pleurs son Mausolée.
Que sert-il d'être plaint quand l'ame est envolée ?
Ce Satrape eût mieux fait d'oublier ses amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette histoire ;

Et ses Sœurs avouoient qu'un chemin à la gloire
C'est l'amour. On fait tout pour se voir estimé :
Est-il quelque chemin plus court pour être aimé ?
Quel charme de s'ouïr louer par une bouche
Qui même, sans s'ouvrir, nous enchante & nous
touche !
Ainsi disoient ces Sœurs. Un orage soudain
Jette un secret remors dans leur profane sein.
Bacchus entre, & sa Cour, confus & long cortege :
Où sont, dit-il, ces Sœurs à la main sacrilege ?
Que Pallas les défende, & vienne en leur faveur
Opposer son Ægide (13) à ma juste fureur :
Rien ne m'empêchera de punir leur offense :
Voyez ; & qu'on se rie après de ma puissance.
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plan-
cher (14),
Aîlés, noirs & velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois Sœurs : on n'en voit nulle trace :
Leurs Métiers sont brisés : on éleve à leur place
Une Chapelle au Dieu, pere du vrai Nectar.
Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part
Au destin de ces Sœurs par elle protégées.
Quand quelque Dieu voyant ses bontés négligées,
Nous fait sentir son ire, un autre n'y peut rien :
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple.
Chommons : c'est faire assez qu'aller de Temple en
Temple
Rendre à chaque Immortel les vœux qui lui sont dûs :
Les jours donnés aux Dieux ne sont jamais perdus.

(13) Le bouclier de Pallas.
(14) Ces trois Sœurs, filles de Minée, changées en Chauve-Souris.

LA MATRONE D'EPHESE.

S'il est un Conte usé, commun & rebattu,
C'est celui qu'en ces Vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu ?
Qui t'engage à cette entreprise ?
N'a-t'elle point déja produit assez d'écrits ?
Quelle grace aura ta Matrone (1),
Au prix de celle de Pétrone (2) ?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?
Sans répondre aux Censeurs, car c'est chose infinie ;
Voyons si dans mes Vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephese (3) il fut autrefois
Une Dame en sagesse & vertus sans égale ;
Et, selon la commune voix,
Ayant sû raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté :
On l'alloit voir par rareté :
C'étoit l'honneur du séxe : heureuse sa patrie !
Chaque Mere à sa Bru l'alléguoit pour patron :
Chaque Epoux la prônoit à sa femme chérie :
D'elle descendent ceux de la Prudoterie (4),
Antique & célébre maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole.
Il mourut, & son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,

(1) Une Dame.
(2) Auteur Latin, qui a fait le Conte de la Matrone d'Ephese.
(3) Ville célébre d'Asie.
(4) Famille chimérique, d'où l'on suppose que sont descendues toutes les fausses prudes.

Si les biens réparoient la perte d'un Mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte Veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura, fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en allarme;
Celle ci faisoit un vacarme,
Un bruit, & des regrets à percer tous les cœurs;
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque desespoir qu'une ame soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte,
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée,
Que tout a sa mesure, & que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès:
Chacun rendit par-là sa douleur rengregée.
Enfin ne voulant plus jouir de la clarté
Que son Epoux avoit perdue,
Elle entre dans sa tombe (5), en ferme volonté
D'accompagner cette Ombre aux Enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié,
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
Une Esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entens bien, c'est-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et, jusques à l'effet, courageuse & hardie.
L'Esclave avec la Dame avoit été nourrie.
Toutes deux s'entraimoient; & cette passion
Etoit crûe avec l'âge, au cœur des deux femelles:
Le monde entier à peine eût fourni deux modeles
D'une telle inclination.
Comme l'Esclave avoit plus de sens que la Dame,
Elle laissa passer les premiers mouvemens:
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame

(5) Espece de Tombeau, comme une petite cave.

Dans

Dans l'ordinaire train des communs sentimens.
Aux consolations la Veuve inaccessible
S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le Défunt aux noirs & tristes lieux.
Le fer auroit été le plus court & le mieux,
Mais la Dame vouloit paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la biere,
Froide dépouille, & pourtant chere.
C'étoit-là le seul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes,
Notre Veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, & deux, sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquens hélas,
Qu'un inutile & long murmure
Contre les Dieux, le Sort & la Nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre Mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment;
Car il n'avoit pour monument
Que le dessous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.
Un Soldat bien récompensé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par Ordonnance,
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami
L'enlevoient, le Soldat non-chalant, endormi,
Rempliroit aussi tôt sa place.
C'étoit trop de sévérité:
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fit au Garde aucune grace.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la Dame

Rempliſſant l'air de ſes clameurs.
Il entre, eſt étonné, demande à cette femme,
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs ?
Pourquoi cette triſte muſique ?
Pourquoi cette maiſon noire & mélancolique,
Occupée à ſes pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles ?
Le Mort pour elle y répondit :
Cet objet, ſans autres paroles,
Diſoit aſſez par quel malheur
La Dame s'enterroit ainſi toute vivante.
Nous avons fait ſerment, ajouta la ſuivante,
De nous laiſſer mourir de faim & de douleur.
Encor que le Soldat fût mauvais Orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'eſt que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention ;
Et déja l'autre paſſion
Se trouvoit un peu rallentie.
Le tems avoit agi. Si la foi du ſerment,
Pourſuivit le Soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger ſeulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles:
Concluſion, qu'il obtint d'elles
Une permiſſion d'apporter ſon ſouper,
Ce qu'il fit : Et l'Eſclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès lors à la cruelle envie
De tenir au Mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penſer m'eſt venu :
Qu'importe à votre Epoux, que vous ceſſiez de vivre ?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous ſuivre,
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?
Non, Madame, il voudroit achever ſa carriere.
La nôtre ſera longue encor, ſi nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la biere ?
Nous aurons tout loiſir d'habiter ces maiſons.

On ne meurt que trop tôt : qui nous presse ? Attendons :
Quant à moi je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les Morts?
Que vous servira-t-il d'en être regardée ?
Tantôt ; en voyant les trésors
Dont le Ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois : Hélas ! c'est dommage,
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la Dame s'eveilla.
Le Dieu qui fait aimer prit son tems, il tira
Deux traits de son carquois : de l'un il entama
Le Soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la Dame.
Jeune & belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat ;
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pû l'aimer, & même étant leur femme.
Le Garde en fut épris : les pleurs & la pitié,
Sorte d'amour ayant ses charmes,
Tout y fit. Une belle alors qu'elle est en larmes
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre Veuve écoutant la louange,
Poison, qui de l'amour est le premier degré :
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne : il fait tant qu'elle mange ;
Il fait tant que de plaire ; & se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le Mort le mieux fait :
Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer.
Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un Amant, elle en fait un Mari,
Le tout au nez du Mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cet hymenée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du Garde.
Il en entend le bruit ; il y court à grands pas :
Mais en vain, la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,

Ne sachant où trouver retraite.
L'Esclave alors lui dit, le voyant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu ?
Les Loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?
Si Madame y consent, j'y remedierai bien.
Mettons notre Mort en la place,
Les passans n'y connoîtront rien.
La Dame y consentit. O volages femelles !
La femme est toujours femme. Il en est qui sont belles :
Il en est qui ne le sont pas :
S'il en étoit d'assez fideles,
Elles auroient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces :
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces,
La nôtre est bonne aussi ; mais l'exécution
Nous trompe également : témoin cette Matrone.
Et, n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dut proposer l'exemple à nos neveux.
Cette Veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir mal conçu, mal formé :
Car de mettre au patibulaire,
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire,
Cela lui sauvoit l'autre ; & tout considéré,
Mieux vaut Goujat debout, qu'Empereur enterré.



BELPHEGOR.

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL.

Un jour Satan, Monarque des Enfers,
Faisoit passer ses sujets en revüe:
Là, confondus, tous les états divers,
Princes & Rois, & la tourbe menue,
Jettoient maint pleur, poussoient maint & maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit, en passant, à chaque ame:
Qui t'a jettée en l'éternelle flamme?
L'une disoit: Hélas! c'est mon Mari;
L'autre aussi-tôt répondoit: C'est ma Femme.
Tant & tant fut ce discours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein Consistoire:
Si ces gens-ci disent la vérité,
Il est aisé d'augmenter no re gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet il nous faut envoyer
Quelque Démon plein d'art & de prudence;
Qui, non content d'observer avec soin
Tous les Hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience.
Le Prince ayant proposé sa Sentence,
Le noir Sénat suivit tout d'une voix.
De Belphegor aussi-tôt on fit choix.
Ce Diable étoit tout yeux & tout oreilles.
Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles;
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,

On lui donna mainte & mainte remise (1),
Toutes à vue, & qu'en lieux differens
Il pût toucher par des correspondans.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs & les peines,
Bref, ce qui suit notre condition
Fut une annexe à sa légation (2).
Il se pouvoit tirer d'affliction,
Par ses bons tours, & par son industrie,
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain tems:
Sa mission devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverse & qui passe
Ce que le Ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde & l'éternelle nuit:
Il n'en mit guere, un moment y conduit.
Notre Démon s'établit à Florence,
Ville, pour lors, de luxe & de dépense:
Même il la crut propre pour le trafic.
Là, sous le nom du Seigneur Roderic,
Il se logea, meubla comme un riche homme,
Grosse maison, grand train, nombre de gens,
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance,
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste & la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa,
Fut la louange. Apollon l'encensa;
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneur en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits

(1) Des Lettres de change, pour toucher de l'argent.

(2) *Fut attaché*, de sorte que duran le tems de son Ambassade, il devoit être sujet à tous les accidens de la vie humaine.

Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de Belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût elle :
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présens s'applanit tout chemin.
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, & le redis encor,
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'Univers, que l'argent & que l'or.
Notre Envoyé cependant tenoit compte
De chaque Hymen, en journaux differens ;
L'un des Epoux satisfaits & contens,
Si peu rempli, que le Diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphegor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui même.
Certaine fille à Florence étoit lors,
Belle & bien faite, & peu d'autres trésors,
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême ;
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le Pere dit que Madame Honesta,
C'étoit son nom, avoit eu jusques-là
Force partis ; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit tems pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes & bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort apetissoient,
Altéroient fort le fond de l'Ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand Seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encore beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prieres,

Et des façons de toutes les manieres,
Il eut un oui de Madame Honesta.
Auparavant le Notaire y passa (3),
Dont Belphegor se moquant en son ame,
Hé quoi ! dit-il, on acquiert une Femme
Comme un Château ! Ces gens ont tout gâté.
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jettons, pauvres gens que nous sommes,
Dans les procès, en prenant le revers.
Les si, les car, les contrats sont la porte
Par où la noise entra dans l'Univers:
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solemnités & loix n'empêchent pas
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats:
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille.
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états.
Chez les Amis tout s'excuse, tout passe :
Chez les Amans tout plaît, tout est parfait :
Chez les Epoux tout ennuie & tout lasse.
Le devoir nuit, chacun est ainsi fait.
Mais, dira t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménages ? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait Hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

Sur ce point-là c'est assez raisonné.
Dès que chez lui le Diable eut amené
Son Epousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'Hymen avec un tel Démon :
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel, que Madame Honesta
Plus d'une fois les voisins éveilla :

(3) Fit le Contrat de Mariage.

Plus d'une fois on courut à la noise.
Il lui falloit quelque simple Bourgeoise,
Ce disoit-elle : un petit Trafiquant
Traiter ainsi les Filles de mon rang !
Méritoit-il femme si vertueuse ?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :
J'en ai regret, & si je faisois bien . . . .
Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fît rien :
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux Epoux, à ce que dit l'Histoire,
Sans disputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'Eté, d'Hiver, d'entre tems, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre Diable eut lieu de regretter
De l'autre Enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épousa
La parenté de Madame Honesta,
Ayant sans cesse & le pere & la mere,
Et la grand'sœur avec le petit frere,
De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le Précepteur :
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine infaillible accident ;
Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.
Un Intendant ? Qu'est-ce que cette chose ?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble ;
Et, plus le bien de son Maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui-même acheteroit
Ce qui de net au Seigneur resteroit :
Dont par raison bien & dûment déduite
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'Intendant à son tour ;

Car regagnant ce qu'il eut étant Maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse,
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
A notre Epoux, ainsi tout alla mal.
Ses Agens (5), tels que la plûpart des nôtres,
En abusoient. Il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau :
Trompé des uns, mal servi par les autres,
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain Fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Matheo, c'étoit le nom du Sire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit ;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit ;
Ses créanciers, & sa femme encore pire :
Qu'il n'y savoit remede que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer,
D'y tenir bon : iroit-on là le prendre ?
Dame Honesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner ?
Chose ennuyeuse, & qu'il est las d'entendre :
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Si-tôt que lui Matheo l'en prieroit ;
Trois fois sans plus ; & ce, pour récompense
De l'avoir mis à couvert des Sergens.
Tout aussi-tôt l'Ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,

(5) Ceux qui avoient soin de son commerce.

Devint alors, l'Histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique
Où le galant se trouvoit assez bien :
Mais Matheo, moyennant grosse somme,
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naples, il se transporte à Rome ;
Saisit un corps : Matheo l'en bannit,
Le chasse encore : autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre Diable sortit.
Le Roi de Naples avoit lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille :
Maint jeune Prince étoit son poursuivant,
Là, d'Honesta Belphegor se sauvant,
On ne le put tirer de cet asyle.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un Manant qui chassoit les Esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme,
(Car les trois fois l'empêchoient d'espérer
Que Belphegor se laissât conjurer)
Il la refuse : il se dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui sans savoir comment,
Sans dons du Ciel, par hasard seulement,
De quelques corps a chassé quelque Diable,
Apparemment chétif & misérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire : on le force, on l'amene,
On le menace, on lui dit que sous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en présence
Notre Démon & son conjurateur :
D'un tel combat le Prince est spectateur.
Chacun y court, n'est fils de bonne mere
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.

D'un côté sont le gibet & la hart,
Cent mille écus bien comptés, d'autre part.
Matheo tremble, & lorgne la finance.
L'Esprit malin voyant sa contenance,
Rioit souscape, alléguoit les trois fois,
Dont Matheo suoit dans son harnois,
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes:
Le tout en vain. Plus il est en allarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le Manant dit,
Que sur ce Di ble il n'avoit nul crédit.
On vous le hape & mene à la potence.
Comme il alloit haranguer l'assistance (6),
Nécessité lui suggéra ce tour.
Il dit tout bas qu'on battît le tambour,
Ce qui fut fait: de quoi l'Esprit immonde
Un peu surpris, au Manant demanda:
Pourquoi ce bruit? Coquin, qu'entens-je là?
L'autre répond: C'est Madame Honesta
Qui vous reclame, & va par tout le monde
Cherchant l'Epoux que le Ciel lui donna.
Incontinent le Diable décampa,
S'enfuit au fond des Enfers, & conta
Tout le succès qu'avoit eu son voyage.
Sire, dit-il, le nœud du Mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
Votre Grandeur voit tomber ici bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie
Ceux que l'Hymen fait de sa Confrerie;
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne;
Elle eut jadis un plus heureux destin:
Mais comme tout se corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'est en votre Couronne.
Satan le crut, il fut récompensé,
Encor qu'il eût son retour avancé.

(6) Comme font encore, en Angleterre, la plûpart de ceux qu'on mene au supplice.

Car qu'eût il fait ? Ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant ſans ceſſe un Diable à ſes oreilles,
Toujours le même, & toujours ſur un ton
Il fut contraint d'enfiler la venelle :
Dans les Enfers, encore en change-t-on ?
L'autre peine eſt, à mon ſens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelques gens y durer.
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétens-je inférer ?
Premierement, je ne ſais pire choſe,
Que de changer ſon logis en priſon.
En ſecond lieu, ſi par quelque raiſon
Notre aſcendant à l'Hymen vous expoſe,
N'épouſez point d'Honeſta, s'il ſe peut :
N'a pas pourtant une Honeſta qui veut.



EPITAPHE

DE M. DE LA FONTAINE,

FAITE PAR LUI-MEME.

JEAN s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant son fonds avec son revenu;
Croyant trésor chose peu nécessaire.
Quant à son tems, bien sut le dispenser:
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire (1).

(1) *Et ses charmans Ecrits que tout le monde admire,*
Et dont la gloire durera
Autant que des BOURBONS *le florissant Empire;*
Qui croira
Que La Fontaine *les oublie?*
Sans doute il s'en souvient bien?
Mais sa modestie
Les comptoit pour rien.



AVIS DU LIBRAIRE.

Je prens la liberté de joindre à ces Vers, qui me sont tombés entre les mains, une Fable qui m'a été recommandée par un savant Abbé, comme assez digne de voir le jour. *L'on n'y trouvera pas*, m'a-t-il dit, *les agrémens qui couloient si naturellement de la plume de La Fontaine, qu'on diroit qu'il ne s'en appercevoit point lui-même: mais si je ne me trompe, elle sera pourtant reçue du Public avec indulgence, par le style simple dont elle est contée; & sur-tout à cause du sens moral qu'elle contient, lequel interesse & intéressera toujours les Hommes, jeunes, vieux, de moyen âge, de différent sexe, de quelque rang, & de quelque condition qu'ils soient.*

FABLE.

La Cigale trouvée parmi une foule de Sauterelles.

Sur le midi, dans le tems (1),
Qu'aux Moucherons chassent les Hirondelles,
Un Villageois chassoit aux Sauterelles,
Qui, sautant & voletant dans ses champs,
Les tondoient à belles dents,
Il les prend, il les empale (2),

(1) C'est-à-dire, en Eté, que les Hirondelles, volant de tous côtés, happent Mouches & Moucherons, pour elles & pour leurs petits.

(2) Pour en regaler la Volaille de sa basse-cour.

Résolu de tout tuer.
Lors, sous la main lui tombe une Cigale;
Et, tout prêt à l'écraser,
D'un ton dolent la Cigale s'écrie:
Considerez, bon-homme, je vous prie,
Que je n'ai, de ma vie,
Gâté vos fleurs, vos fruits, votre herbe, ni vos bois:
Pourquoi te trouvois-tu, reprit le Villageois,
En si mauvaise compagnie (3)?

(3) Quelques personnes trouvent a-propos que je me déclare l'Auteur de cette petite piece de vers, pour empêcher qu'un Editeur insensé ne s'avisât un jour de la donner à La Fontaine. Je déclare donc, par déférence pour ces Messieurs, que c'est moi qui ai mis en vers cette Fable, dont Esope est l'inventeur, comme on peut le voir dans sa vie composée par La Fontaine *pag.* xxxij.

COSTE.

TABLE

TABLE DES FABLES CONTENUES DANS LA SECONDE PARTIE.

LIVRE SEPTIEME.

LIVRE HUITIEME.

LIVRE NEUVIEME.

LIVRE DIXIEME.

LIVRE ONZIEME.

LIVRE DOUZIEME.

* *Qui, dans* La Fontaine, *racontent plusieurs choses qu'O*vide *ne leur a point fait dire; & d'autres qu'*Ovide *n'a point dites lui-même.*

Fin de la Table de la seconde Partie.

ERRATA.

PREMIERE PARTIE.

Page 110, *vers* 20. L'une, *lisez* L'un.

Les autres fautes dont on s'est apperçû sont si legeres, & se corrigent si naturellemens à la lecture, qu'on a cru qu'il étoit inutile de les insérer ici.

PRIVILEGE DU ROI, du 26 Juillet 1720, pour vingt années, accordé au sieur Michel-Etienne David, Libraire à Paris, pour les *Œuvres de Scarron, tant en prose qu'en vers ; l'Histoire universelle du feu Sieur Bossuet, Evêque de Meaux, avec la continuation ; les Œuvres de Pierre & Thomas Corneille ; la Géographie du Sieur Robbe, avec les Cartes ; les Œuvres du Sieur Veneroni ; les Œuvres du Pere Malebranche ; le Nouveau Testament du Pere Amelot, Prêtre de l'Oratoire ; les Epîtres & Evangiles de toute l'année, & l'Ordinaire de la Messe du même Auteur ; les Œuvres du Sieur Racine ; Journal des Audiences ; Œuvres de Moliere avec sa vie ; Instructions pour les Jardins Fruitiers & Potagers, par le Sieur de la Quintinie ; Œuvres de Mauriceau ; Histoire de Dom Quichotte, avec la suite de Avellaneda ; Œuvres du Sieur Saint Evremond ; Œuvres de Madame de Villedieu ; les Contes des Fées, par Madame Daunoy ; Fables mises en vers par le Sieur de la Fontaine ; Loix Civiles par Domat ; l'Histoire de la Bible par Royaumont ; l'Histoire de l'Empire, par le Sieur Heiss.*

Registré sur le Registre IV de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 613, n°. 658, le 29 Juillet 1720.

Autre PRIVILEGE DU ROI, du 31 Décembre 1733, pour dix années, à compter du jour de l'expiration du précédent, accordé au sieur Michel-Etienne David, pour les mêmes Livres.

Registré sur le Registre VIII de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 647, fol. 653, le 8 Janvier 1734.

PRIVILEGE

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé MICHEL-ETIENNE DAVID, Pere, ancien Consul, Libraire à Paris, & ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titre : *Les Caracteres de Théophraste, par la Bruyere, avec les notes de M. Coste ; Œuvres de Pierre & Thomas Corneille ; de Racine & de Moliere ; Fables de la Fontaine, & Œuvres diverses de la Fontaine ; Loix Civiles, par Domat, avec les augmentations de M. d'Héricourt* ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer lesdits Livres en un ou plusieurs volumes, autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de l'expiration des précedens Privileges. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres, ni d'en faire aucuns

extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens ou autres, sans la permission expresse, & par écrit, dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: que la réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes: que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant de les exposer en vente, les Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre tres cher & féal Chevalier, le Sieur D'AGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très cher & féal Chevalier le Sr D'AGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés

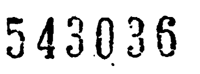
& feaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Conmmandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le treizieme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent quarante-quatre, & de notre Regne le trentieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre IX de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, no. 384, fol. 324, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 23 Novembre 1744.

Signé, VINCENT, *Syndic*.

De l'Imprimerie de DIDOT.


543036

Un Souvenir de mon ami
Ami Monsieur Miffant.
Hambourg le 26 Août 1784.
Henry Christophle Martiens

